
1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE


G. DVCHARME

LES BATAILLES

DES

PLAINES D'ABRAHAM

ET DE

SAINTE-FOYE

PAR

P.-B. CASGRAIN,

AVOCAT, C.R.

Ancien député de Lévis au Parlement du Canada,
Ex-Président de la Société Littéraire et
Historique de Québec, etc.

[illegible]



QUÉBEC

[illegible]

[illegible]



LES BATAILLES

DES

PLAINES D'ABRAHAM

ET DE

SAINTE-FOYE

PAR

P.-B. CASGRAIN,

AVOCAT, C.R.

Ancien député de l'Islet au Parlement du Canada,
Ex-Président de la Société Littéraire et
Historique de Québec, etc.

Deo et armis.



QUEBEC

Imprimerie du Daily Telegraph
1908

Dédié

à

Son Honneur le Maire de Québec

Monsieur J. Geo. Garneau

Président de la Commission des Champs de batailles nationaux et des Comités Généraux du IIIième Centenaire de la fondation de Québec

en témoignage

de l'estime générale qu'il a su mériter.

P.-B. Casgrain

LES PLAINES D'ABRAHAM

ENDROIT HISTORIQUE A CONSERVER

TOPOGRAPHIE DES LIEUX LORS DE LA BATAILLE DU 13 SEPTEMBRE, 1759, ET CELLE DE SAINTE-FOYE, OU SILLERY, DU 28 AVRIL, 1760.—MOUVEMENTS, MARCHES, ENGAGEMENTS ET PARCOURS DES DEUX ARMÉES. --ENDROITS PRÉCISÉS ET OPÉRATIONS MILITAIRES DES DEUX BATAILLES.

CONFERENCES PAR P.-B. CASGRAIN

PRÉSIDENT DE LA
SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE ET HISTORIQUE DE QUÉBEC

DONNÉES AU COLLÈGE MORRIN, LES 14 DÉCEMBRE 1899 ET 8 FÉVRIER 1900, REVUES ET CORRIGÉES D'APRÈS LES DOCUMENTS PUBLIÉS DEPUIS



PREMIERE CONFERENCE

BATAILLE DU 13 SEPTEMBRE, 1759



S'il est une occasion où il est utile de rafraîchir sa mémoire sur les deux batailles des Plaines d'Abraham, c'est bien cette année où le IIIième centenaire de la fondation de Quebec en célèbre les glorieux souvenirs.

Nous pensons faire une œuvre patriotique et nationale en commémorant ces deux faits d'armes à la gloire de Wolfe et Montcalm, de Lévis et Murray, et en essayant d'en présenter une version exacte d'après l'appréciation des meilleures données historiques.

Nous avons ci-devant, dans le but de sauver le terrain des Plaines du plan arrêté de les diviser en lots à bâtir, donné deux conférences sur ce sujet au moment opportun, lesquelles n'ont pas été inutiles pour les voir conserver comme propriété de l'Etat. Les objections soulevées à l'encontre dans le temps sont toutes disparues maintenant et le sentiment unanime du pays est partout reconnu pour la conservation et l'embellissement du domaine historique des Plaines d'Abraham. Les personnages et les champions les plus prononcés pour leur enlever dans le temps la couleur locale et le prix que l'histoire leur donne, se sont aujourd'hui ouvertement ralliés au sentiment commun et se dévouent à aider le mouvement de la célébration de la fête nationale.

Tempora mutantur et nos mutamur in illis.

Aujourd'hui nous pouvons, sans en changer les traits généraux, donner au public les conférences sur les deux batailles que nous avons données devant la Société Littéraire et Historique de Quebec et y ajouter des détails puisés dans des documents récemment publiés qui peuvent créer un intérêt nouveau,

A cette fin, reportons-nous huit ans en arrière, alors que le terrain des Plaines appartenait aux Dames Religieuses Ursulines de Quebec, qui ne voulaient pas s'en départir, et voici ce que nous avons commencé par dire :

Il semble oiseux, après tout ce qui a été écrit sur la bataille des Plaines d'Abraham, de chercher à prouver, ce qui a toujours été admis jusqu'à présent, que le terrain connu aujourd'hui comme *Champ de courses,* ou *Plaines d'Abraham,* sur les Hauteurs de Quebec, et qui appartient aux Dames Religieuses Ursulines de Quebec, a servi à former la partie la plus importante du champ de bataille de cette journée mémorable, comme aussi de celui de Sainte-Foye.

Toutefois, depuis qn'il a été question de conserver cet endroit comme monument historique, en souvenir de l'événement devenu pour ainsi dire le point prédominant de l'histoire de l'Amérique Britannique, on a prétendu établir qu'il y a erreur topographique, et l'on soutient que ce n'est pas là le terrain ou une partie des Plaines où a commencé et où s'est livrée la bataille d'Abraham, qui a décidé du sort de la Nouvelle-France et changé le cours de l'histoire des colonies anglaises de l'Amérique. On a même été jusqu'à affirmer qu'il n'y a pas eu une goutte de sang anglais ou français versé en cet endroit, tout au plus le sang, par accidents, des jockeys et chevaux de courses. De plus on a soutenu que ce terrain était entièrement impropre par son état à être un champ de bataille.

La Société Littéraire et Historique de Québec, dont le but, suivant sa charte, est de " rechercher et publier des documents qui " intéressent l'histoire naturelle, civile et littéraire de l'Amérique " Britannique du Nord," ne pouvait manquer à son devoir, ni à son passé, en ne prenant pas une part active dans le projet et le désir exprimé de tous côtés, même à l'étranger, de conserver ce qui reste du terrain qu'on appelle " Les Plaines d'Abraham " comme monument national de la Confédération Canadienne.

Dès le mois de mai dernier elle a délégué son Président à Ottawa auprès de la Société Royale du Canada, pour obtenir sa coopération dans une supplique au gouvernement fédéral, afin de promouvoir l'acquisition du terrain, en usant de son droit légal d'expropriation, dans le but d'en continuer l'usage pour des fins militaires, et par là même de le conserver à perpétuité.

Elle a publié à la suite de ces démarches une brochure intitulée : " *The Plains of Abraham,* 1759, *a spot sacred to the memory of Wolfe and Montcalm, an appeal to all Canada for the preservation of the Plains of Abraham as portion of the public domain.*"

Notre éminent écrivain Sir James LeMoine, vice-président de la

Société, y a recueilli les nombreuses adhésions des diverses sociétés littéraires et scientifiques du pays, comme aussi les réclamations de nos journaux et celles de la presse étrangère, dans ce but patriotique.

L'achat suggéré est le moyen d'empêcher que cet endroit célèbre, à jamais immortalisé par les souvenirs de gloire et de deuil qu'il rappelle, ne soit prosaïquement divisé et converti en lots à bâtir, comme le plan en subdivisions en est déjà fait et prêt à être exécuté.

Il y a lieu d'espérer que les propriétaires actuelles, les Révérendes Dames Religieuses Ursulines de Québec, apprécieront les motifs honorables et patriotiques qui guident les auteurs du projet, et que ces Dames pourront en venir, sous peu, à une entente à l'amiable avec le gouvernement fédéral, quant à une compensation juste et équitable, comme prix de vente à établir, au lieu d'en passer par un arbitrage lent, dispendieux et peut-être moins avantageux pour elles au point de vue pécuniaire.

On a dit, par un chauvinisme que nous croyons exagéré, que ce serait un non-sens de la part de nous, Canadiens-français, d'ériger là un monument en honneur de la victoire des Anglais ; que nous ne pouvons ressentir aucune inclination, ni montrer d'intérêt bien sincère à raviver le souvenir d'une défaite désastreuse et humiliante. Et, pour trancher la question, on a prétendu que ce terrain n'est pas l'endroit de la bataille.

Les raisons qu'on apporte au soutien de cette dernière prétention nous semblent invoquées plutôt comme plaidoyer en faveur des Dames Ursulines propriétaires, qui préfèrent ne pas aliéner leur fonds, que comme vraiement tirées de l'ensemble des données historiques.

Toutefois nous dirons en réponse au premier point que si, d'un côté, à la suite de jalousies puériles, de manque d'entente et de dissensions néfastes entre les chefs, il a été commis des fautes de tactique incroyables, mais indéniables, qui ont amené forcément de la part de Montcalm une attaque précipitée et inconsidérée, suivie d'une défaite soudaine et d'une déroute complète, d'un autre côté les Canadiens-français, nombreux dans les rangs, SEULS ont fait une brave résistance, assuré la retraite et permis le passage de la rivière Saint-Charles au reste des troupes. Hâtons-nous d'ajouter que ces mêmes vaincus ont noblement repris leur revanche au printemps suivant, quand, après des difficultés sans nombre et des plus rudes, ils sont revenus

laver la honte de leur défaite, en repoussant les régiments anglais par une semblable défaite, sur le même terrain, les mettant en fuite, et les refoulant, dans un désordre complet, jusque dans les murs de Québec.

Lévis aurait même pu entrer à leur suite dans la ville si ses soldats n'eussent été épuisés par les fatigues et les privations extraordinaires de la campagne et la durée du combat.

En sorte que, de même que dans le passé on a réuni sur un seul monument commémoratif les noms illustres de Wolfe et de Montcalm, de même aussi nous pouvons dire aujourd'hui que les Canadiens peuvent s'unir aux Anglais, de cœur et d'action, pour assurer à la postérité un témoignage égal et permanent de la valeur commune aux deux races, et rendre ainsi gloire et hommage aux braves guerriers qui, de part et d'autre, ont foulé et rougi de leur sang ces Plaines qu'ils ont rendues à jamais célèbres, et léguées, couvertes de lauriers impérissables, à l'histoire de notre Amérique.

C'est ici le moment de rappeler aux Canadiens le touchant appel de l'évêque de Québec, Mgr de Pontbriand, du 28 octobre 1759, pour implorer le secours du ciel sur la colonie en danger, et rendre aux soldats tombés dans le combat, le dernier culte qu'ils attendent de ceux qui les ont aimés et qui entendent ce cri qui va au cœur : Souvenez-vous de nous, *saltem vos amici mei.* " Vous n'oublierez pas, " dit l'auguste prélat, " ceux qui se sont sacrifiés pour la défense de la " patrie : l'illustre nom de Montcalm, celui de tant d'officiers respec- " tables, ceux des soldats et des miliciens ne sortiront pas de votre " mémoire. Par inclination, par devoir, vous prierez avec ferveur " pour le repos de leur âme."

Ils sont encore et toujours nos frères ; à nous aujourd'hui le devoir de rendre hommage à leur mémoire et témoigner de notre respect au champ des morts.

Nous dirons donc qu'autant la défaite du 13 septembre a été soudaine et humiliante, autant a été glorieuse (de l'aveu même de nos compatriotes anglais) la belle et sanglante bataille de Sainte-Foye, ou plus correctement, suivant nous, la seconde bataille des Plaines d'Abraham, dite de Sillery suivant des écrivains anglais contemporains, et de " *Heights of Abraham* " suivant leurs meilleurs documents.

Quant à soutenir en second lieu que le terrain des Dames Ursulines n'a pas été le champ de bataille du 13 septembre 1759, et des opéra-

tions militaires de cette journée, nous espérons démontrer que cette prétention est insoutenable.

Pour ne pas jouer sur les mots, nous disons que l'endroit où une armée prend pied en l'enlevant d'assaut en premier lieu, et se forme en bataille ; où elle place et maintient sa réserve ; d'où elle avance sa ligne ; d'où le combat a commencé ; où elle retire ses blessés ; d'où elle fait volte-face pour repousser une attaque finale par derrière, et reste enfin campée là, maitresse du terrain qn'elle avait ainsi gagné ; que cet endroit où elle se fortifie et dont l'unique objet de l'ennemi était de la déposter et de rompre sa communication avec sa flotte, est bien le véritable champ de bataille. Le *Champ de courses* ou comme l'on dit, *Les Plaines*, mais c'était le pivot de la situation pour Wolfe, la clé de la ville, l'endroit d'attaque qu'il avait convoité dès l'origine, mais ensuite trouvé impraticable.

Quelle que soit la distance de la poursuite par les vainqueurs, le point de formation, de départ et l'ouverture du feu,—peu importe d'ailleurs les engagements plus ou moins éloignés qui s'ensuivent, même le fort du combat,--donnent à l'endroit le nom qui se transmet à l'histoire, celui acquis de *Bataille des Plaines d'Abraham.*

Mais en sus de l'intérêt historique qui se rattache aux Plaines et que la Société Littéraire et Historique de Quebec s'est efforcé de perpétuer, il y a d'autres motifs importants à considérer, qui portent à les conserver dans le domaine public. C'est sur ce même terrain que s'est livrée la bataille de Sainte-Foye, et l'endroit sur le champ de courses où la victoire a été gagnée par Lévis est bien fixé par lui. De plus, elles sont le seul lieu près de la ville où les troupes peuvent faire la parade et les évolutions militaires. Au point de vue stratégique elles doivent demeurer dénudées ; les approches de ce côté étant le seul point vulnérable de Quebec en cas de siége. Elles peuvent aussi être embellies et former, à partir des fortifications, un parc admirable par la beauté du site, l'étendue du terrain, dont la ville elle-même pourrait profiter de diverses manières. Au surplus, ainsi embellies, elles ne pourraient manquer d'être un nouvel attrait pour les visiteurs étrangers. Il est à remarquer que dès 1781 le Gouvernement Impérial a acquis presque la totalité du terrain intermédiaire, c'est-à-dire depuis les glacis de la ville jusqu'à celui des Ursulines

Ces Plaines sont en même temps bien adaptées à un champ de courses et elles ont été appropriées de la sorte depuis très longtemps, plus d'un siècle, (1789). (*De Gaspé, Mémoires, page* 467.)

Ces diverses raisons nous semblent plus que suffisantes pour faire l'acquisition, dès à présent et à perpétuité, du fonds pour l'inclure d'une manière inaliénable dans le domaine de l'Etat.

Plus tard la valeur du terrain peut augmenter de telle sorte qn'on ait lieu de se repentir d'un délai qui n'a pas sa raison d'être.

Il est nécessaire, pour ceux qui ne connaissent pas la disposition des lieux et du terrain, pour les avoir visités et examinés, d'en donner ici une description aussi exacte et succinte que possible,—de même qu'il importe de les reconstituer exactement sur la carte du jour tels qu'ils existaient en 1759, d'après les plans et cartes de l'époque. Celle que nous vous montrons, faite sur une grande échelle de 100 pieds au pouce, servira à la démonstration.

Le Cap-Diamant, couronné de sa citadelle, domine la ville de Quebec et ses alentours, qui dessinent le plus beau panorama de l'Amérique du Nord. Il s'élève à une hauteur de 350 pieds au-dessus du niveau du fleuve Saint-Laurent, dans lequel il s'avance en forme de langue de chat vers l'est, et il est contourné au nord par l'estuaire de la rivière Saint-Charles qui assèche à basse marée. Bordant le fleuve sur un espace de trois lieues, le Cap étend sa cime par un escarpement continu, ou précipice abrupt, jusqu'au Cap-Rouge.

Dans les endroits où la pente du Cap est dénudée de ces arbustes qui s'accrochent, pour croître, aux anfractuosités des rochers, elle est lavée par les pluies, et la terre effritée glisse sous le pied et empêche de gravir la falaise.

Les rochers qui constituent la rive nord du fleuve depuis Quebec jusqu'au Cap-Rouge, appartiennent à la subdivision du *Silurien Inférieur*, appelé " Groupe de Québec." Ce sont des schistes argileux, plus ou moins durs, criblés de joints et de crevasses, qui s'effritent assez vite au contact de l'atmosphère, en se décomposant plus ou moins. C'est ce qui explique leurs altérations plus ou moins profondes, suivant la localité et le caractère glissant que prennent les surfaces inclinées. (*Mgr. Laflamme, Lettre à l'auteur, du* 1er *septembre,* 1899.)

Ces rochers se présentent partout aux plus hardis stratégistes comme une muraille à pic, apparemment inaccessible et imprenable.

A peine laissent-ils au pied un chemin étroit le long du rivage, conquis en partie sur la plage ; même ce chemin est interrompu dans l'endroit où les eaux du fleuve baignent avec la marée le pied de la falaise. La largeur du promontoire vient aboutir vers le nord-ouest au coteau Sainte-Geneviève et se termine aussi là abruptement, à partir du Sault-au-Matelot jusque dans Sainte-Foye, sur une hauteur variant de 100 à 200 pieds. Ces deux crêtes se suivent presque parallèlement à une distance de 23 à 24 arpents, pour se rejoindre à la rivière du Cap-Rouge. L'escarpement de celle du coteau Sainte Geneviève était appelé *Le Rideau*, par les Français.

Entre Quebec et Sillery, le milieu de cette élévation forme un plateau relativement uni auquel on a donné, dès les premiers temps de la colonie, le nom de *Hauteurs d'Abraham*, provenant, suivant la tradition, de celui d'Abraham Martin, dit l'Ecossais, pilote-royal, appelé maître Abraham, propriétaire, dès 1650, d'un carré de 32 arpents de terre en superficie situés sur le versant du coteau Sainte-Geneviève, près de la ville, entre M. Repentigny d'un côté et M. Couillard de l'autre, attenant au sud-est à M. de Villeray et au nord à la commune. Ce terrain est dominé par le plateau qui va former les Hauteurs à partir de celui de M. de Villeray.

Abraham Martin tenait 20 arpents par donation de Sieur Duchesnes qui les avait reçus en don de MM. de la Compagnie des Cent-Associés par contrat en date du 9 juillet 1637 ; et douze arpents suivant un autre contrat de donation par le même du 16 mai 1650. Le tout fut vendu aux Mères Ursulines de Quebec, par les héritiers de Martin et de Marguerite Langlois, sa femme (1), dont l'un était mineur, parce que les bâtiments tombaient en ruine et la terre restait en friche, faute de moyens; suivant qu'il appert au contrat du 1er juin 1667, devant Mtre. Becquet, notaire royal.

Cependant, il faut remarquer que ce terrain n'a aucunement servi à illustrer celui devenu célèbre dans nos annales ; et le terrain des Plaines dont nous parlons ne fait pas et n'a jamais fait partie de celui ci-dessus d'Abraham Martin, pas même de la totalité de celui appelé

(1) Dont Anne Martin, une des héritières, est mon aïeule maternelle par Jean Côté, son mari, desquels je suis de la 6ème génération.

les Hauteurs d'Abraham. Panet l'indique et mentionne l'Hôpital-Général comme étant *au-dessous de la terre d'Abraham Martin. Journal, p.* 19, de même que nous disons les Hauteurs au-dessus d' (1) Abraham. Ce n'est donc que par ricochet que son nom est accolé aux Plaines ou Hauteurs d'Abraham.

Au delà du plateau, vers Sillery, la surface est coupée par de petits ruisseaux dont celui qui porte le nom Saint-Denis est le plus considérable. Il a creusé un ravin profond, peu sinueux, et vient faire sa chute bruyante, dans l'abondance des pluies, à l'Anse-du-Foulon, ou Wolfe's Cove. Son cours fait la borne nord de Spencer-Wood, résidence du Lieutenant-Gouverneur, et forme en même temps un obstacle sérieux dans les opérations militaires.

Tout le long du plateau, une pente douce et régulière descend vers le coteau Sainte-Geneviève et vers Sainte-Foye. Attenant au chemin, à ce dernier endroit, éloigné d'une bonne demi-lieue de la ville, était la maison et le moulin de Dumont, lequel est marqué sur divers plans de l'époque et autres subséquents, comme érigé sur le site actuel ou tout près du *Monument des Braves,* élevé en 1860, dont la statue emblématique de la Victoire qui le surmonte, est le don généreux de feu le prince Napoléon.

Au pied du coteau Sainte-Geneviève s'étend la belle vallée arrosée par la rivière Saint-Charles, laquelle serpente lentement derrière l'Hôpital-Général et passait alors auprès du Palais de l'Intendant, en allant se déverser dans le fleuve. Les travaux modernes ont changé l'aspect des lieux ; ils ont conquis là et tout autour du Sault-au-Matelot le littoral rapporté qu'on y voit.

Les Plaines étaient traversées sur leur longueur par deux chemins aujourd'hui redressés et presque parallèles ; celui de Sainte-Foye au nord semble avoir toujours conservé à peu près l'ensemble de son cours ; celui au sud, dit la Grande-Allée, aujourd'hui en ligne droite avec la rue Saint-Louis, est d'un tracé comparativement récent (1790) jusqu'aux chemins de Samos et de Gomin. Son ancien parcours est marqué sur les divers plans de 1759 et depuis, même en 1776, et montre les sinuosités qu'il décrivait d'après les inégalités du terrain. En sortant de la ville il tendait à droite dans la direction de la rue

(1) *Cf.* Mémoires de la Société Royale du Canada, Tome IX, p. 145 et suiv. pour le site, l'étendue et plan de l'habitation d'Abraham Martin, qui a laissé son nom à la côte d'*Abran* qui le bornait.

Saint-Amable actuelle. Cette rue qui biaise dans le faubourg Saint-Louis a dû conserver depuis lors cette première direction, évitant ainsi la côte-à-Perrault aux Buttes-à-Neveu, et assez probablement d'autres inégalités du sol. Après deux longues courbes ce chemin allait se bifurquer sur le milieu du plateau à un autre chemin qui conduisait à la descente de l'Anse-au-Foulon.

C'est par cette dernière voie que Wolfe et ses braves guerriers sont venus planter le drapeau de la conquête sur la Nouvelle-France. Ce dernier chemin est effacé aujourd'hui. Il était bon et ouvert à cette époque. *Knox, p.* 78 (1). Il n'y a pas longtemps qu'il continuait de servir de montée et de sentier aux nombrenx travaillants dans les chantiers dont les trains de bois couvraient toute la plage jusqu'au Cap-Rouge, à l'époque où le commerce de ce genre était dans sa plus grande prospérité à Quebec.—Nous l'avons parcouru plusieurs fois. Il n'est pas même tout à fait aboli, puisqu'il reste encore (1900) le sentier de tolérance qui longe en dedans de la clôture ouest des Plaines. Il est indiqué sur le plan de Holland de 1785, tel qu'alors et qu'il a continué encore jusqu'à tout récemment.

Notons que la rampe étroite du Foulon alors est devenue la côte carrossable qui mène, de son sommet droit au chemin Saint-Louis, et est connue sous le nom de Côte de Gilmour.

Comme la surface des Hauteurs de Quebec entre la ville et le bois de Sillery était un terrain assez vague et presque sans clôture, peu ou point cultivé à cette époque où les combattants allaient le parcourir, il importe de bien connaître les endroits qui ont servi de points d'attaque ou de défense ce jour-là, où le combat a commencé et où a été décidé par le sort des armes notre existence nationale. Il faut replacer, entre autres points caractéristiques topographiques, les divers bois rencontrés ça et là.

Il croît sur les Plaines un arbuste naturel, tel qu'on le voit encore sur le versant sud-est du Cap. Il est épineux, du genre *crataegus*, dont les variétés sont nombreuses ; c'est peut-être le *Cresta galli*. Il forme, par endroit, un fourré épais, impénétrable à un corps de troupes, mais des plus favorables pour cacher des tirailleurs isolés. Les hauteurs étaient parsemées de touffes semblables.

Entre les chemins Saint-Louis et Saint-Jean, il se trouvait un

(1) C'était le chemin de communication avec la mission de Sillery.

bouquet de bois et fourré (*Coppice*) qui couvrait le cimetière des Picotés et les environs de la rue de Salaberry; un autre même bois bordait la cime du coteau Sainte-Geneviève, s'étendant de chaque côté de la côte à Sauvageau et entourant quelques maisons près du chemin Sainte-Foye ; un autre moins étendu se trouvait près de la porte Saint-Jean ; enfin dans la vallée, au pied de la côte d'Abraham et vers l'Hôpital-Général, on traversait une sapinière (*Cf. Carte de Bellin,* 1744) qui couvrait une partie du faubourg Saint-Roch actuel. Elle était de la même nature marécageuse que celle que l'on traverse en passant en chemin de fer l'espace qui sépare Saint-Sauveur de Quebec à l'Ancienne-Lorette.

Ces bois sont marqués sur les anciens plans et cartes ainsi que divers moulins à vent avoisinants, entre autres, près de la Petite Rivière St-Charles et de cette sapinière, eelui du Roi avec la grange en dépendant, la boulangerie et plus loin la *Maison Blanche* où une partie des poudres étaient gardée. Nous devons signaler particulièrement le moulin à vent de Manseau, près de la maison de Borgia, sur le sommet du coteau Sainte-Geneviève, à la courbe du chemin Saint-Jean, où se trouve la remise des chars urbains. (1)

Ce sont là les divers bois et repères qui, comme points d'attaque ou de résistance, doivent nous occuper pour le présent c'est-à-dire relativement à la première bataille.

Au temps de la conquête on comprenait généralement sous le nom de Hauteurs d'Abraham ou de Quebec toute l'étendue du plateau entre Quebec et Sillery, au-dessus et sans égard à l'habitation d'Abraham Martin. On les désignait aussi, après la conquête, sous le nom De " The Heights of Abraham," comme disaient les Anglais.

La côte d'Abraham qui coupe le flanc du coteau Sainte-Geneviève à 600 verges de la porte Saint-Jean, montait chez Abraham Martin et de là ce chemin en contournant, servait à parvenir chez lui et on le continuait par la route Claire-Fontaine au sommet du plateau. Depuis le commencement du siècle, à raison de l'occupation d'une partie du terrain, (environ 86 arpents en superficie), par les autorités

(1) *Cf.* Mém Soc. R. du Ca. 1904-5, Tome X, sect. 1, p. 45, La maison de Borgia.

impériales pour les fins militaires, et du reste par divers particuliers, on a restreint la signification primitive à l'étendue qui est enclavée dans cette superficie déterminée. C'est l'endroit que tout le monde connait comme " Le terrain des Plaines," ou " Terrain des courses," considéré comme ouvert au public.

Le domaine du fonds appartient (1899) aux Révérendes Dames Religieuses Ursulines de Quebec, qui l'ont concédé à bail emphytéotique pour 99 ans aux autorités militaires le 23 février 1803, suivant acte authentique devant Mtre. Félix Têtu, notaire. Ce bail doit expirer le 1er mai 1902. La contenance y énoncée est de quatre-vingts arpents et vingt-quatre perches. Suivant le plan officiel du cadastre, auquel on peut s'en rapporter comme plus exact, elle est de quatre-vingt-six arpents et trois perches.

Le major Holland, arpenteur-général, a fait en 1780-85 un arpentage et un plan très détaillé et très correct de tout le territoire qui doit attirer notre attention dans le cas présent. Ce plan comprend environ une lieue carrée, et renferme Quebec et Sillery, une partie de Sainte-Foye, une partie des champs de l'Hôpital-Général et de la Petite-Rivière au delà. (1)

C'est sur cet espace restreint que s'est décidé le sort de la Nouvelle-France et là qu'a succombé la domination française dans l'Amérique du Nord, et, spécialement, c'est le terrain du champ de courses qui fut le véritable point à enlever par Wolfe en premier lieu et à être défendu à tout prix par Montcalm. Aussi désignons-le graphiquement, puisque c'est le sujet en litige. Il est borné vers le fleuve au sud-est par la cime du cap ; au nord-ouest par le chemin Saint-Louis ou Grande-Allée, qu'il longe sur une longueur de 10 arpents et demi ; au sud-ouest en trait-carré à la villa Marchmont, sur 7 arpents et 10 perches de profondeur, où la ligne est celle de division entre la paroisse Notre-Dame de Quebec et celle de Saint-Colomban de Sillery ; et au nord-est au terrain du Gouvernement de Quebec et autres propriétaires.

(1) Le major Holland assista aux deux batailles des Plaines, puis au siége de Quebec par Lévis, comme ingénieur dans la défense de la ville. Il remplaça l'ingénieur en chef, le major McKellar, après la bataille de Sainte-Foye, où ce dernier fut blessé à mort par une balle au travers du corps, dit Désandrouin. Il fut dans la suite nommé arpenteur-général du Canada, et fut appelé au Conseil Législatif. Holland House, sur le chemin Sainte-Foye, a reçu son nom de lui. Nul mieux que cet officier n'a eu une connaissance aussi exacte des lieux dont il s'agit et des événements qui ont amené la conquête du Canada. Il mourut à Quebec le 28 décembre 1801, âgé de 73 ans.

Afin de faciliter au lecteur le contrôle de notre récit et de nos assertions, nous citerons le nom de l'auteur, ou le texte même à l'appui, nous bornant autant que possible au fait pur et simple des deux batailles, et en particulier au site où elles ont été préparées, livrées et poursuivies, en évitant tout hors-d'œuvre, enjolivements ou coloris. Ce travail ne peut et ne doit être qu'une simple compilation des divers écrits anciens sur la matière et le résultat de l'examen attentif des divers dessins, plans, gravures et cartes figuratifs des lieux ; il n'a pas et ne peut avoir d'autre mérite.

Notre but ne va pas au-delà de celui de conserver le souvenir historique attaché aux Plaines d'Abraham, c'est-à-dire à ce qui reste de terrain encore disponible connu sous ce nom.

Nous avons fait compiler, d'après le cadastre officiel, une carte très exacte des lieux sur une grande échelle, 100 pieds au pouce, avec les superpositions qui en montrent l'état en 1759, en rapport avec les deux batailles, et on y trouve de plus les différents niveaux au-dessus du fleuve qui indiquent les ondulations du sol. C'est un élément indispensable pour être bien compris. Nous y ajoutons un plan de la bataille de Sainte-Foye qui, superposé, en couvre l'étendue durant l'action. Ils sont déposés à la Société Littéraire et Historique de Quebec.

Nous n'avons pas la prétention de faire mieux que les divers écrivains sur la matière ; seulement il est possible de préciser quelques points vagues, relever quelques légères erreurs, développer quelques détails et rendre plus saillants certains événements, en remontant aux causes qui les ont produits, et le faisant d'après les sources authentiques connues et différemment appréciées ou comprises, et par d'autres données nouvellement publiées.

Afin de contrôler les diverses narrations et d'en tirer une concordance de conclusions raisonnées, il faut suivre attentivement les lois physiques qui ne se démentent point, pour préciser les mouvements de la flotte anglaise comme ceux de l'armée.

Ainsi par rapport à l'heure où la marée a commencé à baisser au Cap-Rouge dans la nuit du mercredi au jeudi, du 12 au 13 septembre, on voit par la phase de la lune, alors à son 20ième jour, que l'heure de la marée haute à Quebec, suivant le calcul du " Nautical Almanac," était onze heures trente minutes du soir ; et il faut observer en même temps que le courant de la marée continue à refouler 45 minutes après

l'heure astronomique ; et qu'il faut allouer aussi 15 minutes de plus pour la distance de Quebec au-dessus du Cap-Rouge ; et tenir compte de la vitesse du courant dans les mortes-mers, qui y est de trois milles à l'heure. On voit de même que le lever de la lune a commencé à dix heures trente-deux minutes, temps moyen; par conséquent, même en la supposant cachée par un ciel couvert ou brumeux, elle ne faisait pas néanmoins que de laisser percer une certaine lumière appréciable le reste de la nuit. Le temps était beau et la nuit étoilée à son commencement, mais il se fit brumeux et obscur avant sa fin. La lune devint cachée alors derrière la cime du Cap, ce qui explique l'obscurité que les narrateurs mentionnent lorsque la flottille de Wolfe côtoyait la rive nord et lorsqu'elle vint toucher terre à l'Anse-des-Mères.

Notons aussi que le soleil s'est levé, le 13 septembre vers les cinq heures trois quarts (5h. 41m. temps vrai), et que les premières lueurs de l'aube ont commencé à poindre vers 4½ heures, retardées par le temps couvert et pluvieux du matin (*showery*).

Il faut de plus mesurer exactement les distances sur le terrain afin de computer le temps requis pour la marche des troupes d'un lieu à un autre.—Ce qui requiert l'étude et la comparaison des plans nombreux qu'on trouve sur ce sujet, et l'on peut s'en rapporter avec confiance à l'exactitude topographique et au mesurage du plan officiel du cadastre actuel que nous avons suivi.

On voit que, quant aux temps indiqués comme heures précises par divers narrateurs et témoins présents, il y a des divergences qu'on peut réduire à une moyenne suffisamment exacte, en suivant les lois ordinaires de la nature et les observations astronomiques. Ces recherches peuvent paraître méticuleuses, néanmoins elles sont nécessaires pour se rendre compte à soi-même des mouvements des deux armées pour arriver en présence.

Passons maintenant à l'affaire du 13 septembre 1759.

Nous n'entrerons pas dans les détails connus qu'on lit dans les divers historiens modernes tels que Hawkins, Garneau, Ferland, Parkman, Casgrain, Mills, Kingsford, LeMoine, et autres, si ce n'est en ce qui touche la question soulevée. Même nous avons cru avant de relire leur narration respective, et pour ne pas nous préjuger d'avance, remonter d'emblée aux sources où ils ont puisé et à d'autres nouvelles, afin de pouvoir établir, par le résultat, jusqu'à quel point

il peut y avoir divergence de vues et de conclusions entre eux et nous sur certains détails ; en même temps rencontrer les contradicteurs de notre thèse.

Et parmi les auteurs de l'époque nous avons vu qu'il y a un choix judicieux à faire des preuves et des témoignages dont ils se sont servis, et qu'on doit peser chacun d'eux à sa juste valeur.

Les écrits des témoins oculaires, les premiers plans et cartes des lieux, ceux de l'époque qui ont suivi de près, les dessins et gravures du temps, les rapports officiels des chefs militaires et civils, passent en premier lieu, et nous paraissent une base suffisante pour arriver à nos conclusions.

Entre les divers historiens, sauf quelques nuances légères dans les détails, et quelques assertions erronées de peu d'importance, corrigées par la carte, le récit qui se lit dans " *Hawkins' New Pictures of Quebec,*" accompagné de la carte des lieux et du beau plan de la bataille (1) gravé en 1841, nous semblent donner le plus exactement et le plus succintement la description des premières opérations, combats et suites de la première bataille. L'ensemble du chapitre XV qui les contient est de la plume de feu le Dr. Fisher, élève gradué d'Oxford, que nous avons eu l'honneur de connaître, gentilhomme de haute volée, et écrivain remarquable en son temps comme rédacteur de l'ancien journal des Etats-Unis, " *L'Albion.*" La belle inscription en style lapidaire du monument dans le jardin du Fort, à la mémoire de Wolfe et Montcalm, est une preuve de son goût pur et classique. Il eut, sur le même travail, a collaboration de son ami, feu M. Andrew Stuart, père, avocat aussi distingué dans les lettres qu'au barreau.

Tous deux avaient à leur appui la tradition encore récente et des témoins oculaires encore vivants, entre autres, du côté des Anglais le

(1) Cette carte faite et gravée par James Wyld est un chef-d'œuvre du genre, parfaite d'exécution et d'exactitude. Elle comporte une histoire complète, en abrégé, de l'ensemble des opérations militaires et navales au siége de Quebec. L'auteur, comme géographe de la Reine et du Prince Albert, a eu accès aux meilleurs documents officiels et anciens plans sur le sujet dans les archives gouvernementales à Londres. Il a compilé sur sa carte de nombreux renseignements reconnus et confirmés depuis par des travaux semblables comme corrects pour l'histoire. On constate ainsi que ce plan de bataille, ensemble avec celui de la partie aggrandie du champ pour la représenter, est conforme au premier plan officiel transmis au ministre en Angleterre pour accompagner le rapport officiel de la prise de Quebec. L'auteur a devancé les cartes sur le même sujet récemment mises au jour.

colonel Malcolm Fraser (1), le major Holland, ingénieur en second, puis en chef au siége de Quebec par Lévis, M. James Thomson (2) te autres ; et, du côté des Français, le Dr. Badelard, chirurgien dans leurs troupes (3), et divers anciens miliciens (4). De plus, ils étaient sur les lieux mêmes ponr les examiner et en conférer ensemble.

Par suite, il nous semble important, pour compléter cette étude, de bien se rendre compte des causes qui ont amené la bataille des Plaines d'Abraham à l'endroit où elle a été livrée, c'est-à-dire, sur les Hauteurs de Quebec, et de suivre le chemin et trouver au juste les moyens par lesquels on y est parvenu.

Wolfe, après deux grands mois de siège par mer et par terre devant Quebec, devenus tout à fait inutiles et sans autre résultat que la ruine et l'incendie presqu'entière de la ville par un bombardement terrible et continu, se trouva à la fin arrêté comme impuissant dans son plan d'attaque du côté de Montmorency. Puis il se trouva en face d'autres difficultés telles qu'il ne savait pas, dit-il, quel parti prendre pour les surmonter. Arrivé en rade de Quebec avec une armée de 9,000 hommes, supporté par une cinquantaine de vaisseaux de guerre, portant au-delà de 13,000 hommes et montés de près de 2,000 pièces de canons, Wolfe dans sa campagne entreprise contre la Nouvelle-France n'était pas plus avancé qu'au premier jour, malgré ce puissant armement, sinon que déconcerté et irrité il avait ordonné, dans l'espoir de réduire les habitants pas les horreurs de la guerre, de tout détruire, sauf les églises. Il avait en personne fait ce triste métier

---

(1) Malcolm Fraser était lieutenant du 78ème le 13 septembre 1759. Il devint seigneur de la Malbaie et mourut en 1815, âgé de 82 ans. Simon Fraser, commandant du même régiment, est mort lieutenant-général en 1812. Ils étaient parents.

(2) Sergent sous Wolfe, décédé en 1830 à l'âge de 98 ans ; a laissé des mémoires très corrects.

(3) Le Dr. Badelard était chirurgien dans les troupes de Montcalm. Il rendit son épée sur le champ de bataille au sergent Fraser, qui se plaisait à montrer ce trophée. Il mourut à Quebec le 7 février 1802.

(4) L'honorable François Bâby fit la campagne sous Montcalm ; né en 1733, il mourut à Quebec où il résidait, en octobre 1820, âgé de 87 ans. Le grand-père de notre historien Garneau lui montrait l'endroit où Vauquelin jeta l'*Atalante* à terre. Le père de feu l'honorable Elie Gingras, M.C.L., avait servi sous Montcalm à l'âge de 19 ans. On a même cité un domestique de Montcalm : " Décédé à Ste-Thérèse un nommé Joseph Barbeau......qui avait été cocher, pendant trois ans, du général le Marquis de Montcalm, qu'il avait accompagné avec des chevaux de selle au champ de bataille sur les Plaines d'Abraham. Il est mort âgé de 88 ans, 10 mois et 18 jours." *Cf. Gazette de Québec du 2 octobre* 1828. Ce Joseph serait-il celui amené de France par Montcalm avec Dejean, autre domestique? *Lettre de Montcalm à sa femme*, 1756.

l'année précédente sur les malheureux Acadiens ; il continua de porter de la sorte la dévastation par le ravage et la torche sur le littoral nord et sud du fleuve en bas de Quebec, commettant, sous prétexte de représailles, des massacres barbares, donnant rarement quartier, (1) scalpant même à la façon des sauvages. Ce genre de guerre redoubla le courage des canadiens et leur soif de vengeance. Cependant le temps commençait à presser ce général devenu par trop farouche.

En songeant aux pertes d'hommes qu'il avait déjà subies ; en repassant les divers échecs éprouvés, les tentatives de descente frustrées, et les attaques manquées ou repoussées ; et ne comptant plus sur la jonction possible du général Amherst avec ses 10,000 hommes, Wolfe se vit réduit à ne compter que sur lui-même et sur ses seules ressources. De plus en envisageant la saison avancée et le peu de temps qui lui restait, comme il le dit, pour la campagne ; (*Sa lettre du* 9 *sept.*, 59) souffrant d'une maladie qui le traînait en langueur, et attribuée, pour beaucoup, au revers désastreux et à la retraite précipitée de Montmorency où il avait eu 947 hommes mis hors de combat; il s'aperçut que l'impression créée en même temps dans l'armée par les commentaires à la suite de ces malheureux événements et circonstances fâcheuses, y avait répandu à la longue et sourdement une opinion qui lui était peu favorable comme chef pour diriger le commandement ; sachant aussi que la confiance naît du succès et que, par contre, les revers viennent la diminuer : tout considéré, Wolfe ne put se dissimuler que désormais la confiance qu'on avait mise en lui devait être plus ou moins ébranlée. En effet, si l'on en croit, entre autres, Murray (2) et Townshend (3), deux de ses trois brigadiers, de même que les officiers James Gibsone et Montcrief (4), qui n'ont pas craint, chacun, de mettre leur sentiment par écrit en

(1) Very little quarter on either side,—retaliation and scalping.—*Life of Townshend, pp.* 170-199-218. Unparalleled piece of barbarity. *Fraser.*

(2) Murray dans sa lettre à Townshend du 5 oct. 1759 (*Doughty, S. of Q., vol. V, pp.* 205-6) entre autres remarques, écrit : " Indeed his orders throughout the campaign shows his little stability, stratagem, or fixed resolution...... suddenness of change of action."

(3) Townshend, lettre du 6 sept. 1759, *Doughty, S. de Q.*, date importante.

(4) James Gibson—to Governor Lawrence—20th July. " Within the space of 5 hours, we received at the general's request 3 different orders of consequence, which were contradicted immediately after their reception ; which indeed has been the constant practice of the general ever since we have been here, to the no smal

critiquant leur général et sa tactique, on peut croire que le malaise et l'anxiété ainsi créés dans l'esprit de Wolfe devaient lui sembler ne pas manquer de fondement assez raisonnable, vu la futilité de ses tentatives qui partout avaient échoué et le néant de son succès jusque là. Les motifs que l'on verra donnés ci-après pour la levée du siège sont une preuve de plus et non équivoque de l'opinion des officiers et de l'armée.

Ce pénible état de souffrances physiques et morales le plongea dans une si grande perplexité qu'il ne savait pas de quel côté tourner, " n'ayant," comme il l'écrit lui-même, " que le choix entre des diffi- " cultés telles qu'il avoue ne savoir pas comment prendre un parti." (1)

Se voyant dans cette inextricable situation, rendu à bout et arrêté dans toute sa tactique par la stratégie habile, tenace et imperturbable de Montcalm, "lequel se sentait en sûreté tant que les Anglais " ne seraient pas débarqués au-dessus de la ville," (*Sa lettre, Life of Townshend, p.* 221), Wolfe devait nécessairement chercher à sortir au plus tôt de cette impasse où chaque jour il s'empêtrait de plus en plus.

Déçu par suite de son impuissance, incertain, en regard d'un vide obscur, il lui fallut avouer le besoin de consulter sur les moyens de sortir de là. Il s'en ouvrit le 29 août, d'abord à Monckton, le premier de ses trois brigadiers, puis il les pria tous trois de se concerter avec lui et les deux amiraux Saunders et Holmes pour aviser ensemble à ce qu'il y aurait de mieux à faire pour le plus grand bien du service du Roi. Quant à lui il était d'avis de continuer le siège par le même côté de Montmorency et proposait à cet effet l'alternative de trois sortes d'attaques qu'il exposa en détail. Mais son idée ne

---

amazement of every one who has the liberty of thinking. Every step he takes is wholly his own ; I am told he asks no one's opinion, and wants no advice ; and therefore as he conducts without an assistant, the Honor....will be in proportion to his success."..

We find ourselves outnumbered and, we fear, outgeneraled. *Montcrief,Id.,p.*66.

..... One of them (officers) of knowledge, Fortune and Interest, I have heard, has declar'd the attack *then* and *there* was contrary to the advice and opinion of every officer ; and when things are come to this, you'l judge what the event may be. *Id., p.* 67.

I shou'd not venture to express myself so freely was I not persuaded of your Tenacity ; and as I promis'd to be particular, thought it a duty to perform it. *Id., p.* 67.

(1) In this situation there is such a choice of difficulties that I am myself at a loss to determine. *Dépèche du 2 sept.*

prévalut pas dans la délibération de ce conseil de guerre, qui en vint unanimement à la conclusion qu'il fallait renoncer à Montmorency et adopter un autre plan de siège, celui de tenter une descente de l'armée au-dessus du Cap-Rouge, à quatre lieues environ au-delà de la ville, pour mieux faire l'attaque par les Hauteurs d'Abraham. Ce dernier projet étant ainsi approuvé, il fut ensuite arrêté que le 9 septembre serait le jour fixé pour effectuer la descente.

Wolfe acquiesça franchement à ce changement de front, malgré son opinion raisonnée et formée autrement, et se mit à y travailler généreusement à l'égard de ses trois brigadiers et en toute loyauté envers son Roi et son pays afin d'exécuter avec succès ce nouveau plan au jour dit. (1) Et on peut ajouter qu'il agit ainsi sans faire voir qu'il se sentait supplanté par ses trois brigadiers en leur abandonnant la stratégie de l'armée, dissimulant ainsi son amour-propre naturellement blessé.

On commença donc la levée du camp à Montmorency et le 3 septembre au soir l'armée entière était traversée à la sourdine, sans encombre, ni perte d'un seul homme, du côté de la Pointe-Lévis. Wolfe prépara dès ce moment et donna les divers ordres pour assurer effectivement le plan de ses brigadiers.

Pendant qu'il s'occupait de ses préparatifs il tenait d'un côté Montcalm en éveil par des démonstrations faites contre Beauport, simulées par les matelots de l'amiral Saunders et le feu de ses vaisseaux dans cette direction ; aussi par la persistance et l'activité redoublée du bombardement lancé des hauteurs de Lévis ; de l'autre côté, au-dessus de Quebec, il tenait Bougainville toujours en alerte en continuant de faire monter et descendre, au gré de la marée, les vaisseaux de l'amiral Holmes, depuis le Cap-Rouge en amont jusqu'à la Pointe-aux-Trembles. Son but était de retenir là-haut Bougainville chargé de le surveiller. Celui-ci était sans cesse tenu en haleine avec près de 2,000 hommes de pied et environ 200 hommes de cavalerie, par des marches et contre-marches dont la monotonie journalière devenait autant morne que fatigante.

(1) Cf. Despatch, Sept. 9th.—We are preparing to put it in execution. Dès le 7, il avait promulgué l'ordre de bataille pour la formation et disposition des bataillons une fois à terre, montrant bien son intention de seconder ses trois Brigadiers et suivre à la lettre le plan convenu.

En même temps Wolfe continuait activement de donner d'ailleurs son concours dans le nouveau plan. Le 6, les troupes furent mises à bord de la division Holmes. Le 7, il accompagna ses grenadiers à bord du *Sutherland*, vaisseau amiral de Holmes, qui alla ancrer vis-à-vis Saint-Nicolas. On y tint un conseil de guerre et on y arrêta les détails de la descente. (1)

De là il fit, de concert avec ses trois sous-chefs, une reconnaissance en force contre le Cap-Rouge, mais ayant trouvé l'endroit trop bien gardé et préparé pour le recevoir il ne put mettre à terre et revint sans coup férir. (2)

Le lendemain, le 8, Wolfe montait à la Pointe-aux-Trembles faire une reconnaissance finale. C'est vers là que l'endroit précis du débarquement devait être choisi pour être effectué le jour suivant.

Cependant, au jour ainsi fixé et au moment où Wolfe écrivait qu'il était à opérer la descente, et que l'armée toute prête à bord s'attendait à débarquer, elle se trouva frustrée dans son attente par l'intempérie de la saison, laquelle, aux approches de l'équinoxe, amena un gros mauvais temps et une pluie qui duraient depuis deux jours, avec un vent de nord-est froid qui, ce jour-là, en augmentant en fit une pluie battante. Les troupes entassées à bord reçurent ordre, pour les soulager, de mettre à terre vis-à-vis, à Saint-Nicolas. Le débarquement commencé sur les quatre heures de l'aprèsmidi ne fut complété que le lendemain au soir. *Cf. Log. du Sutherland,* 9 *et* 10 *sept.* Pendant tout ce même mauvais temps Bougainville était resté inactif de même que l'ennemi.

La descente ainsi projetée ayant donc fatalement échoué par force majeure, aggravait une situation déjà sérieuse, qui devenait non seulement pressante mais sombre et significative pour ses suites. Depuis la défaite de Montmorency on parlait dans les deux camps de la levée du siège. L'amiral Saunders, qui commandait la flotte à bord du vaisseau amiral le "*Neptune*", jugea dès ce mo-

(1) Cependant il est surprenant qu'on puisse à cette date concilier ce projet arrêté avec la décision dite alors prise de lever le siége et de faire voile, que nous allons donner ci-après.

(2) Il faut dire que le brave St-Martin avait été envoyé vers les postes des Hauteurs, lesquels Montcalm avait renforcés de 100 hommes de la Colonie. *Journal,* 7 *août, p.* 586. Le Cap-Rouge était aussi défendu par sept à huit batteries flottantes.

ment que la saison était assez avancée pour ne pas attendre en rade plus longtemps et inutilement, vu qn'on ne pouvait guère entrevoir, à en juger par le passé, la possibilité de réduire Quebec dans le court espace de quelques semaines que la saison pourrait encore permettre. Chargé de la responsabilité tant de l'armée de terre que des forces navales, et de tout le grand armement qu'il avait transporté devant Quebec, la prudence exigeait qu'il lui fallait ne pas retarder le départ de la flotte pour l'Angleterre, et s'exposer à courir des risques faciles à prévoir, en tenant compte des dangers connus de la navigation du Saint-Laurent, des mauvais temps et tempêtes d'automne, de la durée incertaine de la navigation, avec ses neiges et ses brouillards. Il fallait donc songer à aller prendre en toute sûreté la haute mer et ramener saine et sauve à bon port la grande expédition contre le Canada. Sur ces entrefaites, dans la continuation du conseil de guerre des officiers généraux de mer et de terre, à bord du même "*Sutherland*" (1) il fut résolu d'un avis unanime de faire voile et "d'abandonner la campagne, vu que les officiers de l'armée étaient "dégoûtés des lenteurs fatigantes, inutiles et sans résultats d'un "siège difficile et devant une place imprenable ; et aussi à cause de "la diminution de l'effectif dans les rangs de l'armée, laquelle était "toujours en proie à la maladie qui la minait peu à peu."

Les ordres furent donnés en conséquence de se préparer à faire voile.

A la suite de cette décision, qui mettait fin à l'expédition au moins pour cette année, on peut se faire une idée de l'état d'esprit de Wolfe et du surcroît de son désappointement, joint à la pénible mortification qu'il dut ressentir à la pensée, pour lui plus cruelle que la mort, (2) d'être forcé d'abandonner cette immense entreprise de la conquête du Canada que le Roi lui avait confiée avec l'assurance d'une pleine réussite ; et de se voir appelé à s'en retourner sans pouvoir montrer au moins quelques succès apparents comme résultat appréciable et tangible pour en venir à cette fin tant désirée par l'Angleterre.

Aussi dans sa dépêche au ministre du 9 septembre il dévoile à

(1) *Cf. Johnstone. Hadès, S. of Q. III, p.* 5.

(2) The disappointment to be obliged to return without victory or conquest was more terrible to him than death.—*Entick, p. III, p.* 4.

fond son pénible état et déplore amèrement, mais stoïquement, l'inutilité de ses sacrifices pour son pays ; il se sent ruiné de santé, souffrant de corps et d'esprit, même abattu par la persistance de ses anxiétés au point d'avoir perdu espoir dans un succès final," ayant " dit-il, ruiné sa santé sans pour cela ressentir la consolation d'avoir " pu rendre quelque service notable à l'Etat et sans avoir aucune " perpective de pouvoir y parvenir."

On ne peut s'empêcher de compatir aux longues souffrances corporelles et mentales ainsi cruellement subies par cet homme héroïque, au cœur noble et généreux qui de plus supportait en silence et patiemment les critiques sourdes et plus ou moins dissimulées qui perçaient à son égard, quand on considère qu'il ne retenait le commandement simplement que par pur sentiment de devoir envers son pays, et que peu de jours avant cette dépêche, le 31 août, il écrivait à sa mère qn'il était dégoûté du service et lui faisait part de son intention de le quitter à la première occasion.

Cependant, quand tout espoir dans l'avenir lui semblait pour ainsi dire disparu, Wolfe par son indomptable énergie se releva de son abattement. Son courage, sans se laisser vaincre par sa dépression d'esprit, se réveilla comme stimulé par l'aiguillon de l'honneur, car il sentait que personnellement il était tenu de frapper coup et qu'il lui fallait plutôt mourir dans un essai malheureux, même téméraire, que de lâcher prise sans tenter un dernier et suprême effort. D'ailleurs il avait pris son parti de ne plus retourner en Angleterre s'il faillissait dans l'expédition, redoutant les reproches qu'il voyait en ce cas pleuvoir sur sa tête. Comme mû par une inspiration soudaine il entrevit la possibilité qu'il n'avait pu concevoir jusqu'alors, d'enlever Quebec par une attaque désespérée, mais décisive s'il parvenait à la couronner d'un premier succès.

A son insu son étoile lui en avait préparé l'occasion et lui avait ouvert la voie pour parvenir à son but. Il faut dire aussi que Wolfe, comme les vrais capitaines, faisait, ainsi qu'on le tient de lui-même, une large part à la fortune des armées ; et on peut ajouter qu'il en fut plus que singulièrement favorisé, comme nous allons le voir. Cependant, pour parler plus vrai, nous voyons à présent que le Dieu des armées, qui élève ou abaisse les nations, et dispose à son gré des événements en maîtrisant les forces de la nature, préparait dès lors les destinées futures du Canada, telles qu'elles se sont heureusement déroulées depuis.

Dans ses décrets il avait fait échouer la descente tentée au Cap-Rouge, ensuite celle à la Pointe-aux-Trembles. Ce fut le point tournant de la fortune de Wolfe et l'ouverture imprévue de son futur succès ; car si l'on eût réussi à débarquer le 9 à la Pointe-aux-Trembles tel que projeté et ainsi qu'il s'y était préparé, jamais on n'aurait entendu parler de la montée au Foulon, ni de la bataille des Plaines d'Abraham.

Ce fut en profitant du déconcertement général de l'armée, qui présageait l'abandon du siège, et amenait la décision du conseil de guerre à cet effet, que Wolfe résolut en lui-même sans plus tarder de faire *seul* et à part son suprême et dernier effort. Lévis avait deviné juste en disant que "l'ennemi ne partirait pas sans faire quelque coup d'éclat ;" et Montcalm aussi avait dit, "il faut que cet homme finisse par un grand effort, par un coup de tonnerre." *Montcalm, Journal, 26 août, p.* 598.

Wolfe le fit en effet en concevant une attaque des plus hasardeuses et si téméraire qu'en dépit même de son succès éclatant, elle fut qualifiée d'insensée, même par ses compagnons d'armes. Néanmoins il s'y jeta pour ainsi dire en désespéré, décidé à y sacrifier à la fois sa vie, son nom et sa réputation. Le projet qu'il conçut fut d'attaquer Quebec par son seul côté vulnérable et en apparence le plus fort, mais qu'il savait devenu faible, faute de bonne surveillance et d'active vigilance. De nouveaux renseignements à ce sujet lui parvenaient à point par des espions et des déserteurs. Ils confirmaient le relâchement dans la garde du poste de Vergor au Foulon. Son plan fut arrêté dès ce moment, et arrêté par lui *seul*. C'était de surmonter le Cap à cet endroit, surprendre le poste, en culbutant la garde par un prompt coup de main, et s'emparer des Hauteurs d'Abraham en faisait monter aussitôt ses troupes par la rampe qui y conduisait, laquelle se trouverait alors non défendue. (1) C'était le seul moyen d'arriver aux portes de la ville et d'amener Montcalm à livrer bataille en rase campagne. On sait par lui-même que ce plan d'attaque de Quebec par les Hauteurs avait été sa première idée dès avant son départ pour l'expédition ; mais après l'avoir

(1) Vergor avait à sa disposition 100 hommes pour le poste du Foulon, et pouvait compter sur 30 hommes de plus, postés auprès à l'Anse-des-Mères. Il avait donné congé à la plus grande partie de sa garnison pour aller travailler aux récoltes à Lorette, sans oublier la terre qu'il avait là.

longtemps et mûrement étudié et examiné sur les lieux, il avait fini par le trouver tellement risqué et impraticable que, parvenu au 2 septembre, il écrivit au ministre qu'il avait cru devoir s'en désister et qu'il fallait mieux y renoncer. Il lui répugnait aussi de sacrifier la vie, même de quelques hommes seulement, sans au moins y entrevoir la possibilité d'un succès quelconque.

Ruminant son dessein il repassait en lui-même les difficultés visibles et nombreuses, énormes et hasardeuses de l'entreprise, dont plusieurs ne tenaient qu'à un fil pour faire manquer tout le reste. La première était la surprise du poste sans y donner l'éveil. Et comment d'abord parvenir sans bruit au sommet du Cap, même atteindre au pied si l'on rencontrait la moindre résistance sur le rivage. Car pour se servir des propres expressions de Wolfe au sujet du débarquement bien plus facile à Louisbourg, dont il était l'année précédente, il remarque " qu'un officier avec trente hommes (1) aurait rendu la descente là impossible." Il caractérise cette attaque de téméraire et inconsidérée, d'un succès, suivant lui, inattendu et non mérité, dont la réussite ne fut due qu'à un de ces étranges coups de hasard qui peut arriver dans la fortune des armes, mais qu'on n'aurait jamais pu imaginer. *Wolfe à Rickson*, 1 *déc.* 1758.

Néanmoins ce qu'il craignait le plus c'est qu'une fois le sommet du plateau gagné, le premier corps ayant pris pied ne pourrait être renforcé à temps et avant d'être attaqué par l'armée entière de Montcalm. *Wolfe, Lettre* 2 *sept.*, 1759.

On voit donc que Wolfe avait pesé tous les risques et chances à courir avant de rendre possible la réussite de son plan, qu'il avait déjà jugé irréalisable ; et même dans le mois d'août précédent, écrivant à l'amiral Saunders, il parle d'un " plan à lui (celui dont il se désista ensuite) que l'état de sa santé l'empêche d'exécuter, qui est d'une nature trop désespérée pour ordonner à d'autres de le mettre à exécution;" et au dernier moment, où il va se mettre lui-même à l'œuvre, il mesure, devant ses trois brigadiers, toute l'étendue de sa responsabilité envers son Roi et son pays, et l'assume sur lui *seul* pour en subir *seul* les conséquences, s'il vient à faillir. *Lettre du* 12 *sept.*

---

(1) Montcalm disait de même : " Je vous jure que cent hommes postés à l'Anse-du-Foulon arrêteront l'armée et nous donneront le temps d'attendre le jour......

Le projet de Wolfe dépendait nécessairement du consentement du conseil de guerre et du concours de la flotte de l'amiral Saunders ; il dut donc s'en ouvrir secrètement à lui. Auparavant il en avait usé adroitement avec le conseil de guerre en tombant d'accord avec lui sur la levée du siège ; et s'effaçant comme général en chef, il se contenta de demander simplement qu'on lui permît, non pas comme général, mais par faveur d'amitié personnelle, d'essayer à faire passer 150 hommes dans le bois de Sillery, déguisant ainsi son plan du Foulon pour ne pas dévoiler son secret. Le conseil de guerre avait été concilié, attendu qu'il y fut arrêté et que Wolfe promit sur son honneur, que si l'ennemi opposait la moindre résistance à cet avant-corps, il n'hésiterait pas davantage à s'embarquer, considérant alors que l'armée serait à l'abri de tout reproche et l'honneur des armes sauvegardé. (1)

Il fut aussi arrêté qu'il ne serait fait aucune tentative en force du rivage à moins d'avoir surmonté la difficulté première, en enlevant et maintenant la cime du Cap. On convint aussi que les troupes ne mettraient pas pied à terre au rivage, si du haut des postes on lâchait seulement quelques décharges de fusil sur le débarquement, vu qu'alors on se verrait forcé d'abandonner la descente et par là-même le siège.

Comme la mise en œuvre de cette tentative allait être immédiate et par sa célérité ou abandon n'allait apporter aucun notable retard à la flotte, le vice-amiral Holmes promit de sa part et donna tout son concours à Wolfe, de même qu'avait fait l'amiral Saunders. Libre de ce côté il commença aussitôt ses préparatifs, tout en gardant son secret en lui-même. Le 10, il partit du *Sutherland*, vis-à-vis Saint-Nicolas, pour faire une reconnaissance de la côte nord du fleuve à descendre jusqu'à l'Anse-des-Mères. Il était accompagné du contre-amiral Holmes, de ses trois brigadiers, de l'ingénieur MeKellar, du capitaine de Laune, et du capitaine Chads, de la marine, tous déguisés en soldats. Il examina plus particulièrement la côte à partir du Cap-Rouge à l'Anse-des-Mères. Au Foulon la falaise en

(1) " Should the first detachment encounter any resistance, on the part of the enemy, I pledge you my word of honor that then, regarding our reputation protected against all sort of reproach, I will no longer hesitate to reembark." *Cf. Doughty, Siege of Quebec, vol. III, p.* 6.—*Cf. Johnstone, Hades, pp.* 33-34, *et Journal tenu à l'armée.*

face de l'anse est boisée à son état naturel à cette saison ; de là l'escarpement de la côte vers la ville est dénudé de bois et de verdure, très à pic et forme comme un précipice très haut, qui paraît insurmontable.

Wolfe connaissait d'avance, quoique sans l'entrevoir en passant, la montée par la rampe du Foulon qui se trouvait cachée par le feuillage. Il l'avait appris par divers renseignements, et pour avoir passé devant plusieurs fois, notamment le 22 juillet, en débarquant à l'Anse-des-Mères, pour mettre à terre les dames de Quebec faites prisonnières à Deschambeault. Stobo, (1) l'ôtage déserteur et espion, était alors avec lui comme guide et à même de lui donner toutes les informations requises sur cette montée. En examinant le déclin de la falaise, au-dessous de la cime du cap, le long de laquelle s'alignaient (*Dutch map. British Museum*) les tentes de Vergor (*Hervey Smith*), Wolfe observa une tache grisâtre du sol, qui se dégageait à nu à travers la verdure du feuillage. Il la fit ensuite remarquer à Monkton, avec sa lunette de la rive opposée sans lui en dire plus dans le moment, se réservant de la lui rappeler à la dernière minute pour le faire débarquer un peu plus bas afin de prendre le poste à revers. Cette marque reste encore la même et est visible dans la saison d'été, tel qu'on peut le constater.

De retour à bord du *Sutherland*, Wolfe arrêta tous les détails de l'attaque par l'Anse-du-Foulon, mais sans encore s'en ouvrir à personne, pas même à ses trois brigadiers sur cet endroit choisi. Il n'y eut que l'amiral Holmes et le capitaine Chads qui devaient commander la flottille du débarquement, qui furent mis dans le secret. Le 11, par les ordres généraux du jour, il régla l'ensemble ainsi que tous les détails des opérations et l'heure précise de chacune d'elles. Il assigna aux principaux officiers de terre et de mer les devoirs particuliers de chacun, sans néanmoins indiquer le point en vue, les laissant tous en suspens là-dessus ; tellement que ses trois brigadiers se crurent en droit de lui demander par une lettre conjointe des ordres plus précis pour se guider. Ce ne fut que le lendemain à

(1) Stobo avait été donné en ôtage à la prise du fort Nécessité. Détenu à Quebec depuis quatre ans sur parole, il agissait comme espion. Condamné à mort comme traître et déserteur, la faiblesse d'un gouverneur tel que Vaudreuil lui avait sauvé la vie. Il s'évada de Quebec le 7 septembre pour se rendre comme espion auprès de Amherst.

8 heures et demie du soir, qu'il les mit au courant, non pas sans toutefois les reprimander de s'ingérer ainsi dans ses ordres.

Le 12 au matin les troupes à Saint-Nicolas furent remises à bord de la division Holmes, et Wolfe lança un chaleurenx appel à tous ses officiers et soldats, enjoignant au premier corps qui prendrait pied à terre de marcher droit à l'ennemi et de le chasser des divers postes qu'il occupait, et aux bataillons, une fois montés sur la cime, de se former promptement en corps et être prêts à charger tout ce qui se présenterait.

Toutes les dispositions faites et les mesures prises par Wolfe furent si bien concertées, déterminées et calculées, leur accomplissement se fit avec une précision telle et un ordre si parfait que rien ne vint à clocher dans aucun des détails des opérations.

Après avoir vu à tous ses devoirs militaires il voulut le même soir mettre ordre à ses propres affaires. Depuis quelque temps il ne comptait plus sur de longs jours, sentant son tempérament s'affaiblir lentement mais d'une manière sensible. Cette prévision redoubla d'intensité alors par un pressentiment instinctif qu'il al ait succomber le lendemain sur le champ de bataille. Il prit à part son ami Jervis, lui remit son testament, qui datait du 8 juin précédent, et lui confia le portrait en miniature de sa fiancée, demoiselle Lowther, pour le lui remettre ornementé de diamants d'une valeur de 500 guinées.

Quand tout fut ainsi achevé il ne restait plus que quelques heures à s'écouler pour voir frapper un de ces grands coups de hasard que a fortune des armes allait couronner d'un succès pour ainsi dire inespéré et d'autant plus éclatant qu'il était improbable.

Depuis 9 heures du soir les troupes de débarquement du premier corps d'armée, environ 2,000 hommes sous Monk et Murray, se préparaient à être mises à bord des embarcations afin de prendre l'heure du reflux de la marée vers 11½ heures. L'autre partie de l'armée sous Townshend s'était rendue vis-à-vis du Foulon et devait attendre, pour traverser, le retour des embarcations du premier convoi. Le *Sutherland* était ancré à un mille au large de la Pointe Saint-Augustin ; les autres navires s'étaient échelonnés en amont jusque vers la Pointe-aux-Trembles. Le *Lowestoft*, celui mouillé le plus haut, avait ordre de lever l'ancre au premier signal à minuit ;

les autres de suivre sur un autre signal à trois quarts d'heures de distance afin d'arriver à temps pour protéger le débarquement. Les troupes de la première division une fois transbordées dans des bateaux plats, barges et diverses embarcations vinrent se ranger au sud du "*Sutherland.*" Le *Lowestoft* prit le courant au premier signal qui fut donné par une lumière du *Sutherland* qui parut vers minuit à son grand mât. Il était accompagné de trois corvettes, une goëlette et plusieurs bateaux plats remplis de troupes, (1) qui vinrent se ranger comme les autres entre le vaisseau amiral et la terre sud. Vers une heure et demie, quand le capitaine Chads vit que tout était prêt, il fit donner le signal convenu par une lumière hissée au-dessus de l'autre; c'était le commandement de partir en le suivant de proche, et observant le plus grand silence. La marée donnait en plein *baissant* et l'on n'entendait que le bruit léger des rames pour aider le courant qui, dans les mortes mers, ne dépasse pas là trois milles à l'heure. Le temps, d'étoilé qu'il était, devint couvert et obscur ; une légère brise du sud-ouest poussait les embarcations avec plus de vitesse en suivant le fil de l'eau au bord sud du fleuve. (2) Toutes les circonstances étaient favorables, lorsqu'un incident fut sur le point de tout rompre. Wolfe était en avant avec son état major, guidés par le capitaine Chads. DeLaune, ayant sous lui vingt-quatre enfants perdus qui s'étaient bravement offerts pour l'assaut, suivait de près. Au bout d'une heure, à la suggestion du capitaine Hervey Smith, l'aide-de-camp de Wolfe, de serrer de près la rive nord une fois rendu à deux ou trois milles du Foulon, on fit pour la traverse et on se trouva à croiser à une demie encâblure dans les eaux du *Hunter*, corvette de 14 canons, mouillée à mi-chenal. Celle-ci les prenant pour un convoi français de vivres que l'on guettait, tourna ses pièces sur les bateaux. Wolfe et Chads s'aperçurent juste à temps de la manœuvre et du branle-bas à bord pour éviter une catastrophe qui aurait mis à néant toute sa stratégie. A peine cette alerte fut-elle dissipée qu'on entendit de terre, vers Sillery, un *Qui-vive* ? Le jeune

---

(1) Log du *Lowestoft*.

(2) Nous omettons comme non suffisamment établie la belle et poétique légende de la citation alors devant Wolfe du vers suivant de l'élégie de Gray : " The paths of glory lead but to the grave." *Si non vero e bene trovato*. Mais ce qui en étouffe l'effet est l'absurde propos prêté à Wolfe, dans une occasion aussi solennelle, lui faisant dire qu'il aimerait mieux avoir composé l'élégie que de vaincre le jour suivant.

Simon Fraser (1) du régiment écossais qui parlait bon français répondit, sans hésiter, *France*! et en suggérant de parler plus bas pour ne pas être entendu des Anglais, la sentinelle les prit pour le convoi de vivres annoncé, (2) et les laissa passer sans plus reconnaître. Deux ou trois autres sentinelles firent de même ; elles avaient reçu ordre de ne pas crier le Qui-vive au convoi (*Lévis*). En doublant la Pointe de Sillery la flottille devait faire terre un peu plus bas que le point indiqué, et tel que convenu avec Monckton; mais la brise ayant fraîchi et ajouté à la force du courant, les bateaux dans l'obscurité et sans s'en apercevoir furent entraînés plus bas qu'on ne s'y attendait. Ils accostèrent à la file les uns après les autres en s'échelonnant le long du rivage à l'endroit appelé aujourd'hui comme alors l'Anse-des-Mères. On était sur les quatre heures du matin. Wolfe fut des premiers à sauter à terre, suivi de DeLaune; tous les autres avaient ordre d'attendre dans les bateaux, sauf 3 compagnies de l'infanterie légère qui furent postées au bas de la rampe du Foulon. En essayant d'entrevoir devant lui dans la noirceur de la nuit, il crut l'escarpement si à pic que l'ascension en cet endroit lui parut insurmontable, et il ne put s'empêcher de dire : " Je ne crois pas " qu'il y ait possibilité de monter ici, cependant nous allons y mettre " tous nos efforts." Il n'y avait pas un instant à perdre ni pour délibérer, de peur d'être découverts. Les grenadiers de DeLaune s'y portèrent de tout cœur avec lui et se mirent à grimper sur l'escarpement (*a woody precipice, Tonnshend*) en s'aidant des pieds et des mains, s'accrochant ça et là aux branches et racines, aux anfractuosités du rocher et en se poussant et aidant les uns les autres sans faire de bruit ; si bien qu'ils parvinrent au sommet du cap sans donner l'éveil. Après avoir dupé adroitement la sentinelle en lui faisant croire à l'envoi d'un renfort venant de la ville pour le poste, et à la faveur de la nuit, les grenadiers foncèrent subitement à la baïonnette sur les tentes. La surprise fut si soudaine que les gardes endormies et réveillées en sursaut et sans armes à la main dans les ténèbres, ne songèrent qu'à prendre la fuite. Vergor (3) se sauva en fuyant en chemise, blessé, a-t-on dit, au talon.

(1) Hawkins, p. 376, dit que cet officier était le capitaine Donald McDonald, dont le nom revient souvent.

(2) Bougainville avait fait savoir à Montcalm que cette nuit même il lui faisait passer le convoi de vivres, mais donna ensuite contre-ordre.

(3) Son nom, Louis Dupont Duchambon, Ecuier, Sr. de Vergor, honni, est à conserver comme tel.

L'endroit précis du premier débarquement et le lieu de l'escalade du cap donnent lieu encore à des variantes qu'il serait bon de fixer au juste afin de désigner, en indiquant par une marque ou plaque historique, l'endroit précis de la falaise par où l'escouade de Wolfe a gravi le sommet.

Le premier débarquement, suivant les diverses narrations françaises, eut lieu de fait à l'Anse-des-Mères; ce qu'il faut entendre, de même qu'à cette époque, non pas seulement de la petite anse au pied sud-ouest du Cap-Diamant qui porte ce nom, mais de l'espace qui de là s'étend à mi-chemin de celle du Foulon, à 5 à 600 toises de la ville, dit Franquet.

Ces versions s'accordent en outre à dire que le poste de Vergor fut cerné par derrière et qu'il était situé entre le Foulon et l'Anse-des-Mères. L'anse toute petite a pris son nom de cette partie du rivage en face qui est le terrain des Mères Ursulines. L'Anse-des-Mères proprement dite aujourd'hui est l'endroit des estacades " Jacques Blais," là où se trouve aussi la chapelle de Notre-Dame de la Garde.

Citons quelques témoignages parce qu'on a généralement cru, et nous aussi, en donnant dans l'erreur populaire, que cette descente a été faite au Foulon, par où l'armée monta.

" Le 7 Juillet (*Evénements de la Guerre*, p. 49), quoique l'on " regardât comme inaccessibles les Anses-des-Mères, du Foulon, de " Sillery et de Saint-Michel, on y envoya cependant des ingénieurs " pour faire, dans les rampes qui y conduisaient, des coupures et " abatis ; on répandit de plus dans ces différents postes environ 400 " hommes."

" On crut (*Evénements de la Guerre*, p. 18) que les desseins de " l'ennemi étaient d'aller dévaster les côtes avant de faire sa retraite " au pied du rampart, dans un endroit appelé l'Anse-des-Mères. " La côte était dépouillée de bois, mais paraissait si difficile et si " haute qu'on avait cru inutile d'y faire une redoute et qu'on y met- " tait une garde de 30 à 40 hommes seulement pour être averti. Ce " fut en ce lieu que l'ennemi, le 13, à quatre heures du matin, dé- " barqua."

Montreuil, p. 25 :—" La surprise d'un poste entre l'Anse-des- " Mères et celle du Foulon à la distance d'un demi quart de lieue " au nord au-dessus de Quebec."

Vaudreuil, p. 21 :—" Le Général Wolfe ayant fait son débar-
" quement à l'Anse-des-Mères......"

Lévis est plus explicite :—" Le poste fut enlevé par ses derrières " et ordre fut dônné au Guienne de marcher du côté de l'Anse-des-" Mères, qui était un débarquement qui est entre la ville et celui du " Foulon où avaient débarqué les ennemis, et de les attaquer, forts " ou faibles." *Journal, p.* 207.

Marlartic, p. 283, dit : " Entre le Foulon et l'Anse-des-Mères " ; ce qui est une légère variante, mais la plus correcte.

Johnstone indique aussi l'Anse-des-Mères, p. 30.

Panet, Journal, p. 22 : " distingue bien l'Anse-des-Mères de " celles de Samos (Foulon) et de Sillery."

Joannes dit : " à près d'une demi-lieue de Québec.—*Cf* : *Dussieux, p.* 339.

Au reste l'Anse-du-Foulon, comme on sait, n'était pas dépouillée de bois.

Aujourd'hui même on ne peut du fleuve distinguer, en été, à cause du feuillage, la montée du Foulon, quoiqu'elle soit ouverte en route carrossable.

Mais ce qui doit couper court à toute contestation sur l'endroit de l'assaut en premier lieu, est le témoignage du capitaine Hervey Smyth, aide-de-camp de Wolfe, qui étant alors avec lui, nous a laissé un dessin complet du débarquement et de sa suite, très bien fait, et gravé à Londres par P.-C. Canot (1). On y voit les troupiers gravir le cap, et la légende suivante qui y réfère: " 9. That " part of the beach which was scaled by the troops of the first " debarkation." Exactement l'Anse des Mères. 10. An opening in " the beach in which was an entrenched spoiled road with an abattis, " defended by a captain and 100 men, which led to the field of battle.

(1) Cette étampe, qui est un dessin historique des lieux au point de vue des événements successifs qui y sont marqués, est intitulée :

A view of the Landing Place.above the town of QUEBEC, describing the Assault of the Enemy's Post, on the banks of the river St. Lawrence. with a distant view of the Action between the British and French Armys, on the HAUTEURS D'ABRAHAM, Sept. 13th, 1759. Inscribed to the Right Hon. FIELD MARSHAL Lord viscount LIGONIER, Commander in Chief of His Majesty's Forces ; by His Lordship most obedient servant, Hervey Smith, Aide-de-Camp to Gen. Wolfe. Capt. Hervey Smyth, *Delin.*—Francis Swain, *Pinxit.*—P. C. Canot, *Sculp.—London : Printed for Robt. Sayer, Map and Print-seller,* at the Golden Buck in Fleet Street, 19 x 14.

" —by this road, afterwards mended, the remainder came up." C'est l'Anse-du-Foulon bien dessinée et bien décrite. " 11. The " captain's guard extended along the precipice, forced from them " by the Light-Infantry under col. Howe." C'est le poste de Vergor.

Or, en examinant les lieux et à l'aide de cette belle gravure, on reste convaincu que ce débarquement sur le rivage de l'Anse-des-Mères est prouvé et que l'escalade fut faite par le cap, c'est-à-dire vis-à-vis la partie ouest du champ des courses, si ce n'est vers Marchmont, point d'où a commencé réellement la conquête.—On voit que les soldats purent gravir ça et là l'escarpement à une distance du Foulon telle qu'elle correspond à cet endroit.

Nous voyons aussi que les versions anglaises vont à confirmer la chose.

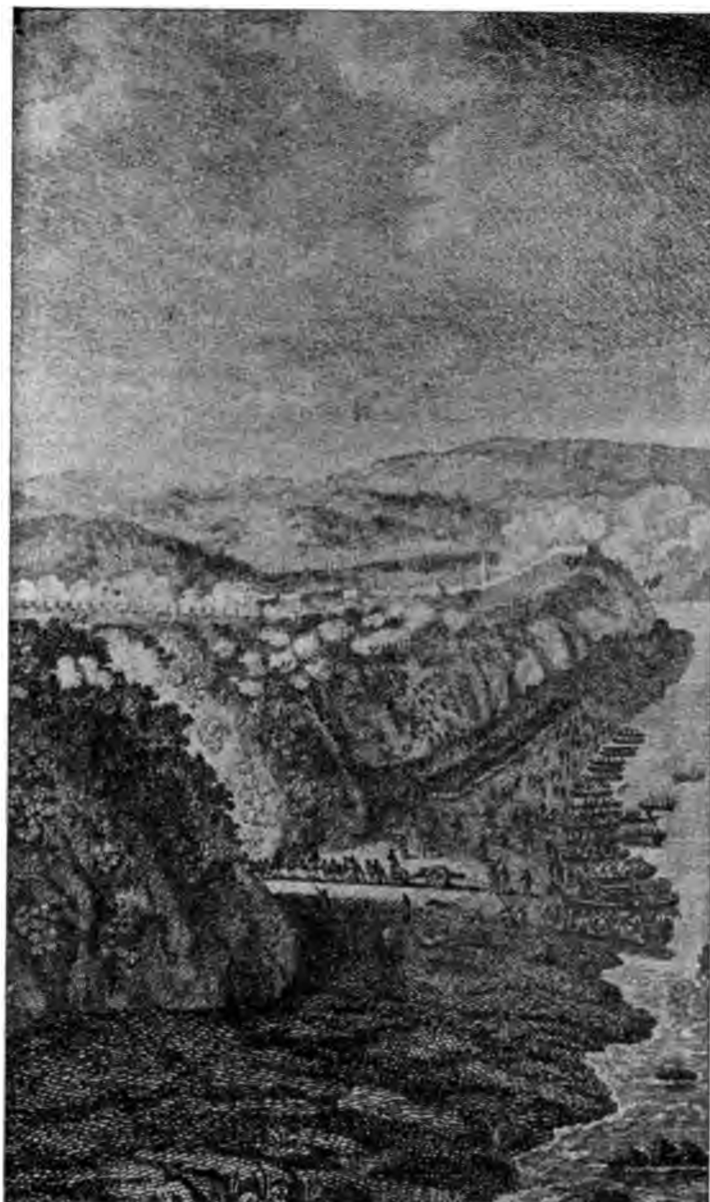
Townshend dit dans son rapport officiel que les bateaux furent entraînés " un peu plus bas que l'endroit désigné pour débarquer;" dans son *Journal* il écrit, " considérablement plus bas." Calcraft surajoute en disant " presque sous les murs de la ville." Pour y remédier Wolfe dut aller en personne avec sa barge ramener ses gens.

Le poste enlevé, on poursuivit les fuyards dont quelques-uns furent faits prisonniers. La plupart s'échappèrent à travers les broussailles et un champ de blé-d'inde, en courant vers la ville et le poste à l'Anse-des-Mères.

Cependant les sentinelles et gardes françaises signalèrent alors la descente des barges et avec les fuyards du poste se mirent à tire. des hauteurs sur les embarcations, tuant et blessant mortellement quelques hommes et officiers. *Knox, H., p.* 67-68. *Montcrief, S. of Q., V. p.* 50. Mais il était trop tard. (*Fraser.*)

D'en bas Wolfe entendit bientôt les cris de joie et de victoire sur le plateau ; c'était l'annonce d'un plein succès, ce fut en même temps le signal aux troupes qui l'attendaient avec anxiété de mettre à terre. Wolfe qui avait eu soin de disposer trois compagnies d'infanterie légère (1) au pied de la rampe du Foulon, l'envoya déblayer

(1) L'infanterie légère était un corps de 550 hommes tirés de divers régiments parmi les meilleurs tireurs et soldats les plus résolus ; organisée d'après les ordres généraux du 12 mai 1758, (*Cf. S. of Q., Vol. I, p.* 111) elle fut débandée le 22 septembre 1759, quand Murray ordonna à chacun d'eux de rejoindre son régiment. Parkman en fait un double emploi en les comptant comme un régiment qu'il ajoute au total.



(Collection Philéas Gagnon.)

LE SIEGE DE QUEBEC.

9. Débarquement à l'Anse-des-Mères. — 10. Anse-du-Foulon. — 11. Poste de Vergor.—14. Bataille des Plaines d'Abraham.—D'après la gravure du dessin de Hervey Smyth, aide-de-camp du général Wolfe.

la montée en la débarrassant des abatis qui la bouchait. Howe, le colonel de cette infanterie, qui commandait ce détachement enleva promptement cet obstacle et il eut vite atteint le sommet. Mais il faillit entrer là en conflit avec les montagnards en se rencontrant dans l'obscurité. Heureusement qu'ils se reconnurent à temps et s'aidèrent à balayer à droite et à gauche les restes épars du poste. En peu de temps le premier corps parvint à la file sur les Hauteurs d'Abraham, où il ne rencontra aucune résistance, tout y était devenu calme.

Le premier soin de Wolfe, quand il se vit solidement établi sur le plateau, fut de dépêcher le colonel Howe, pour faire taire la batterie dite de Samos qui avait commencé à molester les vaisseaux en tirant sur le second convoi. Elle se trouvait à gauche sur la pointe de Sillery, à un mille et demi de parcours par le grand chemin et à moitié de cette distance à vol d'oiseau. C'est celle que Montcalm avait érigée, sous ce nom, le 19 juillet précédent; elle était montée de quatre pièces de 18 et d'un mortier et maintenue par une garnison de 50 hommes (1) sous le chevalier de Douglas, capitaine du 2me bataillon du Languedoc.

Le brigadier général Murray avec le 58me régiment, et Howe avec ses compagnies d'infanterie légère et deux déserteurs pour guides partirent ensemble pour la cerner. Howe prit le devant et Murray étant parvenu à la lisière du bois au chemin de Samos, posta son régiment en travers du chemin qui menait à la batterie. Quelque temps après, Wolfe s'étant aperçu, en parcourant les Hauteurs pour y choisir son terrain de bataille, que les Français traversaient le pont de bateaux et commençaient à se montrer déjà en assez bon nombre sur la berge des Buttes-à-Neveu (2) entre lui et la ville, rappela Murray ; mais le même officier d'ordonnance n'ayant pu rejoindre

(1) Elle fut montée là quand Montcalm apprit le dessin de Wolfe de faire sa descente à St-Michel.

(2) Nous croyons que le Guienne marcha, dès le matin du 13 septembre, sur un ordre reçu la veille de se rendre sur les Plaines et de s'y retrancher. Ceci peut expliquer la présence matinale des uniformes français aperçus par Wolfe sur les Hauteurs, et dépêchés indépendamment des avis transmis au camp de Beauport. Knox (II, p. 78) semble si bien informé sur ce point, qu'il cite comme une bonne fortune pour Wolfe d'avoir devancé ce jour. " It is still more fortunate that the " General had not deferred the execution of his project to another day, for two " French regiments, with a corps of savages, were actually under orders to march " at six o'clock on the morning of the 13th. But, happily, our troops were in pos- " session of the ground before the enemy had any thought of our stirring. "

" —by this road, afterwards mended, the remainder came up." C'est l'Anse-du-Foulon bien dessinée et bien décrite. " 11. The " captain's guard extended along the precipice, forced from them " by the Light-Infantry under col. Howe." C'est le poste de Vergor.

Or, en examinant les lieux et à l'aide de cette belle gravure, on reste convaincu que ce débarquement sur le rivage de l'Anse-des-Mères est prouvé et que l'escalade fut faite par le cap, c'est-à-dire vis-à-vis la partie ouest du champ des courses, si ce n'est vers Marchmont, point d'où a commencé réellement la conquête.—On voit que les soldats purent gravir ça et là l'escarpement à une distance du Foulon telle qu'elle correspond à cet endroit.

Nous voyons aussi que les versions anglaises vont à confirmer la chose.

Townshend dit dans son rapport officiel que les bateaux furent entraînés " un peu plus bas que l'endroit désigné pour débarquer;" dans son *Journal* il écrit, " considérablement plus bas." Calcraft surajoute en disant " presque sous les murs de la ville." Pour y remédier Wolfe dut aller en personne avec sa barge ramener ses gens.

Le poste enlevé, on poursuivit les fuyards dont quelques-uns furent faits prisonniers. La plupart s'échappèrent à travers les broussailles et un champ de blé-d'inde, en courant vers la ville et le poste à l'Anse-des-Mères.

Cependant les sentinelles et gardes françaises signalèrent alors la descente des barges et avec les fuyards du poste se mirent à tirer des hauteurs sur les embarcations, tuant et blessant mortellement quelques hommes et officiers. *Knox, H., p.* 67-68. M*ontcrief, S. of Q., V. p.* 50. Mais il était trop tard. (*Fraser.*)

D'en bas Wolfe entendit bientôt les cris de joie et de victoire sur le plateau ; c'était l'annonce d'un plein succès, ce fut en même temps le signal aux troupes qui l'attendaient avec anxiété de mettre à terre. Wolfe qui avait eu soin de disposer trois compagnies d'infanterie légère (1) au pied de la rampe du Foulon, l'envoya déblayer

(1) L'infanterie légère était un corps de 550 hommes tirés de divers régiments parmi les meilleurs tireurs et soldats les plus résolus ; organisée d'après les ordres généraux du 12 mai 1758, (*Cf. S. of Q., Vol. I, p.* 111) elle fut débandée le 22 septembre 1759, quand Murray ordonna à chacun d'eux de rejoindre son régiment. Parkman en fait un double emploi en les comptant comme un régiment qu'il ajoute au total.



(Collection Philéas Gagnon)

MAISON ET BATTERIE SAINT-MICHEL
dite de Samos.

afin d'être promptement informé par le cavalier d'ordonnance qu'il lui donnait de tout ce qui pourrait survenir de sérieux. Il était fort inquiet de son convoi de vivres attendu par eau, vu qu'il n'avait plus que pour deux jours de provisions, et se tint debout tout la nuit en se promenant sur le chemin du Sault, avec Poulhariès et Johnstone, son autre aide-de-camp adjoint depuis le départ de Lévis; fort préoccupé en même temps il était d'une attaque et descente simulées habilement dirigées et soutenues par les matelots de la flotte devant lui. Ce danger appréhendé ayant disparu avec le retrait de la marée devenue basse, et voyant le mouvement des barges ennemies pour s'éloigner, il fit rentrer les soldats sous leurs tentes. Ils avaient ainsi passé toute la nuit aux retranchements. Puis lui-même se retira dans ses quartiers qui se trouvaient près de l'église, sur un point dominant, à la maison aujourd'dui de M. François Parent (1).

Après avoir pris quelques rafraîchissements avec Johnstone il désirait prendre quelque repos. Mais peu après on entendit le bruit du canon venant de Samos. Inquiets et ne recevant aucune nouvelles de Vaudreuil, tous deux montèrent en selle pour aller le rejoindre. Vers six heures et demie, Vaudreuil venait d'apprendre que les ennemis étaient rendus sur le chemin Sainte-Foye, où on pouvait en apercevoir quelques-uns. Aux premières nouvelles celui-ci n'en voulut rien croire, ne pensant pas l'affaire sérieuse et se contenta d'envoyer une centaine des milices pour reconnaître et soutenir les postes ; fort tranquille, il se mit à écrire à Bougainville lui demandant des nouvelles et lui souhaitant le bonjour *à six heures et trois quarts.*

Montcalm prévenu en chemin par Boishébert se hâta d'accourir et, apercevant des quartiers de Vaudreuil, les habits rouges sur le coteau Sainte-Geneviève, il s'écria dans son étonnement " L'affaire est sérieuse " : " Ils sont là où ils ne devraient pas être." Sans plus tarder, il envoya Johnstone avec ordre de faire marcher toute la gauche de l'armée avec la plus grande diligence vers les Hauteurs et de ne laisser que 200 hommes à la garde du ravin de Montmorency. Il dirigea aussitôt le Guienne, campé à droite vers les Hauteurs et se

(1) On sait néanmoins que le 3 septembre, il s'établit, mais *de sa personne* seulement, à la maison de M. de Salaberry.

mit à réunir toutes les troupes de ce côté pour les suivre au plus tôt lui-même. Puis il fit une course pour se rendre compte en personne et sur les lieux de la situation. Il fut étonné et fort surpris de voir les ennemis déjà en possession des Hauteurs et tenus en échec seulement par quelques soldats du Guienne, des milices sorties de la ville et quelques sauvages répandus dans les bois. Les avant-postes échangeaient déjà le feu avec des Canadiens éparpillés dans les taillis. Retournant aussitôt il vint hâter la marche de ses troupes.

Johnstone ayant rencontré en chemin Poulhariès lui montra l'ordre de Montcalm; en retour celui-ci lui tendit un autre ordre de Vaudreuil signé de " Montreuil," son aide-de-camp, portant "que pas un homme de la gauche ne devait bouger du camp." Cependant Johnstone fit battre la générale et toutes les troupes reprirent successivement les armes avec ordre de hâter la marche avec toute la diligence possible pour faire face à l'ennemi. *Johnstone*, pp. 39 et 41. Il devait être alors plus de sept heures du matin.

D'après les ordres, contre-ordres, va-et-vient et délais dans le camp, rapportés par Johnstone, il devait dépasser les huit heures quand le gros de l'armée se mit en marche. Nous concevons que Montcalm et son état-major à cheval aient pu passer par la porte du Palais ; mais nous ne voyons pas la nécessité de faire marcher toute l'armée par cette route (*Parkman, II, p. 9 et l'abbé Casgrain*), en allongeant ainsi inutilement son chemin d'un mille, lorsqu'il s'agissait de couper au plus court, pendant que Wolfe n'était qu'à peine tenu en échec, et lorsque, deux heures après, les mêmes troupes redescendaient en masse, à toutes jambes, directement par le coteau Saint-Geneviève. Il nous paraît certain que les Sauvages qui furent s'embusquer plus loin, en arrière de Townshend, dans le défaut du même coteau, n'ont pas été induits à faire ce long détour simplement pour aller parader dans la ville avec leurs pendeloques.

M. de Sénezergues, le second après Lévis, qui commandait la gauche amena après beaucoup de pourparlers, quoiqu'il en fût, le Royal-Roussillon ; et Vaudreuil retint 1500 hommes de milices pour sauvegarder le camp.

Arrivé sur les Hauteurs avec les troupes, Montcalm fit demander à Ramsay, le lieutenant du Roi dans Quebec, les pièces de celles de

campagne sur les ramparts; celui-ci refusa, ne voulant pas lui en fournir plus de deux, en hésitant, et seulement sur les neuf heures, " ne voulant pas, dit-il, dégarnir sa ville." Il avait 189 canons dans Quebec ! !

Les régiments français vinrent se ranger au fur et à mesure sur les Buttes-à-Neveu, à commencer à gauche par le Guienne, puis Béarn, Languedoc et LaSarre, tirant tous en ligne vers la droite. Le Royal-Roussillon, campé près du Sault, arriva le dernier vers neuf heures et demie, après une marche forcée de deux lieues et demie, et prit place, encore hors d'haleine, à gauche, en-deça des milices de Montréal et de Trois-Rivières, lesquelles contournaient le bord du cap vers le fleuve. Les troupes de la colonie et les milices de Quebec s'étendaient le long du coteau Sainte-Geneviève, à partir du moulin-à-vent et faisaient face à la gauche des Anglais et au corps de réserve de Townshend. Les sauvages furent s'embusquer dans le défaut du coteau en arrière de Townshend. Les deux ailes françaises s'appuyaient sur des bois qui longeaient chacune des cimes du cap. Les cinq régiments de l'armée régulière étaient formés en front de bandière dans une direction en ligne droite de la Tour actuelle No. 2, à l'Hôpital-Général.

Montcalm se plaça au centre pour commander et se trouvait en ligne de la continuation de la rue Saint-Amable, à mi-distance entre les tours Nos. 2 et 3.

M. de Sénezergues de la Rode, commandant du second bataillon de la Reine, avait le commandement de la droite, et Dumas, major des troupes de la marine, sous lui, était en tête des milices de ce côté. Le brigadier St. Ours commandait en second le centre sous Montcalm.

Fontbonne, lieutenant-colonel du Guienne, tenait charge de la gauche, avec Herbin qui avait sous lui les milices de Montréal et de Trois-Rivières.

Sans les sauvages M. de Montcalm aurait pu compter en tout environ 5,800 hommes disponibles, dont 1620 étaient les seules troupes régulières qui lui restaient à la main; les autres étaient des milices canadiennes, en y comprenant les 1500 hommes retenus au camp de Beauport par Vaudreuil. Toutes ces troupes étaient réduites depuis le 22 août à une ration de trois quarterons de pain,

et, pour les canadiens et les sauvages, à " *un misérable d'eau-de-vie.*" On peut se demander si, sortant des retranchements, " le jour étant fait," quel repos et rafraîchissement le soldat eut le temps de prendre quand il entendit alors battre la générale. L'endurance était une de ses solides qualités et se montra en réponse à leur brave général qui, parcourant les rangs à cheval et les encourageant, s'informait d'eux, s'ils étaient bien fatigués; " on ne l'est pas en face de l'ennemi," fut la réponse de tous.

Montcalm braqua à droite ses deux pièces de campagne. Posté sur une éminence (1) il se trouvait de plus adossé aux divers bastions de la ville, savoir le cap Diamant, la Glacière, Saint-Louis, Saint-Ursule, Saint-Jean et la Potence, lesquels ne lui servirent pourtant de rien. *Fraser, p.* 21.

Il avait ainsi l'avantage du terrain et un appui certain sur ses derrières. Il n'avait rien à perdre en maintenant sa position pendant quelque temps, tandis que Wolfe s'exposait à être attaqué en queue et en flanc par Bougainville, qui, dès qu'il serait averti par des estafettes, pourrait dans peu de temps (2) accourir du Cap-Rouge; alors Wolfe se verrait pris entre deux feux et sans retraite possible. Il lui fallut alors vaincre au plus tôt ou périr, et en effet ce fut là le cri de guerre de ses soldats. Montcalm pouvait aussi se replier sur la ville, ou sur l'heure en tirer 650 hommes (Knox) de la garnison, comme support et persister à obtenir le contingent de 1500 hommes retenus dans le camp. Sans doute qu'il était forcé de chasser Wolfe au plus vite et à tout prix, cependant deux heures de plus d'attente faisaient arriver Bougainville à temps, comme on sait. Que se passait-il dans son esprit ? Nous laissons à d'autres, qui prétendent le deviner, le soin d'en rendre compte. Voyons ce qu'il a fait : inutile de chercher ce qu'il aurait pu ou dû faire, ou à ce que Lévis aurait fait à sa place.

Retournons maintenant suivre Wolfe sur le plateau et laissons

---

(1) Ce point était d'une telle importance stratégique que Montcalm, dans son plan de défense, avait songé en premier lieu à s'y retrancher.

Murray lui-même dit qu'il n'eut pas le temps de le faire à cause de la terre trop durement gelée et qu'il aurait pu s'y défendre contre une forte armée. *Lettre du* 5 *mai* 1760, *et son journal, p.* 6.

(2) Suivant le Col. Wood il se serait présenté à 11.00 hrs. sur l'arrière de Townshend. (*Cf. II. Composite Plan—the Fight for Canada.*

parler dans son journal le capitaine Knox, le meilleur témoin présent avec lui. *Vol. II, p.* 96.

" As soon as we gained the summit all was quiet and not a shot " was heard, owing to the excellent conduct of the light infantry " under colonel Howe...... it was by this time clear day light. " Here we formed against the river and the south country to our rear, " (1) our right extending to the town, our left to Sillery and halted " a few minutes."

" We then faced to the right and marched towards the town " by files till we came to the Plains of Abraham, an even piece of "' ground, which Wolfe had made choice of when we stood forming "' upon the hill. Weather showery, about six o'clock the enemy " made their appearance (*Le Guyenne déployé en tirailleurs et les " milices de la ville*) between us and the town ; whereupon we halted, " and wheeled to the right, thereby forming the line of battle."

Il décrit cette première formation de la ligne, laissant une partie de l'infanterie légère postée dans des maisons à Sillery (Saint-Michel et Samos) et le reste occupant d'autres maisons favorablement situées pour défendre la gauche vers le chemin Sainte-Foye. Le général fit ensuite avancer quelques pelotons du Bragg et des grenadiers de Louisbourg pour intercepter l'ennemi sur le versant du plateau qui menaçait d'enfiler entre lui et la cime du côté du fleuve Pour s'y fortifier d'avantage il y ajouta le 35me Otway aussitôt que celui-ci fut arrivé et où il servit en même temps de réserve. *Id. p.* 69.

Cet auteur qui,—nous le citons,—est le témoin et l'écrivain sur les lieux le plus compétent, et plus authentique que la moyenne de tous les plans sur lesquels on veut s'appuyer, fait observer (*vol.* 11, *p.* 69) que, quoique cette disposition fût ensuite changée, néanmoins la situation de l'armée demeura alors la même quant à l'ennemi et à la scène de l'action.

Il est plus parfaitement corroboré par le lieutenant ensuite colonel Fraser, du 78me, alors commandé par son parent le colonel Simon Fraser.

Lorsque le complet des derniers régiments fut arrivé, Wolfe rangea son armée en bataille, la divisant en trois brigades. Sa pre-

---

(1) Facing the road in front and the river to our back—(Fraser).

mière ligne fut formée comme suit : la droite, sous Monckton, par le Otway, 35me, lieutenant-colonel Fletcher, contournant sur le fleuve et en réserve au besoin ; par les trois divisions des grenadiers de Louisbourg, lieutenant-colonel Carleton et par le Bragg, 28me, lieutenant-colonel Walsh. Le centre, sous Murray, fut composé du Kennedy, 43me, lieutenant-colonel James, du Lascelles, 47me, lieutenant-colonel Hale, et des Montagnards écossais, 78me, lieutenant-colonel Fraser; la gauche sous Townshend, comprenait l'Anstruthers, 58me, major Agnew et Amberst, 15me, major Irvine, contourné en potence vers le coteau Sainte-Geneviève. L'infanterie légère de Howe postée dans un bois et des maisons à 800 pas en arrière, (*Montcrief, dans Doughty, S. of Q., V., p.* 188, *et ordres du jour,* 7 *sept.,*) faisait face à la rivière Saint-Charles. La seconde ligne, celle de réserve, contenait deux bataillons du Royal American, 60me, sous le colonel Young et protégeait l'aile gauche. La droite et le centre avait pour support à 200 pas (ordre du jour, 7 sept.) le corps de réserve du Webb, 48me, lieutenant-colonel Burton, posté en plein sur les plaines (*champ de courses*) et aligné en huit divisions largement espacées. Le 3me bataillon du Royal-American protégeait à Marchmont les communications avec la flotte et servit en même temps d'arrière-garde. On doit ajouter pour former la force totale d'une compagnie de l'Artillerie Royale, canonniers, bombardiers, et *matrosses* (matras) ; aussi une compagnie d'ingénieurs qui survint et dont le nombre n'est pas donné. Sans ces derniers toute l'armée sur les Hauteurs comptait, à part de l'état major de 13 officiers, 4826 hommes de tous grades et rangs, dont 3111 hommes formaient la ligne de front sur deux rangs de hauteur ; la réserve pouvait contenir environ 1500 hommes et le reste était posté à Saint-Michel et ailleurs. Nous rangeons donc la formation de cette ligne avant et lors de sa première marche à un mille de la ville environ (*Fraser*) à commencer près de la cime du cap à droite et appuyée sur le chemin d'en bas du terrain des courses, (*Thomson et Fraser*) traversant celui-ci et la Grande Allée, puis longeant de près l'Avenue des Erables et dépassant un peu le chemin Sainte-Foye à l'Asile Findlay et celui de l'Avenue. Pour couvrir l'étendue de dix-sept arpents de ce front les divers bataillons étaient espacés de quarante verges. (*Sergent Johnson.*)

En longueur le champ de bataille couvert par cette armée s'éten-

dait depuis l'arrière garde du Royal-American (sur Marchmont) jusqu'à son front, quand elle s'arrêta en bataille sur l'éminence de la prison, sans tenir compte des avant-postes et des éclaireurs n'excédant pas vingt-arpents ; et à mi-distance entre deux était placée la réserve du Webb, 48me, suivant Fraser et divers plans de la bataille,—entre autre, celui de Wyld, de 1841—et celui des trois ingénieurs royaux de 1759. (Copie photographiée.)

Avant et pendant ces formations, mouvements et marches que divers avant-postes protégeaient, les Français avaient continué la fusillade depuis le matin, puis commencé la canonnade, qui ensemble durèrent plus d'une heure avant d'en venir aux mains. Dans cet intervalle de temps l'armée anglaise ainsi rangée en bataille s'avançait lentement par des marches et des haltes successives, durant une demi-heure avant l'action, ainsi que le colonel Fraser le décrit en détail. On peut dire que, depuis les huit heures, la bataille était engagée un peu partout ; car les pelotons des milices s'élançaient sur les avant-postes et faisaient un feu sûr et bien servi, *galling fire.* Des tirailleurs canadiens et des sauvages, éparpillés de tous côtés dans les fredoches (*Malartic, p.* 484) et cachés dans un champ de blé en avant de la droite de Wolfe lui tuaient beaucoup de fantassins. D'autres miliciens étaient embusqués en grand nombre dans le petit bois (*coppice*) en face de son centre. Etant proches et tirant juste, ils abattaient à coup sûr les soldats visés et on les voyait tomber dru (*fast*). (1) Our men fell fast. *Townshend, p.* 228.

Un de ces Canadiens, au dire de Montcalm, vaut ainsi trois soldats disciplinés. Ils n'en étaient cependant pas moins bons combattants, car par des sorties et attaques vigoureuses ils firent reculer, puis fuir en désordre, les avant postes au-devant du Lascelles et de l'Anstruthers, ce qui mit la confusion dans les rangs. Wolfe accourut pour y remédier au désordre et c'est en revenant qu'il fut atteint d'une balle au poignet, qu'on lui vit envelopper d'un mouchoir.

---

(1) Hawkins, suivant nous, n'a pas tort d'étendre le champ de bataille à partir de l'estrade des courses, puisqu'avant l'action les Anglais avaient déjà perdu jusque là plus de monde qu'ils n'en perdirent dans la suite de la bataille. " had already lost more men in killed and wounded in skirmishing than in the general action." *Montcrief, V, p.* 54, *S. of Q.*

" 1500 of their best marksmen kept on continuous fire upon our line for some time before the battle became general." *Id., pp.* 103-4,—*Johnson.*

A leur droite les Français attaquèrent de bonne heure et vivement la maison Borgia où les ennemis se tenaient retranchés et par où ils protégeaient leur ligne et leur aile gauche. La résistance fut opiniâtre et ensuite soutenue par Townshend. Il fallut du canon pour revenir à la charge et les déloger. Les Canadiens mirent le feu aux deux maisons, et, poussant outre avec une trentaine d'hommes du la Sarre, forcèrent cette avant-garde à reprendre sa première position à l'Avenue-des-Erables.

Plus loin, en arrière, le colonel Howe et son infanterie légère quoiqu'abrité, dans un bois et des maisons, se trouvaient aux prises avec une bande de Sauvages et de Canadiens qui fourmillaient devant lui et sur ses côtés. Ils lui enlevèrent une des maisons qui protégeaient le front de Townshend; mais elle fut reprise sur eux, tous ceux qui s'y trouvaient furent passés au fil de l'épée. *Life of Townshend, p.* 227.

Wolfe, tant pour cacher l'état de ses forces et attirer Montcalm au combat, que pour épargner des pertes inutiles donna l'ordre de se coucher à terre et les soldats se virent plus à l'abri du feu, et demeurèrent à couvert dans cette position pendant quelque temps derrière des ravins peu profonds, attendant, dit le sergent Johnson, l'approche de l'ennemi, " et posté, dit Lévis, derrière de petites " hauteurs." *Journal, pp.* 209-274.

" En effet les deux armées séparées par une petite colline (le site de la prison actuelle, il n'y en a pas d'autre,) se canonnaient " depuis environ une heure. L'éminence sur laquelle la nôtre " était rangée en bataille dominait dans quelques points celle qu'oc- " cupaient les Anglais qui y étaient couverts, soit par des ravins peu " profonds, soit par des clôtures de champs en palissades." *Evénements de la guerre, p.* 60.

Et ajoutons, cachés aussi à Montcalm par le petit bois qui séparait les deux centres. Joannès, qui en était, raconte que les deux armées se fusillaient pendant longtemps " dès avant les dix heures du matin."

Le colonel Fraser dit de même :

" We had several skirmishes with the Canadians and Savages " till about ten o'clock when the army was formed in line of battle." *Fraser*, 20.

Ce qui s'entend quand l'armée se mit en arrêt de bataille après s'être avancée sur l'éminence. Lévis énonce au clair la position. " Les ennemis, qui, à notre mouvement, avaient gagné la crête des hauteurs, firent un feu considérable." (*Journal, p.* 209).

Wolfe était parvenu à placer près de l'éminence dont il s'était emparé un petit canon de bronze de 6, grimpé à bras du Foulon par des matelots. C'était toute son artillerie de service.

On peut observer avec quel soin et quel exactitude est fait le plan de la bataille qui se voit dans Jefferys. Il indique l'endroit de cet unique canon et corrobore ainsi Townshend, Fraser et autres sur ce point. Les deux pièces des Français y sont de même marquées, et leur front de bandière, en ligne avec chaque drapeau ou guidon en tête du régiment, est parfaitement dessiné.

Nous attirons l'attention spéciale sur ce point important et débattu, puisqu'il se rattache directement à l'endroit où Wolfe fut frappé à mort et où il s'agit de lui élever un monument. Il nous parait évident que la ligne de Wolfe s'était abritée derrière la butte de la prison et dépassait peu la borne Est des Plaines ; ce qui se confirme davantage par le simple aspect des lieux ou par l'inspection du plan que nous avons montré, (1) dont les chiffres des différents niveaux indiquent là les ondulations du sol, différence entre 321, 292 et 200 pieds, c'est-à-dire une trentaine de pieds de *baisseur* à l'ouest au bas de l'éminence.

---

(1) Ce plan, de 10 pieds x 8, échelle de 100 pieds au pouce, servait de démonstration à la conférence et il est fait sur celui du cadastre officiel, et celui récent des ingénieurs royaux à Quebec qui s'accordent.

Nous sommes obligés de faire remarquer que le plan de la bataille, *copyright*, reproduit en 1900 par M. Doughty, qui parait être une copie de celui des trois ingénieurs royaux de 1759, et publié comme tel par le Colonel Wood " *The Fight for Canada*," de même que celui en tête du même ouvrage qu'il nomme *Composite Plan II*, ne sont pas corrects en certains points importants quant aux mesurages. Ainsi toute l'étendue en front de la ligne anglaise n'aurait que 1500 ou 1600 pieds sur ces cartes, tandis que de la droite à partir du Otway (*near the summit of the cliff, Doughty, III, pp.* 118-9) au chemin Sainte-Foye où se rangeait l'Anstruther, il y a le double ou 3,300 pieds. De même le poste de Wolfe à la maison Borgia et au moulin est beaucoup trop à l'est, puisqu'il doit se trouver exactement en ligne avec la tour No. 2 et l'Hôpital-Général. L'étendue sur la longueur n'est pas plus correcte pour le point où Wolfe aurait été frappé à mort qu'elle ne l'est pour la maison Borgia. L'étendue doit nécessairement être inexacte sur ces cartes puisque le texte de la version de Wood en diffère et donne pas beaucoup moins d'un demi mille ou 2,640, pieds et la mesure exacte est de 3,300 pieds.

C'est ici l'occasion de corriger l'avancé de MM. Doughty et Wood, Chapais et Chambers, à l'adresse de Hawkins, sur le vrai site de la bataille quand ils disent :

Bien plus, Wolfe avant l'action envoya s'emparer de cette élévation parce qu'elle lui obstruait la vue de l'ennemi de ce côté. La lettre du 7 oct., 1759 de James Henderson, volontaire dans les grenadiers de Louisbourg sous Murray, lequel fut promu ensuite comme officier par Amherst, lettre qui a été écrite peu après la bataille en fait preuve : " Upon the general viewing the position of the two " armies, he took notice of a small rising ground between our right " and the enemy's left, which concailed (sic) their motions from us " in that quarter, upon which the General did me the honor to detatch " me with a few grenadiers to take possession of that ground, and " maintain it to the last extremity, which I did until both armies was (sic) engaged ; and then the General came to me ; but, oh.... " that great and ever memorable man, whose loss cannot be enough " ever regretted, was scarce a moment with me when he received " his fatal wound." (*Hawkins, pp. 360-361, and Doughty,*).

La lettre du 19 novembre 1759, du lieutenant Henry Brown, des mêmes grenadiers, corrobore exactement celle d'Henderson ; car ce fut lui qui l'aida à transporter Wolfe une centaine de verges en arrière aussitôt qu'il fut frappé à mort.

Cette position au bas de l'éminence est aussi confirmée par Know (*Journal, sept., 13th*) : " The general then advanced some " platoons *from* the grenadiers and the twenty-eight regiment *below* " *the height on our right*." (1) We were now ordered......

" The author of all the modern misconception about the true site of the battlefield " is Hawkins, in whose *Pictures of Quebec*, 1834, the scene of the action is absurdly " given as the present *Plains* or Park. This blunder has been repeated again and " again up to the present. The Dominion Government lent it their official sanction " in 1901, when they bought this ' historic ' ground from the Ursulines and gave it " to the city of Quebec." *Wood, Fight for Canada, p.* 335.

Voici ce que Hawkins écrit, p. 357 : " The severest fighting took place between " the right of the race-stand and the Martello Towers." Ce que nous croyons être exact, comme vis-à-vis les tours Nos. 1 et 2. Notons que le bois *coppice* couvrait l'endroit de la rue de Salaberry.

L'examen de ce plan *composite* fait voir que le front de la ligne française est aussi raccourci d'au moins un tiers et contraire aux plans originaux connus.

(1) Sur cette éminence, où est bâtie la prison, il y avait autrefois une redoute appelée " Wolfe's redoubt," telle que marquée sur le plan du major Holland. Construite immédiatement après la bataille, ses restes sont disparus pour faire place à la récente construction. C'est la même que celle mentionnée par Hawkins, à l'encoignure sud de laquelle a été plantée, en souvenir de Wolfe qui reçut là son coup de mort, la première borne de la méridienne tirée par le major Holland suivant son plan de 1790. Cette borne se trouve posée dans la cour intérieure de la prison. On trouve également le tracé de cette redoute sur le plan de John Adams, arpenteur, fait vers 1820, plusieurs années après celui de Holland, mais non daté.

M. Campbell, ancien protonotaire, et M. Lampson, avocat, tous deux élevés auprès, me disent avoir souvent joué dans les ruines de cette redoute. Sa forme était en pentagone ou parallélogramme, avec une corne à double flanc, dirigée en front vers l'ouest, et semble mesurer de 100 à 150 pieds sur ses faces.

De même cette élévation ne pouvait se rencontrer sur le terrain que Wolfe avait choisi pour déployer son armée, " an even piece of " ground, which Wolfe had made choice of, while we stood forming " upon the hill." *Know, II, p.* 68.

Cependant, sur les neuf heures et demie, les deux armées déployées à une portée de mousquet, s'étaient ébranlées et rapprochées d'un peu plus près ; les Anglais s'étant levés, et avançant leur première ligne de quelques pas, prirent pied sur l'éminence et s'y arrêtèrent en bataille. Ils n'étaient plus qu'à 5 à 600 verges des Buttes-à-Neveu où se tenait la gauche de Montcalm. (*Knox*, 13 *sept.*, 59.)

Wolfe vint se placer, pour commander, au sommet de l'éminence, entre le Bragg et les grenadiers de Louisbourg qui étaient son corps d'élite ; delà son œil rayonnant de joie dominait toute sa ligne ; et pour mieux faire face à la courbure des rangs ennemis s'étendant sur la berge des Buttes-à-Neveu, il arrondit de même son aile droite.

Montcalm n'avait pu distinguer exactement les forces de l'ennemi; il se figura, sur ouï-dire, qu'il commençait à se retrancher et qu'une fois maître du terrain *il ne pourrait plus le déposter*, (*Montreuil*) ce qui pour lui était le point principal à enlever incontinent et à conserver à tout prix, vu que ses vivres se trouvaient interceptés. Il craignait aussi vu le mouvement de Townshend vers la maison Borgia et le moulin à vent, d'où le chemin descendait à la rivière Saint-Charles, que sa droite pût être tournée et sa retraite coupée: sur ce il se décida, avant d'avoir réuni toutes ses forces, à hasarder le combat. On en vint là sur avis, a-t-on dit, d'un conseil de guerre, et où on résolut d'attaquer en bandière et non pas en colonnes.

Cependant le major Montreuil, l'aide-de-camp et ami de Vaudreuil, prétend lui avoir représenté qu'il n'avait pas les forces nécessaires ; néanmoins, il ordonna le combat.

Au signal d'une charge générale et à la suite de Montcalm à cheval, l'épée à la main devant eux, les bataillons se portèrent en avant de bonne grâce, au pas de charge, et avec la vivacité coutumière des Français, le centre dirigé contre Murray et la gauche contre Monckton. L'espace un peu creux à franchir était difficile, embarassé, inégal et entrecoupé de broussailles. Ils tinrent leur ligne jusqu'à la rencontre du bois qui s'allongeait un peu vers leur droite et séparait les deux armées, où il fallut la rompre et s'avancer comme

en trois colonnes. L'une, la première, dépassa au sud, et les deux autres du côté nord. Cet obstacle étant dépassé les rangs cherchèrent à se reformer en plaine, mais étant reserrés, la mitraille bien servie et bien dirigée du petit canon les empêchait fort. Avant d'y parvenir, les troupes de la première colonne lâchèrent de trop loin un feu irrégulier, en peloton, tirant en enfilade vers les ailes, tout en avançant hardiment, hurlant des cris de guerre. épaulant et pointant leur fusils. Leur décharge n'eut que peu d'effet. Les Canadiens, incorporés et nombreux dans les rangs, accoutumés à mettre ventre à terre pour recharger, augmentèrent par là le désordre.

Les soldats de Wolfe qui avaient enduré, tout le temps sans broncher, la fusillade des tirailleurs, reçurent avec intrépidité cette première décharge. Ils attendirent, chargés à double balle, l'ennemi descendu dans le ravin entre les Buttes-à-Neveu et la prison, qui s'approchait résolument, mais en mauvais ordre. Quand les premiers rangs furent rendus à belle portée, une quarantaine de verges environ, ils furent reçus par un feu simultané de toute la ligne, " comme un coup de canon," et si bien nourri en s'avançant encore de quelques pas, (*Malartic, p.* 285 *et Sanders,*) qu'il fut des plus meurtriers ; tellement qu'au bout de 6 à 8 minutes, quand la fumée se dissipa, on les vit dans une entière confusion. Les premiers rangs de la première colonne étaient criblés et abattus. Les canadiens, ventre à terre, paraissaient augmenter le nombre des morts ; la panique s'empara des autres restés debout, qui tournèrent le dos et s'enfuirent éparpillés, dans le plus grand désordre, quelques-uns vers la ville et la plus grande partie vers le pont de bateaux. Ils entrainèrent sur leur passage l'aile droite et le reste dans une fuite précipitée.

Wolfe profita de la confusion qu'il aperçut dans les bataillons en désarroi devant lui. Sûr de l'effet de son premier feu il ordonna aussitôt, sans attendre que la fumée eût tout-à-fait disparu, de charger à la baïonnette. A l'instant une seconde balle l'atteignit dans l'aine et le fit chanceller sous le choc, sans pourtant l'arrêter. Comme il allait s'élancer au pas de charge à la tête des grenadiers de Louisbourg il fut frappé d'une troisième balle en pleine poitrine qui le renversa blessé à mort. Les grenadiers n'en continuèrent pas moins la charge avec ardeur, sans paraître s'en être aperçus.

Ses compagnons d'armes relevèrent aussitôt leur général à sa demande : " Soutenez-moi, leur dit-il, pour que mes braves ne me voient pas tomber." Alors le lieutenant Brown et James Henderson, le soutenant dans leurs bras, l'aidèrent à se transporter dans le ravin à environ cent verges en arrière. N'en pouvant plus il demanda de l'eau et d'être déposé à terre à l'endroit même où est érigé son monument. On courut vite lui en chercher à un puits, cent cinquante pieds au nord, et on l'adossa contre une pierre (1).

Henderson alors l'appuya sur sa poitrine ; ses yeux étaient éteints, sa tête retombait sur le côté ; il était presque en syncope.

Empruntons du Dr. Fisher le bref et admirable récit des derniers moments et héroïques paroles du guerrier mourant :—

" The charge still continued, when the officer on whose shoulder, " as he sat down for the purpose, the dying hero leaned, exclaiming : " They run ! they run ! Who run ? asked the gallant Wolfe with " some emotion. The officer replied :—The enemy, Sir ; they give " way everywhere ! What, said he, do they run already ? Pray " one of you go to Colonel Burton, and tell him to march Webb's " regiment with all speed down to Saint-Charles River, to cut off the " retreat to the fugitives from the bridge. Now God be praised, I " die happy. So saying the youthful hero breathed his last."

" Such was the death of Wolfe upon the plains of Abraham at " the early age of thirty-two years."

Ainsi nous voyons que Wolfe fut retiré derrière sa première ligne, qui allait s'éloignant, et en avant de sa réserve du Webb, qui jusque là n'avait pu le devancer puisqu'elle n'avait pas remué. Avec une présence d'esprit admirable, dernière lueur expirante mais vivace de son brillant génie, il sut encore, éveillé par la victoire, commander à point en gardant jusqu'à la fin la sûreté de son coup d'œil de vrai capitaine.

Il n'est pas surprenant que Wolfe ait été atteint plusieurs fois ; sa haute taille, son costume écarlate, brillant au soleil, et sa place

(1) Cette pierre, pour être conservée et l'empêcher d'être toute déchiquetée, a été enfouie sous le monument. Le puits est encore visible, quoique non utilisé maintenant ; on l'appela depuis " Wolfe well." (*Cf. Trans. R. Sy. C. Vol. IX, pp.* 112-113).

pour commander l'exposait comme point de mire aux francs-tireurs canadiens.

Une modeste colonne entourée d'un grillage, indique l'endroit précis où le héros est mort. Elle porte la simple inscription :

HERE DIED WOLFE VICTORIOUS

La déroute des Français cependant n'était devenue totale que parmi les troupes réglées.

Les Canadiens retirés en grand nombre, on dit 1,500, dans le petit bois, continuèrent leur feu meurtrier sur le centre et la gauche et ne délogèrent que lorsqu'ils se virent près d'être enveloppés par le Kennedy et le Bragg. Ils retraitèrent en combattant à la façon des Parthes, faisant volte-face de temps à autre, jusqu'à l'autre petit bois près de la porte Saint-Jean, où ils se rallièrent au nombre de 800 à 900, et par une nouvelle résistance firent éprouver des pertes à différents corps qu'ils forcèrent à se replier ; mais il fallut céder à la supériorité du nombre. Cependant ils avaient réussi en partie à couvrir la retraite. (*Mante, p.* 256).

Le gros de l'armée de Montcalm n'avait pas donné, à sa gauche les diverses premières escarmouches et l'attaque (ou plutôt la fuite qui s'en suivit), entre la première colonne et la droite de Wolfe, peuvent restreindre la bataille, si elle porte ce nom, à l'espace compris entre les tours Martello, Nos 1 et 2 et celui en ligne avec et en face de la prison vers la rue de Salaberry, où les Canadiens retirés dans le bois fourré entre les centres, *seuls* avaient tenu bon comme on l'a vu.

Townshend, de son côté, n'avait eu jusque là que des escarmouches et des fusillades. Un détachement s'était avancé dès le matin, comme on l'a dit, jusqu'à la maison de Borgia, près du moulin à vent (1) sur le bord du chemin Sainte-Foye, et s'en était emparé ainsi que des deux maisons y attenant. Les Canadiens, malgré ses efforts pour s'y maintenir, l'en chassèrent et y mirent le feu. (*Knox,* 11, *p.* 98.) Townshend n'eut guère de peine à empêcher la tentative de l'ennemi de le tourner. Quelques pelotons du Amherst y suffirent.

(1) Ce moulin se trouve indiqué sur plusieurs cartes et plans, entre autres par Villeneuve, 1685, par Lévis, 1760, Holland, 1785, par le plan gravé de 1775 sans nom d'auteur, et par le plan de Perrault, aux Ursulines, jusqu'en 1790.



MONUMENT DE WOLFE

Plaines d'Abraham.

Il en était là quand on lui annonça que la commandement lui était dévolu.

Monckton venait d'être mis hors de combat. Au moment où les Français lâchaient pied, il fut atteint à la poitrine, en tête du Lascelles, par un tirailleur caché dans le petit bois, et fut retiré dangereusement blessé vers la réserve.

L'action fut moins sévère sur l'aile de Townshend à gauche, ainsi qu'il le dit.

Suivant Lévis la déroute aurait commencé de ce côté là. " Notre " droite, écrit-il, plia, et fut suivie successivement de toute la gauche " avec la plus grande confusion." (*Journal*, 20, *Joannès*) le dit aussi : " Après avoir fait esssuyé 3 ou 4 décharges à portée de pisto- " let, la droite plia et entraîna le reste de la ligne." C'est-à-dire que la ligne plia ensemble de tous côtés (*everywhere*).

Knox cite l'extrait d'un journal d'un officier français, trouvé dans Quebec, qui confirme le fait : " Nos troupes donnèrent le pre- " mier feu, les Anglais le second, et l'affaire fut finie. Notre droite " tourna le talon ; le centre courut après, et entraîna avec lui l'aile " gauche ; et ainsi la bataille fut perdue en moins de temps que je " le raconte." (*Vol.* 11, *p.* 98.)

C'est ce qui explique le peu de pertes des Anglais sur leur gauche jusque là. En effet l'Amherst ne perdit que 2 hommes tués, et n'eut que 52 blessés en toute l'action ; le 60ième, le Lawrence, seulement deux soldats blessés. Le 58ième, Anstruthers, et le 2ième bataillon du Royal-American perdirent davantage, surtout en blessés ; d'abord en acculant le La Sarre et les milices sur leur centre, puis les refoulant au bas du coteau et vers la porte Saint-Jean ; mais leur perte la plus forte eut lieu en portant ensuite secours aux Ecossais dans la vallée.

Entre-temps les vainqueurs pressaient les fuyards de toutes parts à la baïonnette, et les montagnards écossais avec leur terrible claymore les hachaient pêle-mêle jusqu'aux portes de la ville et dans les fossés. (*Saunders.*) Cependant le feu des remparts les arrêta là ainsi que l'Anstruthers, qui reculèrent en désordre et furent ensuite ralliés par Townshend.

Si la panique entraîna les régiments réguliers, il faut rendre

hommage à leurs officiers, qui, en faisant tous leurs efforts pour les rallier, périrent en se défendant jusqu'à la fin, entre autres le colonel Duchastel, le plus ancien en rang, et les chefs de brigade St-Ours, et Senezergues; ce dernier, mortellement blessé, mourut prisonnier le lendemain à bord de la flotte anglaise.

Montcalm, quoique déjà blessé deux fois, essaya en vain de diriger la retraite. Entraîné par le courant vers la ville et près d'arriver à la porte Saint-Louis, il reçut dans le bas des reins et la cuisse un dernier coup de feu (ou éclat de mitraille) mortel. Ses soldats le soutinrent sur son cheval pour rentrer dans la ville.

Il ne restait pas de chef qui prit le commandement ; personne ne voulut plus reconnaître d'autorité ou d'ordre quelconque. " Ce fut un pêle-mêle général, une déroute sans nom." ' La postérité aura peine à le croire," ajoute Daine.

Vaudreuil, dans sa lettre au ministre, du 21 septembre, 1759, donne en trois lignes la part personnelle qu'il prit dans l'affaire. " Lorsque j'arrivai, Monseigneur, au champ de bataille, la fuite " était si générale que je ne pus arrêter le soldat. Je ralliai environ " 1,000 canadiens, qui par leur bonne contenance arrêtèrent l'en- " nemi dans sa poursuite.......... "

Cette lettre d'une brièveté sèche et péniblement étudiée pendant huit jours, contient une *vantardise,* de perfides insinuations et réticences, et cache, sous des inculpations fausses versées sur autrui, la portée de son inepte et inerte conduite, sa lâcheté, sa peur subséquente, par dessus tout, sa fuite honteuse.

D'après Malartic, tout ce que Vaudreuil accomplit fut de faire remonter les Canadiens sur la hauteur, qui, après s'être fusillés avec les Anglais, furent forcés de se retirer : " About two hundred brave " and resolute Canadians rallied on the hollow near the bake house " and returned upon the heights." *Johnstone, p.* 44. Vaudreuil n'est pas dit les avoir suivis.

Il n'était pas avec eux lorsqu'ils tenaient en échec ces mêmes Anglais dans le fourré près de la porte Saint-Jean, pendant plus d'une demi-heure, ce qui permit aux troupes de regagner le pont. (Bigot)

M. de Vaudreuil au lieu d'écrire à Montcalm de l'attendre (1) n'avait qu'une chose à faire, aller le rejoindre en personne avec les 1,500 hommes de la milice de Montréal, qui s'étaient avancés cependant jusqu'à la rivière Saint-Charles quand il les laissa là pour se rendre à l'armée, où il monta seul, pour rencontrer en chemin les fuyards. Que faisait-il depuis 7 heures à 10 heures ? Voici son aveu : " Je faisais l'arrière-garde et hâtais le pas aux troupes et " aux milices qui étaient sur ma route " ; tandis que ses quinze cents hommes bondissaient de rage en voyant l'armée taillée en pièces sans pouvoir lui porter secours. On ne peut ajouter foi à l'excuse tardive qu'il donne d'un contre-ordre venant de Montreuil. (*Lettre du* 5 *oct.*, 1759). Il était trop près ; dans un quart d'heure il pouvait faire marcher tout son monde. " Ces Canadiens, de la " valeur, de l'adresse et de la docilité desquels, bien modifiés, il " n'est rien que l'on ne peut attendre, auraient peut-être sauvé la " journée."

Il ne dit pas non plus qu'il était au milieu d'eux, ni à leur tête, quand, après avoir été refoulés, pied-à-pied dans la *baisseur* au détour de la côte d'Abraham, ils arrêtèrent les Ecossais revenus à la charge, renforcés du 58ième et du 2ième bataillon du Royal-American, se défendirent autour du moulin du Roi et la boulangerie, vis-à-vis l'ouvrage-à-cornes, (*Johnstone, p.* 44) et profitant de la sapinière infligèrent là la plus grande perte à l'ennemi, principalement aux Ecossais, dont 166 furent mis hors de combat, c'est-à-dire un quart du régiment.

Avec une bravoure et un acharnement à se faire presque tous tuer sur place, ils sauvèrent ainsi la vie à un grand nombre de fuyards et donnèrent le temps au reste de l'armée de se réfugier dans l'ouvrage-à-cornes.

Ils prirent même la précaution de mouiller les poudres déposées

---

(1) Cette lettre nous semble écrite après coup : C'est une contre-vérité. Voici ce qu'on lit dans les mémoires déjà cités, p. 165 :

" M. de Montcalm donnait l'exemple et se trouvait partout ; il envoya ordre sur ordre pour que toute l'armée marchât et gagnât le haut du coteau avant que l'ennemi l'en eût chassé. M. de Vaudreuil donna au contraire ordre aux Canadiens de rester et leur défendit de passer la rivière, ne voulant pas risquer une bataille, par la persuasion de Cadet et de quelques autres qui y avaient un intérêt particulier." Ceci s'accorde avec la remontrance de Montreuil à Montcalm qu'on vient de voir et qui semblait tenir pour Vaudreuil dont il était aide-de-camp.

dans la grange du moulin du Roi avant de se retirer à la suite de l'armée.

De son côté Murray s'était mis à la tête des Ecossais revenus alors à l'encroit même sur la ligne où ces Ecossais s'étaient auparavant rangés, et les fit marcher à travers le bois, près de la porte Saint-Jean, vers l'Hôpital-Général. Le canon du bastion Sainte-Ursule fut dirigé contre eux mais ne leur fit aucun mal. Cependant des tirailleurs dans les buissons et derrière les maisons du faubourg lui tuèrent quelques soldats et blessèrent des officiers. Ce que voyant, Murray ramena son bataillon sur les plaines, au chemin Saint-Louis, et le fit passer à couvert au-delà de l'autre bois et jusqu'à la côte d'Abraham. Là les Canadiens embusqués sur le revers et dans les broussailles du coteau, firent un feu si bien dirigé et soutenu qu'ils abattirent beaucoup de ces montagnards et blessèrent leurs officiers, même les forcèrent à reculer en désordre.

Néanmoins, s'étant reformés, ils revinrent à la charge, appuyés du 58ième et du 2ième bataillon Royal-American, et refoulèrent les Canadiens dans la vallée ; là, ils rencontrèrent de nouveau cette résistance opiniâtre qu'on vient de voir, qui fut assez effective pour terminer la poursuite et assurer finalement le passage du pont.

On ne peut se faire une idée du désordre, de la confusion, de la peur et de la consternation qui régnaient dans l'ouvrage-à-cornes. Le chevalier Johnstone survint à temps pour empêcher qu'on ne coupât le pont de bateaux. " Mais, dit le journal tenu à l'armée, " si les fautes que fit M. de Montcalm ont été funestes à nos armes, " nous dirons qu'elles nous semblent avoir été déshonorées par la " conduite de ses successeurs." Peu s'en fallut que Vaudreuil, soutenu par Bigot et ses affidés, ne capitulât sur le champ pour toute la colonie. (*Johnstone, p. 50.*) Poulhariès intervint résolument et fit changer la capitulation en une retraite sur Jacques-Cartier.

Townshend, sûr de la victoire, rallia ses troupes que la poursuite avait dispersées et revint les ranger sur le même terrain qu'elles occupaient lors du combat. Il n'avait plus affaire qu'à Bougainville, qui se montra, de Sainte-Foye, un peu avant midi sur ses derrières, avec les 900 hommes dont il pouvait disposer au Cap-Rouge. Celui-ci, averti avant huit heures par des fuyards des postes culbutés, s'était attardé en envoyant Le Noir de Rouvray, capitaine du régi-

ment de la Sarre, avec un détachement attaquer une maison en pierre, à deux étages, tenant à la batterie à Saint-Michel. Elle était occupée, comme on l'a vu, par le piquet d'infanterie légère qui s'y était retranché, qu'il pensait pouvoir faire prisonnier, et qu'il ne voulait pas laisser derrière lui. Ayant été repoussé il était revenu avec un canon, mais sans pouvoir s'en servir : on avait oublié les boulets. (1) Cependant il attaqua vivement ce poste, et y perdit Brignolet, lieutenant du La Sarre et plusieurs volontaires de la Compagnie de Duprat. Si l'on en croit le *Journal abrégé d'un A. de C.*, les deux officiers qui commandaient en cette occasion les cents volontaires, furent abandonnés par la plus grande partie de leur détachement, et restés avec dix-huit soldats fûrent écharpés ou faits prisonniers.

M. de Rouvray, y fut grièvement biessé. Ne pouvant se rendre maître du lieu, Bougainville prit le parti de le faire masquer, et continua sa marche vers la ville.

Pour le rencontrer Townshend fit faire volte-face à la réserve de Burton, à l'infanterie légère et au 3ième bataillon du Royal-American, qui s'avancèrent contre lui avec de nouvelles pièces de canon amenées dans l'intervalle. (2)

On ne peut s'empêcher de conjecturer ce qu'une forte diversion de ce côté en queue de Wolfe, aurait pu amener de changement dans le résultat de la bataille si Montcalm eut attendu seulement deux heures de plus.

Une bonne contenance et quelques volées de canon arrêtèrent Bougainville, qui, voyant la journée perdue, se retira sans coup férir et se replia sur la Vieille-Lorette.

Townshend était resté maître de tout le champ de bataille, et sa communication avec la flotte était libre et assurée.

Les Sauvages blottis sur le défaut du coteau étaient restés isolés

---

(1) Non pas ; mais ils ne faisaient pas. " Jacau (*Fiedmont, le capitaine d'artillerie*) croit s'être trompé en vous envoyant des gargouses...... croit que celles reçues ne soient pas de calibre." *Montcalm à Bougainville, 2 sept.* 1759. Il jouait de malheur jusqu'à la fin.

(2) La même mésaventure arriva à Townshend pour ses boulets : ils étaient trop petits : il fallut pointer haut.
Que de légers incidents peuvent affecter le sort d'une bataille !
Le temps que Napoléon perdit pour s'emparer d'une habitation fortifiée permit à Wellington de se reconnaître et à Blucher d'arriver à son secours l'après-midi de Waterloo.

en corps et ne paraissent pas avoir pris part à l'affaire. Ils n'affrontent pas l'ennemi en rase campagne et n'inquiètent pas les vainqueurs ; mais ils savent se cacher en s'approchant et tirent juste.

Townshend ne songea plus à la poursuite, mais ayant vu à ses morts, et à ses blessés qu'il s'empressa de faire transporter à ses hôpitaux à Lévis, il commença aussitôt à se retrancher. Et afin de commander le retour de l'ennemi par le pont et la vallée, il se hâta de fortifier par une batterie la cime du coteau derrière le moulin Manseau, à l'endroit actuel de la tour No. 4. Il tint ses troupes sous les armes toute la nuit sur le champ de bataille, où il resta retranché tout le 14, voyant les tentes toujours debout à Beauport ; puis il s'occupa de se mettre hors de portée du canon de la ville. Il fit reculer le 78ième à une plus grande distance des remparts, plus près du bois de Sillery, parce qu'il était trop exposé. (*Fraser*). En même temps il faisait monter ses vivres et munitions de la flotte. Il fit raser et nettoyer le terrain des touffes et broussailles autour du camp, qu'il fortifia à l'entour de plusieurs redoutes, entre autres une près de la rampe du Foulon, et une autre plus haut, vis-à-vis, à 500 pieds au nord-ouest du chemin Saint-Louis actuel, près de ou sur la propriété de M. Ross ; cette dernière est indiquée sur le plan de Holland. Hawkins en mentionne plusieurs autres, particulièrement celle bâtie en flèche dont les restes existaient visiblement, en 1830, près de l'estrade des courses. (*Hawkins*). Elle commandait le chemin Saint-Louis et une sortie de la ville ; on a cru qu'elle était problablement montée avec la batterie enlevé à Samos. Le camp ainsi retranché embrassait tout le plateau entre la prison, la rampe du Foulon et le chemin Sainte-Foye. Le 3ième bataillon du Royal-American campa le 13, à l'endroit même où l'armée était montée le matin, afin de protéger les convois. Les tentes debout faisaient croire le camp toujours occupé à Beauport.

Le même soir, Townshend, en personne, alla s'emparer de l'Hôpital-Gédéral, après avoir dissipé la garde au pont de bateaux, et y déclara tous les blessés prisonniers de guerre.

L'appel du jour constata de son côté 61 morts et 603 blessés.

Pendant cette même nuit, Vaudreuil, sans prendre le temps de lever son camp, à la suite de l'avis d'une espèce de conseil de guerre tenu vers midi dans l'affolement indicible du premier

moment,—et qu'il tint silencieusement caché jusqu'à la dernière heure du départ,—s'enfuyait à la sourdine et en toute hâte avec la droite de son armée en débris vers Lorette et Charlesbourg, pour retraiter derrière la rivière Jacques-Cartier. Il abandonnait ses morts et ses blessés par centaines sur le champ de bataille, ses vivres et tout l'attirail du campement.

La droite était déjà en marche que la gauche n'en savait rien. Vaudreuil s'était esquivé sans donner d'ordres. Il fallut que Poulhariès fit avertir de la retraite tous les postes de Beauport au Sault. Il faisait nuit noire au départ de ces derniers.. Heureusement que les bonnes religieuses de l'Hôpital-Général recueillirent les blessés. M. James Thomson, alors sergent d'hôpital et chargé des blessés, rapporte dans ses Mémoires l'aspect horrible qu'offrait le champ de bataille :

" Where a great many of the French lay killed or wounded " (we killed seventy-two officers alone) ; it was horrible to see the " effect of the blood and dust on their white coats."

La journée avait coûté aux Français environ 900 hommes y compris 250 à 300 prisonniers, (*Entik*,, 4, *p*. 125,) donne les noms des prisonniers, savoir : officiers, 14 ; soldats, 144 ; de la marine 189. On pourrait ajouter 60 de plus pour les soldats à fin de former le nombre de 204 aussi donné. Nous n'avons pas l'appel exact du soir, qui doit dire beaucoup plus. (*Malartic, p*. 287.)

Rentrant dans la ville blessé et tout sanglant, soutenu sur son cheval par deux fantassins, Montcalm entendit, en passant par la rue Saint-Louis, parmi les femmes sorties en émoi, crier en s'apitoyant sur lui : " Oh, mon Dieu, le Marquis est tué." Pour les rassurer, il leur répondit en les regardant : " Ce n'est rien, ne vous affligez pas pour moi, mes bonnes amies." On le descendit à la maison d'André Arnoux, chirurgien-major du Roi, située sur son chemin tout auprès. Le jeune Arnoux, en l'absence de son frère avec Boulamarque, prit soin du blessé. Pendant qu'on le pansait il s'informa d'Arnoux, qui après avoir examiné la blessure l'avait déclarée mortelle, combien il pensait qu'il pouvait lui rester d'heures à vivre, et d'être assez bon et ouvert pour lui dire franchechement la vérité. Sur la réponse qu'il pourrait aller jusque vers les trois heures du matin, " Tant mieux, dit-il, je ne verrai pas les

" Anglais dans Quebec." S'adressant ensuite à M. de Ramezay, lieutenant du Roi à Quebec, qui vint avec d'autres officiers le visiter: " Je remets entre vos mains l'honneur de la France. Je n'ai plus " d'ordres ni avis à donner sur terre ; je ne veux pas intervenir " davantage. J'ai beaucoup d'affaire à mettre en ordre et qui sont " beaucoup plus importantes que l'état de votre misérable garnison. " Puis regardant son ami Poulhariès, colonel du Royal-Roussillon, " il lui dit : le temps presse et je veux passer la nuit avec Dieu " et me préparer à la mort : ainsi je vous prie de me laisser." L'abbé Réche, chapelain des Ursulines, vint l'assister à ce moment suprême, et après lui avoir rendu les services d'aumônier, il présida à l'inhumation et attesta au registre qu'il *mourut muni des sacrements qu'il a reçus avec beaucoup de piété et de religion.*

Ce héros vraiment grand et digne, rapporte Johnstone, son aide-de-camp, entendit prononcer sa sentence de mort d'un âme stoïque et d'un cœur intrépide ; son esprit demeura calme et serein ; une expression douce et souriante montra en lui une indifférence complète soit de vivre, soit de mourir.

Son dernier acte fut de dicter à Marcel, son secrétaire, qui se tenait à son chevet, la lettre suivante pour être remise au successeur du commandement anglais qu'on ne connaissait pas encore.

" Monsieur,

" Obligé de rendre Quebec à vos armes, j'ai l'honneur de re-" commander à la bonté de votre Excellence nos malades et nos " blessés et de vous demander l'exécution du cartel d'échange con-" venu entre Sa Majesté Très Chrétienne et Sa Majesté Britannique. " Je prie votre Excellence d'être assurée de la haute estime et res-" pectueuse considération avec lesquelles j'ai l'honneur d'être,

" Votre très humble et obéissant serviteur,

" MONTCALM."

Puis il adressa ses derniers adieux à sa famille au château de Candiac, nommément à sa vieille mère, sa femme et chacun de ses enfants, qui virent se réaliser encore une fois leur légende :

" La guerre est le tombeau des Montcalm."



(Collection Philéas Gagnon)

MONTCALM

Portrait reproduit par Goupil, de Paris, pour illustrer la dernière édition des œuvres de Parkman, d'après une peinture originale qui se trouve chez le Marquis de Montcalm actuel.



Connaissant la bonté de cœur et la noblesse d'âme de Montcalm, nous ne doutons pas qu'il n'ait recommandé les Canadiens à l'humanité et générosité des vainqueurs.

Ces sentiments admirables furent compris par Murray, lequel par son caractère doux et bienveillant sut gagner l'estime et l'affection des Canadiens.

Au milieu de ses souffrances Montcalm conserva jusqu'à la fin sa pleine connaissance. Ses dernières paroles, comme le chant du cygne, furent un envoi de consolation et d'espérance à son pays et à son Roi.

" Je meurs content puisque je laisse les affaires du Roi, mon
" cher Maître, entre bonnes mains. J'ai toujours eu la plus haute
" opinion du talent et de la capacité de M. de Lévis."

Le 14, au lever du jour, Montcalm rendit le dernier soupir. Le même soir, sur les neuf heures, son corps, suivi de ses compagnons d'armes et d'une foule éplorée, fut porté à la chapelle des Ursulines.

Une bombe qui avait fait une large trouée dans le parvis avait creusé l'ouverture d'une fosse au-dessous; elle fut aggrandie et on l'y déposa. C'était le tombeau le mieux approprié à la dépouille mortelle de ce valeureux capitaine. (1)

On rapporte que le " bonhomme Michel," le contre-maître du couvent des Ursulines, voyant au dernier moment qu'on n'avait pu, dans le désarroi complet de la ville, procurer un cercueil, ramassa quelques bouts de planches brutes pour en faire une boîte où il renferma en pleurant la dépouille mortelle de Montcalm.

---

(1) Sur cette trouée d'une bombe, *Voir La Sépulture de Montcalm, Bulletin Rec. His., vol. XI, p.* 140, *par l'Abbé Amédée Gosselin,* qui donne le pour et le contre à ce sujet.

La tradition de la trouée de la bombe au couvent des Ursulines y est toujours restée vivace. Aujourd'hui (avril 1908) la vieille mère Ste-Croix, qui a atteint sa 92ème année, tient de l'ancienne mère Ste-Ignace, témoin oculaire de la sépulture, la vérité du fait. Nous y ajoutons crédit et cette vieille religieuse, qui jouit de son plein entendement, a confirmé cette tradition à Son Excellence Lord Grey lors de sa visite récente à cette communauté.

Nous y trouvons une confirmation par la lettre de Bougainville au ministre Pitt du 24 mars 1761, pour lui demander le permis de poser une épitaphe sur la tombe de Montcalm dans la chapelle des Ursulines, dont il lui transmit le texte. L'épitaphe a été composé par l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, de Paris. Elle constate que Montcalm fut enterré dans la *fosse qu'une bombe avait creusée.* Peut-on supposer que de tels personnages aient essayé de tromper Pitt, la France, le Canada et toute la presse de l'Europe ? Dans tous les cas on n'aurait pu en imposer

Connaissant la bonté de cœur et la noblesse d'âme de Montcalm, nous ne doutons pas qu'il n'ait recommandé les Canadiens à l'humanité et générosité des vainqueurs.

Ces sentiments admirables furent compris par Murray, lequel par son caractère doux et bienveillant sut gagner l'estime et l'affection des Canadiens.

Au milieu de ses souffrances Montcalm conserva jusqu'à la fin sa pleine connaissance. Ses dernières paroles, comme le chant du cygne, furent un envoi de consolation et d'espérance à son pays et à son Roi.

" Je meurs content puisque je laisse les affaires du Roi, mon " cher Maître, entre bonnes mains. J'ai toujours eu la plus haute " opinion du talent et de la capacité de M. de Lévis."

Le 14, au lever du jour, Montcalm rendit le dernier soupir. Le même soir, sur les neuf heures, son corps, suivi de ses compagnons d'armes et d'une foule éplorée, fut porté à la chapelle des Ursulines.

Une bombe qui avait fait une large trouée dans le parvis avait creusé l'ouverture d'une fosse au-dessous; elle fut aggrandie et on l'y déposa. C'était le tombeau le mieux approprié à la dépouille mortelle de ce valeureux capitaine. (1)

On rapporte que le " bonhomme Michel," le contre-maître du couvent des Ursulines, voyant au dernier moment qu'on n'avait pu, dans le désarroi complet de la ville, procurer un cercueil, ramassa quelques bouts de planches brutes pour en faire une boîte où il renferma en pleurant la dépouille mortelle de Montcalm.

---

(1) Sur cette trouée d'une bombe, *Voir La Sépulture de Montcalm, Bulletin Rec. His., vol. XI, p.* 140, *par l'Abbé Amédée Gosselin,* qui donne le pour et le contre à ce sujet.

La tradition de la trouée de la bombe au couvent des Ursulines y est toujours restée vivace. Aujourd'hui (avril 1908) la vieille mère Ste-Croix, qui a atteint sa 92ème année, tient de l'ancienne mère Ste-Ignace, témoin oculaire de la sépulture, la vérité du fait. Nous y ajoutons crédit et cette vieille religieuse, qui jouit de son plein entendement, a confirmé cette tradition à Son Excellence Lord Grey lors de sa visite récente à cette communauté.

Nous y trouvons une confirmation par la lettre de Bougainville au ministre Pitt du 24 mars 1761, pour lui demander le permis de poser une épitaphe sur la tombe de Montcalm dans la chapelle des Ursulines, dont il lui transmit le texte. L'épitaphe a été composé par l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, de Paris. Elle constate que Montcalm fut enterré dans la *fosse qu'une bombe avait creusée.* Peut-on supposer que de tels personnages aient essayé de tromper Pitt, la France, le Canada et toute la presse de l'Europe ? Dans tous les cas on n'aurait pu en imposer

Dans cette tombe Montcalm a enseveli avec lui les fautes qu'on lui a reprochées comme général. Elles y demeurent cachées sous ses belles actions. Si les Français ont attaqué injustement sa mémoire en lui imputant à tort, suivant nous, le blâme qu'on jette si facilement aux généraux vaincus, les Canadiens qui ont le plus souffert de leurs conséquences ne se sont pas joints à ce cri de *væ victis*, mais ont continué à l'aimer et ont voué un culte à son nom qu'ils ont adopté comme l'emblême de la bravoure chevaleresque, de la grandeur d'âme et droiture de cœur de leurs aieux.

Avec Shakespeare disons-lui :

> " Adieu, and take thy praise with thee to heaven,
> " Thy ignomy sleep with thee in thy grave,
> " But not remembered in thy epitaph."
>
> *Henry IV*, *act.* 5, *scene* 4.

Inclinons nous avec respect en lisant l'inscription au-dessus de la tombe du héros et répétons avec le gouverneur Anglais Lord Aylmer, qui l'a posée d'un cœur magnanime et généreux :

HONNEUR A MONTCALM ; LE DESTIN EN LUI DEROBANT LA VICTOIRE L'A RECOMPENSE PAR UNE MORT GLORIEUSE

Si maintenant on prétend que le terrain des courses n'est pas l'endroit principal et le point en jeu de la bataille des Plaines d'Abraham, nous ajouterons alors que le champ de bataille s'étend depuis

---

aux Ursulines, d'autant moins qu'il y avait à peine 18 mois alors que Montcalm était mort. Au reste, on constate aussi que la chapelle des Ursulines, suivant leurs annales, (celle démolie en 1901) était tellement percée par les bombes que les Anglais pour s'en servir la réparèrent à leurs frais.—Le nombre de boulets, bombes, carcasses, pots-à-feu, etc., lancés pendant le siége est à peine croyable. Les Ursulines comme point central étaient les plus exposées.

Ajoutons que l'ensemble des compagnons d'armes de Montcalm qui ont assisté à son inhumation, sont retournés en France aussitôt après la capitulation de Quebec sur les transports anglais et qu'ils ont accepté comme vrai le sens de l'épitaphe sans songer à protester. Autrement il faudrait les rendre tous complices d'une duperie ; or rien de plus facile à écarter que ce mensonge, qui ne pouvait être une licence poétique. Quelques-uns d'entre eux, encore survivants en 1781, ont adhéré à l'assertion de l'Académie, comme on le voit dans une estampe du jeune Watteau, gravée par Chambers, représentant la mort de Montcalm à côté du trou d'une bombe. La même reproduction du trou d'nne bombe se voit aussi dans le bas-relief sur le socle du portrait de Montcalm tel que gravé par Barbié comme pendant de celui de Wolfe.

Ce genre glorieux de sépulture davait, domme il l'a fait, attirer l'attention universelle et est devenu par là même un fait acquis à l'histoire comme certain.

la batterie à Sillery enlevée le matin, en suivant l'armée passant sur ce terrain, de là jusqu'aux murs de la ville et descendant jusqu'auprès de l'Hôpital-Général, où finit le combat et cessa la poursuite. C'est à nous de conserver le point central, la seule partie libre qui reste vraiement disponible.

Nous reviendrons plus tard, avec Lévis, à la seconde bataille des Plaines d'Abraham, livrée presque en entier au même endroit, où, " après l'action, comme dit Garneau, (111, p. 257,) les vainqueurs " établirent leur camp dans les mêmes plaines où ils venaient de " laver si glorieusement la honte de la défaite qu'ils avaient essuyée " l'année précédente, plaines célèbres, illustrées deux fois par le " courage des meilleurs soldats qu'aient jamais eus la France et " l'Angleterre."

Ce sera le sujet d'une autre étude pour cette seconde bataille.

APPENDICE

Pour ceux qui ne veulent pas voir l'action Providenticlle, en premier lieu, dans la conquête de la Nouvelle-France par l'exploit de Wolfe sur les Plaines d'Abraham, on peut remonter aux causes naturelles qui ont suscité cet événement et les exposer telles que l'histoire les a consignées dans nos annales. Elles sont d'autant plus intéressantes à examiner et approfondir dans le moment qu'elles tendent à dissiper des nuages qui ont un peu obscurci la gloire de Montcalm que l'on célèbre et relève dans ce IIIème centenaire.

Nous sommes forcés d'admettre une chose surprenante, incroyable, inespérée. Wolfe a réussi dans son entreprise hasardeuse et si téméraire qu'il n'entendait risquer au plus la vie que de 150 hommes dans cette tentative. Sa hardiesse stratégique était couronnée en dernier ressort du plus brillant succès, d'autant plus éclatant qu'il couvrait de gloire un projet pour ainsi dire insensé.

" La fortune rectifie les fautes des gens heureux."

Il est vrai que de son côté une suite de circonstances, d'incidents et d'éventualités extraordinaires, anticipées par lui, il est vrai,

comme possibles, mais à peine probables pour les voir tourner à son avantage, le favorisèrent néanmoins comme par enchantement.

En même temps avouons qu'il sut profiter des fautes, de l'incurie, du manque de vigilance et de discipline de l'ennemi.

Cependant, Knox qui en était, qualifie l'entreprise de Wolfe de *coup-d'état* ; il serait plus correct d'écrire *coup-de-maître,* à cause du peu de probabilité de succès. Nous disons plus vrai en disant qu'il jouait un coup de dé, son va-tout.

Le sergent Johnston de son côté range la conception de tel plan comme la suite d'un esprit troublé, frisant le désespoir. Or, comme les mémoires de Johnson ont reçu la collaboration d'officiers compagnons d'armes de Wolfe, nout attachons une certaine valeur à son appréciation, que nous citons parce qu'elle nous paraît justifiée par les circonstances.

" Let any person possessed with any degree of military talent
" look on the above scheme, and view with an intelligent eye the
" dangers and seeming impossibilities of duly executing it, and he
" must really imagine that it proceeded from a distempered mind
" bordering on the brink of desperation. (1)

Il est à propos aussi de remarquer en passant que Wolfe fut doublement heureux, et disons le mot populaire et plus vrai, *chanceux,* de même qu'il continua de l'être, d'avoir été arrêté par le contretemps du 9, et d'avoir manqué par là la descente à la Pointe-aux-Trembles. En supposant que Bougainville n'eût pu l'empêcher, il y débarquait : il avait même disposé dès le 7 de la formation de son armée une fois à terre. En ce cas il aurait eu celui-ci sur les bras, sinon toujours sur ses derrières et son flanc gauche : deplus la rivière du Cap-Rouge lui barrait le chemin vers la ville. Ensuite à cette distance et à cette époque de la saison pouvait-il espérer, en recommençant le siège de Québec, réduire la ville à temps pour permettre la départ de la flotte.

Et dire qu'au premier pas une dizaine d'hommes avec des bâtons et des pierres auraient pu rejeter au bas du Cap n'importe quels assaillants, (*Johnstone, p.* 10) et que plus de 2,000 hommes guettaient

---

(1) ***Memoirs of Sergeant Johnson, copied in Doughty, Siege of Quebec,* V, *p.* 100.**



MONUMENT DE WOLFE ET MONTCALM A QUEBEC.

MORTEM. VIRTUS. COMMUNEM.
FAMAM. HISTORIA
MONUMENTUM. POSTERITAS. DEDIT.



ce débarquement ! et que le plus léger contre-temps aurait anéanti toute cette stratégie dans un moment en différentes occasions !

Pourtant les dispositions de Montcalm pour repousser toute descente de Wolfe au-dessus de Quebec avaient été bien prises et étaient suffisantes si elles eussent été suivies; car ses postes avaient été tous bien garnis et stratégiquement posés aux bons endroits pour former une chaine complète. Le 6 septembre il écrit à Bougainville, " Voilà encore 200 grenadiers que je passe à la batterie de Samos à votre disposition." Malheureusement Vaudreuil remplace ce même jour par Vergor, le brave St-Martin qui tenait la garde de l'Anse-des-Mères et celle du Foulon avec cent hommes. En tout il y avait alors de Quebec au Cap-Rouge 500 hommes (*Lettre, Vaudreuil, 5 sept.*) et environ 1,500 autres surveillant au-dessus. Nous savons aussi que Montcalm avait établi le même jour (5) le Guienne pour stationner en réserve sur le grand chemin derrière Saint-Michel et Sillery, afin d'être à portée de secourir la droite et la gauche au besoin.

Vaudreuil intervient encore pour faire rentrer le Guienne le lendemain, " dans la crainte, dit-il, qu'étant un corps pesant il écrase " en poursuivant les marches de Bougainville ; et quant à le laisser " à l'Anse-des-Mères, cela ne se peut, car il n'y a pas de bois." C'est le même Vaudreuil qui donne le contre-ordre de laisser le Guienne aller se poster dès le matin du 12 sur les Hauteurs. " Nous y verrons demain, dit-il." Ce demain assura le triomphe de Wolfe.

On sait de plus que dès que Wolfe eût montré son dessein de faire une descente plus haut que la ville, Montcalm ordonna au Guienne de partir journellement avant le jour et se porter sur les lieux où les ennemis paraîtraient essayer de descendre, et que Vaudreuil s'y opposa.

Bougainville, avec la fleur de l'armée, plus de 2,000 hommes de pied et 200 hommes de cavalerie, sous la Rochebeaucourt, défendait ce soir-là la rivière et les abords du fleuve en amont du Cap-Rouge, là où il y avait aussi 200 hommes sous Beaubassin. Le chevalier de Rumigny, capitaine aide-major du la Sarre, se trouvait au poste de Sillery avec deux canons ; ensuite Douglas, capitaine du Languedoc, à Samos et à St-Michel avec les quatre canons déjà dits et un mortier. L'imbécile et lâche de Vergor de Chambon,

capitaine des troupes de la colonie, était chargé de veiller à l'Anse-du-Foulon et l'Anse-des-Mères. Son piquet à l'Anse-des-Mères, placé le 27 août (*Panet, p.* 22) pour veiller soit d'en haut ou d'en bas sur la grève, avait déserté ou était comme disparu ce jour-là. Tous ces postes étaient supposés récemment garnis en plus de 100 hommes chacun.

Montcalm loin d'être secondé fut entravé malheureusement dans tout le cours de sa défense. Tel était l'état désastreux du gouvernement du pays et du commandement de l'armée, que " c'était pitié de voir la situation des choses," comme l'avouent les français du temps.

" La correspondance était si mal établie de l'un à l'autre des " postes de M. Bougainville et entre ceux-ci et le camp de Beauport, " que les Anglais avaient, vers les cinq heures du matin, tourné et " dissipé les détachements que commandait M. de Vergor à l'Anse-" du-Foulon, et étaient déjà en bataille sur les Hauteurs de Québec, " .... qu'on ignorait encore dans nos camps qu'ils voulussent " nous attaquer de ce côté-là ; M. de Bougainville, qui n'en était " éloigné que de deux lieues, ne l'apprit, à ce qu'il dit, qu'à huit " heures du matin, et M. de Vaudreuil, qui en était à beaucoup moins " de la moitié de cette distance, n'en fut exactement informé qu'à " six heures et demie. L'armée, sur un mouvement que l'on avait " vu faire aux barges ennemies, rentrait dans ses tentes." (*Ev. de la G., p.* 65.)

" La fortune sembla en cette occurrence s'accorder avec le " peu d'ordre qui régnait parmi nos troupes pour lui (*Wolfe*) en " faciliter l'accès." (*Ev. de la G., p.* 65.)

" Ce mélange de malheurs et de désordres dans notre service " prépara la fatale catastrophe, qui, par une suite de nouvelles fautes, " en nous faisant perdre le fruit de tant de fatigue et de dépenses, " mit le comble à notre humiliation." (*Journal, p.* 65.)

" Au lieu de les chercher dans une fatalité que la superstition " aperçoit toujours dans ce qui arrive de fâcheux aux hommes, je " crois pouvoir, sans rien hasarder, me flatter de les trouver dans " les passions auxquelles nous avons eu le malheur d'être trop sujets, " ou plutôt, dans les désordres qui en sont les suites nécessaires." (*Ev. de la G., p.* 73.)

Dans son journal Montcalm dit carrément qu'il n'y a ni discipline ni subordination dans l'armée.

Pour nous, ajoutons que ce fut, dès le principe, le partage de l'autorité et du commandement entre des chefs rivaux, jaloux, ambitieux et vaniteux à l'excès, dont les animosités et l'antagonisme éclataient ouvertement ; et de plus ce grand manque de discipline qui amenèrent la ruine.

D'un côté Vaudreuil, qui ignorait les maximes du gouvernement civil et militaire, imposait sa volonté. Il favorisait les troupes de milices ; de l'autre, Montcalm ne pouvait les traiter et s'en servir sûrement comme de soldats bien disciplinés. De là, entre autres, des discordes et récriminations entre eux qui s'envenimaient de jour en jour.

La suite du peu d'ordre qui régnait aussi dans les différentes branches du service est mentionnée à maintes reprises.

Ce défaut de discipline et d'entente ne pouvait manquer d'amener les désastres qui s'ensuivirent.

C'est ainsi que Wolfe ne rencontra aucune résistance dans la surprise du poste de Vergor et n'eût pas à tirer un seul coup de fusil. De même qu'il n'y avait pas là une seule oie du capitole pour donner l'éveil. A qui la faute ?

Vaudreuil avait le commandement supérieur et Montcalm était tenu de lui obéir.

Nous laissons au lecteur à juger par lui-même sur lequel des deux pèse le plus de responsabilité dans la perte de la colonie.

Tout ce que nous oserions, nous-mêmes, reprocher à Montcalm serait d'avoir hasardé la bataille et de ne pas avoir attendu l'arrivée de Bougainville.

Quant à Vaudreuil, les faits parlent par eux-mêmes et n'ont pas besoin de nos commentaires.

Aujourd'hui que la défaite de Montcalm est devenue un honheur pour tout le Canada, quelle est la voix canadienne-française qui s'élèverait pour le lui reprocher ?

P.-B. CASGRAIN.

que Johnstone et les autres narrateurs n'exagèrent pas en disant que les soldats étaient mêlés, éparpillés, dispersés et plusieurs enivrés, tous courant aussi vite qu'ils pouvaient, comme si les Anglais étaient sur leurs talons.

Les milices désertaient en grand nombre pour retourner à leurs foyers et faire leurs récoltes, paraissant s'inquiéter peu désormais d'un changement de maître. La faim et le besoin en entraînaient plusieurs au pillage dans les campagnes.

Vaudreuil avait eu soin dans l'après-midi d'envoyer un exprès à Lévis, à Montréal, lui demandant de descendre en toute hâte le rencontrer à Jacques-Cartier. C'était l'homme de la circonstance.

Montcalm se voyant près d'expirer, comptait sur lui lorsqu'il avait dit : " Je meurs content, car je laisse les affaires du Roi, mon cher maître, entre bonnes mains ; j ai toujours eu une haute opinion du talent et de la capacité de M. de Lévis."

En effet, Lévis arrivait à l'armée le 17. Le nombre de fuyards qu'il avait rencontrés et arrêtés sur son chemin l'avait préparé au désordre qu'il y trouverait. " Je ne connais pas d'exemple pareil," écrit-il. " On avait généralement tout abandonné au camp de Beauport, tentes, marmites et tous les équipages. Cependant, quoique manquant de tout, la condition de l'armée ne le découragea pas dès qu'il sut que Quebec n'était pas pris. Il blâma hautement la retraite. " On n'abandonne pas," dit-il, " dix lieues de pays pour " une bataille perdue. Il faut, sur l'heure, marcher en avant, secourir " Quebec, et tout hazarder pour en empêcher la prise, ou le détruire " de fond en comble pour que l'ennemi n'y puisse passer l'hiver. Il " faut ranimer le courage de tout le monde et empêcher l'évasion " entière des Canadiens et des Sauvages."

Sa seule présence rétablit l'ordre. Son allure tout à fait militaire et son ton assuré remirent en vigueur la routine du commandement et firent revenir en même temps les troupes de leur panique insensée.

Dès le lendemain, au petit jour, l'armée, munie de quatre jours de vivres, revenait sur ses pas, racolant les fuyards, et s'en allait rejoindre Bougainville demeuré au Cap-Rouge. Des courriers furent dépêchés au commandant de la ville pour l'informer qu'on marchait à son secours et qu'on lui envoyait des vivres par la cavalerie de la

Rochebeaucourt. En effet, 114 sacs de biscuit y parvinrent en faisant le détour par Beauport.

Le 19, Lévis était rendu à Saint-Augustin lorsqu'on vint, de nuit, lui annoncer que Ramezay avait capitulé et que Quebec était aux mains des Anglais. Son indignation éclata en termes des plus amers. Mais le mal était sans remède.

Nous n'avons pas à débattre ici la conduite de Ramezay et des citoyens de la ville. Il semble difficile de la condamner après celle de Vaudreuil, qui avait remis d'avance les articles de capitulation à Ramezay, pour rendre Quebec 48 heures après le départ de l'armée. *Johnstone, Coll. M.S.S., p.* 239. Et, en fuyant, il avait abandonné à son sort la ville déjà affamée, sans vivres, sans hommes et sans munitions. Le découragement y était général ; les milices refusaient de se battre et désertaient. Tous les habitants se voyaient certains d'être passés au fil de l'épée si la ville était emportée d'assaut.

Après la reddition de Quebec, il ne restait plus d'autre parti à prendre, pour le moment, que de se fortifier sur la rivière Jacques-Cartier.

Lévis y fit commencer un fort et y laissa une garnison sous Bourlamaque. Les Canadiens retournèrent à leurs foyers et Vaudreuil se retira à Montréal. Les troupes furent cantonnées pour l'hiver dans les districts de Montréal et de Trois-Rivières, où les habitants, sans égard à leur pauvreté, les reçurent "comme leurs enfants."

Malgré la perte de leur capitale, malgré leur dénûment presque complet, la ruine et la dévastation du bas Québec, (1) les Canadiens ne parlaient pas de se rendre et se tenaient prêts à retourner au combat avec le courage du Spartiate et l'opiniâtreté du Vendéen.

Lévis leur rend cet hommage, que les malheurs n'avaient point diminué leur courage ni leur zèle. "Je ne dois pas vous laisser "ignorer," écrivait-il à la suite au ministre, (le 10 novembre 1759) "que dans tous ces revers de fortune personne ne s'est plaint de son "sort.........Je dois vous exposer que la misère des troupes est extrême."

Quant à lui, comme capitaine, homme d'état, d'un esprit froid,

(1) Cf. Description imparfaite de la misère du Canada. Adresse de l'évêque de Quebec, à Montréal, 5 novembre 1759.



LE MARECHAL DE LEVIS

pénétrant et rassis, il avait déjà envisagé d'un coup d'œil juste et sûr sa situation et celle de la colonie. Le 1er octobre, il écrivait : " Si le roi ne juge pas devoir nous donner du secours, je dois vous " prévenir qu'il ne faut plus compter sur nous à la fin du mois de mai. " Nous serons obligés de nous rendre par misère ; manquant de tout, " il nous reste du courage, sans aucune ressource pour le mettre en " usage."

" Il ne tiendra pas à moi, ajoutait-il plus tard, que nous le défen- " dions (le Canada) jusqu'à la dernière extrémité, mais, si vous ne ' faites la paix d'ici au printemps, il ne faut plus compter sur nous."

Son plan était arrêté. C'était simplement d'investir Quebec au printemps, d'empêcher Murray de s'y retrancher au dehors et d'attendre des secours de France en hommes, vivres et matériel de guerre suffisants pour un siége en règle. Ses préparatifs commencés dans ce but paraissaient insensés et étaient désignés par les ignorants comme " la folie de Lévis." Ce qui ne l'empêcha pas de s'en occuper tout l'hiver avec toute son activité, son talent militaire et les ressources d'invention que requérait son dénûment.

En effet, la Colonie épuisée manquait non seulement de vivres, mais même du nécessaire pour équiper et faire camper les troupes. Ce fut avec une peine infinie qu'il parvint à ramasser de tous bords et côtés l'indispensable pour mettre son armée en marche, tant par eau que par terre, à la débâcle des glaces, et il assura au soldat qu'il ne pouvait lui garantir que le pain.

Cependant, avec toute l'énergie de son courage, il n'imaginait pas dans son flegme imperturbable, qu'une poignée d'hommes réduits à la dernière extrémité pouvait arrêter une destinée inévitable, lorsqu'elle se verrait encerclée par trois armées dirigées sur elle. Le siège de Quebec qu'il projetait et ses suites dépendaient uniquement d'un secours efficace d'outremer.

Aussi bon tacticien qu'il était, il entrevoyait de même avec raison que Murray devait se borner à se fortifier en dedans de Quebec, et se retrancher au dehors pour attendre, de son côté, soit des secours d'Angleterre, soit la jonction d'Amherst.—Tous deux, comme hommes de guerre, savaient l'inutilité d'une bataille qui anticiperait les secours attendus, persuadés que les vaisseaux, premiers arrivés des forces

rivales, décideraient du sort de Quebec et du pays. Car, sans secours, tout, pour Lévis, était inutile et perdu.

Se berçant de cet espoir éventuel, il appela à lui du fort de la Présentation le capitaine Désandrouins, ingénieur en second sous Pontleroy, ingénieur en chef de la Nouvelle-France, et le choisit pour aide-de-camp. Désandrouins était un officier de mérite, estimé de son chef, et devint plus tard maréchal de camp. (*Cf. Vie de Désandrouins, par l'abbé Gabriel*). Il eut la confidence de son général sur l'exécution de ses dessins et s'occupa spécialement de la question du siége de Québec.

Deux mémoires qu'il a rédigés à ce sujet reçurent l'approbation du chevalier de Lévis. On les trouve imprimés parmi les manuscrits de ce dernier.

Désandrouins a tenu un journal à l'armée, lequel, malheureusement pour nous, est interrompu, " le 13 septembre, à 9 heures du matin," jour fatal de la première bataille des Plaines d'Abraham. Il n'a laissé aucune relation connue de celle du 28 avril, ni du siége de Quebec qui la suivit. Cependant l'on sait qu'il revenait fréquemment sur ce sujet, et qu'il dût en causer souvent avec son général. Il fit un plan de cette bataille et de la pose du siége, qu'il lui adressa.

Voici ce qu'il en écrit au maréchal duc de Lévis. (*Cf. Collection des manuscrits du maréchal de Lévis.—Lettres et Pièces Militaires, pp.* 340-41.)

" A SARRELOUIS, le 26 août 1778.

MONSIEUR,

Ayant trouvé à Paris l'hiver dernier, un plan de Quebec gravé à Londres, il m'est venu en idée d'en faire une copie, sur laquelle j'ai tracé votre sanglante et glorieuse bataille du 28 avril 1760, selon l'idée qu'il m'en est resté (1). Vous prendrez, peut-être, mon général, quelque intérêt à ce travail ; c'est pourquoi j'ai l'honneur de vous l'adresser sous un contre-seing. Ce n'est pas que je ne puisse y avoir commis des erreurs, car premièrement je ne réponds en aucune manière de l'exactitude du plan original qui me parait fautif en plusieurs endroits essentiels, surtout à l'égard de la fortification de

(1) **Note de l'éditeur.—Ce plan de Désandrouins ne s'est pas trouvé parmi les manuscrits du maréchal de Lévis.**

Quebec, mais pour ce qui regarde le combat, on pourra y faire les additions et corrections que vous jugerez convenables, la campagne où il s'est livré me paraissant rendue assez naturellement. Si j'étais à portée, je prendrais ce soin sous votre direction, afin que vous puissiez le conserver comme un monument exact et précis ; mais si vous y faites des changements considérables, faites-moi la grâce, mon général, de me les faire connaître, ayant dessein d'en avoir aussi un plan. C'est une des actions dont j'ai été témoin, à laquelle je pense le plus volontiers..........."

Nous croyons avoir sous la main une copie de ce plan, sans le contre-seing ci-haut mentionné, copie faite à Quebec, vers janvier 1889, par M. L- P. Vallerand ; elle se trouve aux archives du Secrétariat à Quebec.

On voit que le squelette du plan a été calqué sur l'original qui se voit dans Mante, *The History of the late War in North America, p. 233, gravé à Londres, en* 1772, *par T. Kitchin, hydrographe de Sa Majesté,* et qui mesure 34 pouces x 16.

Désandrouins a intitulé son plan comme suit :

" Carte d'une partie du Cours du fleuve St-Laurent où se trouve
" le PLAN de la Ville de Quebec et de la bataille donnée le 28 Avril
" 1760, Gagnée par les troupes du Roy Commandées par Mr. le
" Chevalier de Lévis contre l'armée Anglaise Commandée par le
Général Murray."

AVEC

" Légende des différents mouvemens et positions des Armées
" Française et Anglaise avant et après la Bataille.'

Il est facile de se convaincre par l'inspection de ces deux pièces, par l'orthographe, l'échelle, et divers détails, que nous avons devant nous le résultat du travail de Désandrouins.

Sa carte, très bien dessinée, contient d'autres indications précieuses à recueillir ; elles sont indiquées dans deux renvois :

" 1. Noms des corps qui composent l'armée française lors de la
' bataille et du siége de Quebec, le 28 et le 29 avril 1760."

" 2. Renvoi fait pour montrer l'attaque du 30 juillet (31) 1759
" par Wolfe et Monckton contre le Chev. de Lévis près de la rivière
Montmorency."

En réunissant ainsi ces deux faits d'armes si flatteurs pour le maréchal, le compilateur ne pouvait lui faire un envoi plus agréable.

Malgré des erreurs de copiste et d'autres qui proviennent manifestement de la superposition des deux plans, ce travail, fait de mémoire, concernant la seconde bataille des Plaines d'Abraham, concorde si bien avec les descriptions des divers historiens, que nous tenons l'auteur pour un témoin oculaire très fidèle de l'ensemble des opérations qu'il trace à partir du passage de la rivière du Cap-Rouge jusqu'à la pose du siége de Quebec.

Il est remarquable que le plan dressé par Pat. McKellar, ingénieur en chef de Murray à la même bataille, concorde aussi avec celui de Désandrouins :

PLAN DE DÉSANDROUINS.

LEGENDE DES DIFFERENTS MOUVEMENTS ET POSITIONS DES ARMEES FRANCAISE ET ANGLAISE AVANT ET APRES LA BATAILLE.

A. A. Marais glacé sur lequel passa l'armée française le 27 avril au matin pour aller se former en bataille sur les hauteurs de Sainte-Foye.

B. B. Position de l'armée française après le passage du marais.

C. C. Ligne de bataille des anglais.

D. D. Maisons détachées où l'armée française passa la nuit du 27 après la rentrée des anglais dans Quebec.

E. La droite de l'armée française repliée à l'entrée du bois pour attendre la gauche; les anglais s'avancent.

F. Les brigades arrivent pour former la gauche de l'armée.

G. G. G. L'armée anglaise en bataille.

H. Réserve de l'armée anglaise.

I. I. I. L'armée française en bataille et, au moment de l'action, la brigade de la Reine au centre de la ligne change de position pour venir prendre en flanc l'aile gauche de l'armée anglaise.

K. Réserve de l'armée française dont le corps du centre (les Canadiens) entre dans la ligne au moment du combat en la place qu'occupe la brigade de la Reine.

L. Position où reste la brigade de la Reine, l'officier ayant été tué.

M. M. L'armée anglaise battue en déroute détournant dans Quebec.

N. N. L'aile droite de l'armée anglaise à un moulin à vent, l'aile gauche à une hauteur sur laquelle il y a une redoute. La ligne a en tête 22 pièces de canon.

O. O. O. Position de l'armée française après avoir gagnée la bataille.

P. P. P. Batterie établie et tranchée ouverte pendant que les 22 pièces de canon avec les trois pièces françaises battent la ville de Quebec, (*qui capitule immédiatement*). *Cet ajouté est évidemment erronné et copié du premier plan, celui dans Mante, par le copiste.*

Q. Q. Hauteurs et redoutes occupées par les anglais pendant la bataille.

R. R. Blochaus, espèces de redoutes avancées en avant des remparts pour empêcher les approches.

1er RENVOI.

Noms des corps qui composent l'armée française lors de la bataille et du siège de Quebec, le 28 et le 29 avril 1760.

1.—I. I.—O. Compagnies des grenadiers.
2. Brigade de la Sarre.
3. Brigade de Berry.
4. Brigade de la Reine.
5. Brigade de Royal-Roussillon.
6. Cavalerie.
7. Canadiens.
8. Sauvages.

Ses indications sont sûres et précises, spécialement quant à la formation et aux mouvements des deux armées en bataille.

Ce plan éclaire aussi la suite de la première bataille en indiquant les redoutes du camp retranché de Townshend sur les Plaines et occupées par les Anglais et abandonnées par eux pendant la seconde bataille.

Passons rapidement sur les événements qui eurent lieu pendant l'hiver qui suivit.

Lévis refusa tout pourparler de trêve, résolu de faire des courses continuelles aux environs de Quebec pour fatiguer la garnison.

Dumas, au fort Jacques-Cartier, avec 600 hommes, couvrait jusque là le pays contre les entreprises des Anglais.

De son côté, Murray s'était posté solidement à Lorette et à Sainte-Foye, dont les deux églises furent retranchées et palissadées. De plus, il bâtit huit redoutes du côté des Plaines pour se fortifier au dehors.

Arrivons au 20 avril.

Lévis, ayant alors réuni ses troupes à Montréal, se mit en route pour Quebec. Elles consistaient, suivant son état, en huit bataillons des troupes de terre et deux bataillons des troupes de la colonie, formant en tout cinq brigades, avec 3,000 (3,021) hommes de milice, officiers compris. Les bourgeois de la ville de Montréal et de Trois-Rivières formaient un bataillon séparé, sous le commandement de M. de Repentigny, capitaine des troupes de la Marine, et fut destiné à la réserve. Les milices tirées des campagnes environnantes furent attachées " par corps " aux brigades des troupes réglées, réduites de

beaucoup depuis le 13 septembre. La moitié des régiments était formée des Canadiens incorporés aux troupes réglées. Le tout s'élevait, officiers compris, à 6,705 combattants et 205 volontaires de cavalerie, (suivant tableau de Lévis, p. 257). Les milices servaient sans paye. Les Sauvages, au nombre de 278, faisant bande à part et n'ayant été d'aucune utilité (*Malar ic, p.* 319, *et Lévis, j. p.* 267) à la dernière bataille qui nous intéresse, ne sont mentionnés ici que pour les éliminer comme force active.

Deux frégates du roi, l'*Atalante* et la *Pomone*, convoyant deux flûtes et plusieurs goëlettes, chargées de l'artillerie et des vivres, avec un grand nombre de bateaux de toute espèce, descendaient le fleuve et transportaient l'armée le mieux qu'on pouvait.

Environ 200 hommes de cavalerie avaient pris le devant le 14 et le 15.

Le 24, l'armée était rendue à la Pointe-aux-Trembles, ayant parcouru 55 lieues, par escales et étapes, tant par eau que par terre, dans des chemins du printemps, détrempés, défoncés et impraticables, marchant tantôt dans la neige fondante, tantôt enfonçant dans la boue. D'autre part la descente par eau avait été rude et pénible, à cause des glaces que le fleuve chariait, et il fallait en débarquant le soir traîner les bateaux fort loin à terre pour les mettre en sûreté au delà des *bordages* avant de songer à se loger.

Le 25 fut employé à rassembler les troupes et mettre en ordre es Canadiens. Bourlamaque fut détaché avec dix compagnies de grenadiers, quelques volontaires et les Sauvages, commandés par M. de St-Luc, pour faire l'avant-garde et rétablir les ponts sur la rivière du Cap-Rouge, que les Anglais avaient rompus. Les Sauvages allèrent occuper une chaussée de bois restée intacte, qui servait à traverser la partie la plus profonde des marais de la Suëte Senanne, entre l'église de Lorette et celle de Sainte-Foye. Bourlamaque n'arriva à l'entrée du marais qu'au commencement de la nuit, après les Sauvages, et malgré cette passée difficile, il put rassembler son avant-garde dans quelques maisons, au pied des hauteurs de Sainte-Foye.

Le 26, Lévis reprit la route par eau avec le reste de l'armée et débarquait à 10 heures au moulin de Saint-Augustin. Il en repartait vers 3 heures, avec armes et bagages et trois petites pièces de cam-



BATAILLE DE SAINTE-FOYE



pagne, pour passer la rivière du Cap-Rouge et marcher sur la Vieille-Lorette, pour de là gagner les hauteurs de Sainte-Foye.

Jusqu'alors il ne croyait pas Murray instruit de ses mouvements ; il se trompait. Le 17 avril Murray savait qu'il était prêt à partir aussitôt la débâcle. Cependant Lévis marchait en sûreté et calculait le surprendre. *Cf. Johnstone.*

Comme il fallait passer à la file sur les ponts, il était bien avant dans la nuit quand l'armée eut fini de traverser. Pendant tout ce temps, un orage affreux, une pluie froide et torrentielle, accompagnée d'éclairs et de tonnerre qui grondait sans cesse, rendaient l'obscurité encore plus profonde en aveuglant les yeux de lueurs soudaines. Les soldats, trempés jusqu'aux os, tombaient dans les ornières et n'avançaient qu'à tâtons. Des ponts s'étant rompus, les soldats passaient à l'eau. On fut obligé pour le moment de laisser en arrière les trois pièces. Enfin, après avoir marché lentement toute la nuit pour traverser ces marais glacés, les troupes arrivèrent, au jour, derrière les bois de Sainte-Foye, au bas du coteau, et se logèrent dans quelques maisons, pour se garantir de la pluie qui n'avait pas cessé, et réparer leurs armes.

Le même orage en rompant les *bordages* du fleuve entraînait et dispersait les vaisseaux à Saint-Augustin, noyait les vivres et submergeait une partie de l'artillerie et des munitions. Il fallait toute l'énergie, le courage, l'endurance, la vigueur de tempérament et l'adresse native des Canadiens, pour lutter ainsi contre la fureur des éléments et continuer la campagne sans montrer de défaillances, à la suite de longues privations et de deux jours additionnels de fatigues extraordinaires, par la pluie et le froid, mouillés tout le temps et sans trouver un abri, avant d'arriver aux maisons de Sainte-Foye ; aussi les troupes étaient-elles dans un état pitoyable. Lévis jugea indispensable de leur donner quelque repos.

Par ces détails nous voulons montrer la condition du soldat quand il fut soudainement appelé au combat sans avoir eu le temps de se refaire.

Cependant le plus vaillant courage et le plus sûr jugement ne peuvent lutter contre des accidents imprévus et indépendants de la volonté de l'homme, qui viennent déconcerter les mesures les mieux prises, comme le fut un de ceux que le même orage allait occasionner.

· Un des bateaux, chargé d'artillerie, ayant été écrasé par les glaces, parmi les huit hommes qui le montaient, un sergent, seul, put se sauver en sautant sur un glaçon. Il fut entraîné au delà de Quebec, où la marée montante le ramena, encore vivant, près du rivage. L'homme du quart du *Racehorse*, hivernant au Cul-de-sac, ayant entendu ses cris de détresse dans l'obscurité de la nuit, avertit le capitaine Macartney qui fit lancer une chaloupe à l'eau. Elle trouva le malheureux naufragé étendu sur le glaçon, à demi-gelé, presque mourant et dans le délire. Avec des stimulants et des frictions, on parvint à le ramener à la vie et lui faire reprendre ses sens. Il raconta son naufrage, et par là même annonça l'approche de Lévis. On le transporta, quoique sur les trois heures du matin, chez le général, où il répéta le récit de sa mésaventure et mourut peu après.

Cette nouvelle confirmait une dépêche du major Dalling, posté au Cap-Rouge, annonçant que l'avant-garde de l'ennemi n'était éloignée de lui que d'une demi-lieue.

Aussitôt toute la garnison fut mise sur pied. Murray se hâta de faire évacuer le poste de Lorette, et de le replier sur celui de l'église de Sainte-Foye, bien fortifiée, crénelée et entourée d'une forte palissade.

Gouverneur dans Québec, il s'était tenu tout l'hiver au courant, par ses espions, de l'attaque projetée de Lévis.

Sa garnison était de 8,768 hommes en y entrant. Elle souffrit beaucoup de la rigueur et de la durée du froid, et fut attaquée du scorbut, qui la décima et remplit ses hôpitaux de malades durant tout l'hiver. Il lui restait environ 3,900 hommes valides dans le moment.

Dès qu'il fut informé du mouvement de l'armée française, il fit sortir, sous trois jours d'avis, tous les Français de la ville, contrairement aux articles de la capitulation. C'était pitié, visible même par l'émotion des soldats, de voir ces malheureux, femmes, enfants et vieillards, chassés sans savoir où trouver un gîte. Les femmes s'exclamaient en imprécations sur la mauvaise fo des Anglais, aussi contre Vaudreuil, lui souhaitant " une fin aussi misérable et barbare qu'aucun " européen eût souffert de la part des Sauvages."

Le dimanche, 27, à la pointe du jour, Murray ayant sous lui le colonel Burton, fit une sortie à la tête des brigadiers de l'armée, de cinq régiments et des piquets de la garnison pour secourir les avant-

postes du Cap-Rouge et couvrir la retraite de ceux de Lorette et de Sainte-Foye.

Le temps était devenu moins mauvais, mais continuait brumeux et accompagné d'une pluie froide. Burton alla se poster avantageusement sur les hauteurs de Sainte-Foye et se rangea en bataille en appuyant sa droite sur l'église et faisant face au chemin, sur lequel il occupa quelques maisons en avant de sa ligne et pointa deux pièces de campagne de 18.

Lévis, à une demi-lieue au delà, derrière le bois, ne pouvait avancer que par le grand chemin qui le traversait, ce qui l'aurait trop resserré dans un défilé (*Murray*), pour oser s'y aventurer bien loin, ni en sortir sans danger évident. Il demeura à couvert sur les bords de ce bois, à vue de l'ennemi, et dans cette position résolut d'attendre la nuit pour en sortir et se porter sur le flanc gauche de Burton, en marchant par la droite jusqu'à ce qu'il en eût dépassé le front.

La matinée se passa en fusillades et quelques volées de canon sur l'avant-garde et sur tout ce qui se montrait à l'orée ou hors du bois

Murray n'osant attaquer et fatigué d'attendre par ce mauvais temps, donna ordre de démolir l'église, où il y avait un dépôt d'armes, de munitions et es outils qu'il avait apportés, et d'y mettre le feu. A une heure le toit sauta et le tout fut consumé. Puis il se retira, abandonnant ses pièces de canon demantelées et enclouées, et ayant soin de laisser un corps en simulacre de bataille pour masquer son mouvement, il s'en alla couvrir la retraite du détachement au Cap-Rouge. En repassant, il garnit le moulin de Dumont d'une escouade, et de même la redoute sur l'éminence vis-à-vis, au sud-est.

Les Français ne tardèrent pas de se mettre à sa poursuite, l'avant-garde le serrant de près, et la cavalerie de la Rochebeaucourt escarmouchant jusqu'au soir et tout près des redoutes de la ville.

Murray perdit deux hommes, et il y eut quelques blessés de part et d'autre. Les troupes françaises purent alors se loger pour la nuit dans les habitations depuis l'église sur un espace de " cinq quarts de lieue," et prirent ainsi quelque repos bien mérité.

Les soldats anglais étaient rentrés fort incommodés par le mauvais temps et harassés des fatigues de la journée, ayant marché tout le temps dans l'eau et la neige fondante. Il fallut abattre quelques

vieilles maisons des faubourgs pour les réchauffer et sécher leurs hardes.

Les bataillons qui les avaient poursuivis et qui déjà étaient excédés de lassitude, subirent ces mêmes fatigues, mais les supportèrent beaucoup mieux qu'eux.

Le lendemain, le jour décisif était arrivé, mais Murray demeurait incertain du parti qu'il devait prendre : se retrancher au dehors, ou engager le combat.

Ainsi en suspens, il sortit de la ville sur les 7 heures du matin, avec toutes ses troupes disponibles, consistant en 3,140 hommes de pied, non compris les officiers. Chaque soldat était muni en plus d'un pic et d'une bêche. Ayant débouché de la porte Saint-Louis et de la porte Saint-Jean en deux colonnes, il les déploya à l'endroit des Buttes-à-Neveu, sur le même terrain dominant où Montcalm avait rangé son armée en bataille, le même aussi sur lequel s'alignent les défenses des quatre tours Martello. Il s'arrêta délibérant s'il allait se fortifier là plustôt que dans la ville. En effet, il dit plus tard qu'il n'eût pas le temps de le faire à cause que la terre était trop durement gelée, et qu'il aurait pu s'y défendre contre une forte armée. (*Lettre officielle du* 25 *mai* 1760, *et son journal, p.* 6.

En face de lui, à un mille précis de distance, trois quarts de mille, dit-il, et à cent verges au delà du *Terrain des courses* qui les séparait, on distinguait, sur l'éminence, près du bois de Sillery, les avant-postes de Lévis occupant les deux redoutes au sommet.

Mais Murray s'étant avancé pour faire une reconnaissance, vit les grenadiers français occupés à décharger et nettoyer leurs fusils mouillés par la pluie de l'avant-nuit ; il aperçut aussi les premières troupes défilant en colonnes par le chemin Sainte-Foye à la sortie du bois. Le moment lui parut favorable d'attaquer l'ennemi avant qu'il put se former. Ses soldats, sauf quelques-uns peut-être, étaient frais, dispos, malgré ce qu'en dit le sergent Johnston, et confiants ; il avait l'avantage du terrain, et comptait sur son artillerie, tandis que Lévis n'en montrait point. Il pensait du reste n'avoir affaire qu'à des milices et des recrues mal disciplinées, mal nourries, mal vêtues, mal armées et de plus, dans le moment, trop lassées pour avoir de l'ardeur au combat.

Retournant sur-le-champ, et exalté par l'apparence d'un succès

vieilles maisons des faubourgs pour les réchauffer et sécher leurs hardes.

Les bataillons qui les avaient poursuivis et qui déjà étaient excédés de lassitude, subirent ces mêmes fatigues, mais les supportèrent beaucoup mieux qu'eux.

Le lendemain, le jour décisif était arrivé, mais Murray demeurait incertain du parti qu'il devait prendre : se retrancher au dehors, ou engager le combat.

Ainsi en suspens, il sortit de la ville sur les 7 heures du matin, avec toutes ses troupes disponibles, consistant en 3,140 hommes de pied, non compris les officiers. Chaque soldat était muni en plus d'un pic et d'une bêche. Ayant débouché de la porte Saint-Louis et de la porte Saint-Jean en deux colonnes, il les déploya à l'endroit des Buttes-à-Neveu, sur le même terrain dominant où Montcalm avait rangé son armée en bataille, le même aussi sur lequel s'alignent les défenses des quatre tours Martello. Il s'arrêta délibérant s'il allait se fortifier là plustôt que dans la ville. En effet, il dit plus tard qu'il n'eût pas le temps de le faire à cause que la terre était trop durement gelée, et qu'il aurait pu s'y défendre contre une forte armée. (*Lettre officielle du* 25 *mai* 1760, *et son journal, p.* 6.

En face de lui, à un mille précis de distance, trois quarts de mille, dit-il, et à cent verges au delà du *Terrain des courses* qui les séparait, on distinguait, sur l'éminence, près du bois de Sillery, les avant-postes de Lévis occupant les deux redoutes au sommet.

Mais Murray s'étant avancé pour faire une reconnaissance, vit les grenadiers français occupés à décharger et nettoyer leurs fusils mouillés par la pluie de l'avant-nuit ; il aperçut aussi les premières troupes défilant en colonnes par le chemin Sainte-Foye à la sortie du bois. Le moment lui parut favorable d'attaquer l'ennemi avant qu'il put se former. Ses soldats, sauf quelques-uns peut-être, étaient frais, dispos, malgré ce qu'en dit le sergent Johnston, et confiants ; il avait l'avantage du terrain, et comptait sur son artillerie, tandis que Lévis n'en montrait point. Il pensait du reste n'avoir affaire qu'à des milices et des recrues mal disciplinées, mal nourries, mal vêtues, mal armées et de plus, dans le moment, trop lassées pour avoir de l'ardeur au combat.

Retournant sur-le-champ, et exalté par l'apparence d'un succès

certain, il fit jeter bas les outils et avancer sa ligne lentement. En passant il laissa, derrière sa réserve, cent hommes à la redoute Wolfe, près du *Champ de courses*, pour couvrir sa retraite en cas de besoin. Etant arrivé sur le terrain uni, le même où Wolfe s'était d'abord rangé en bataille, il fit comme lui et se prépara au combat.

Nous allons prendre de lui-même la formation alors de sa ligne de bataille disposée en dix bataillons s'allongeant à l'ouest et le long de l'Avenue-des-Erables, c'est-à-dire sur le même terrain plane que Wolfe avait choisi pour se former, comme dit Knox. (1)

Sa droite était formée du
- 15ième, Amherst,
- 58ième Anstruthers,
- 60ième, 2ième bataillon du Royal-American, et
- 48ième, Webb, sous le commandement du colonel Burton, à l'extrême droite.

La gauche comprenait le
- 43ième, Kennedy,
- 47ième, Lascelles,
- 78ième, Highlanders, et
- 28ième, Bragg, sous le colonel Fraser.

Le 35ième, Otway, et le 3ième bataillon du Royal-American composaient la réserve, sous le colonel Young.

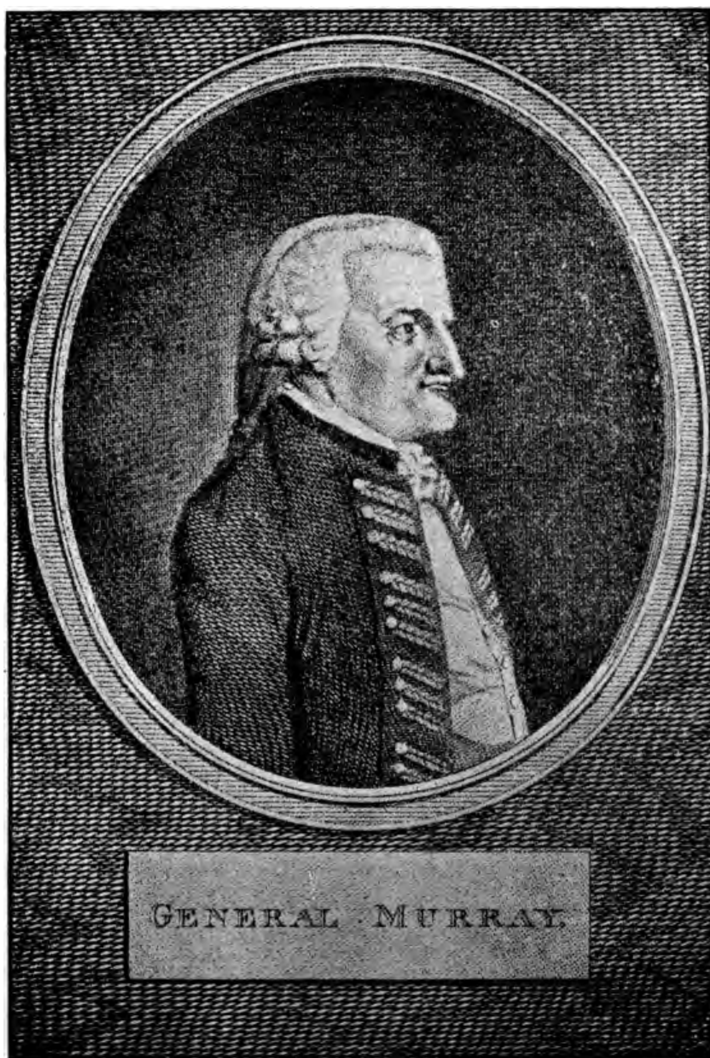
Le flanc droit était couvert par l'infanterie légère du major Dalling, et le flanc gauche par la compagnie des volontaires du capitaine McDonald et les *rangers* de Hazen.

Une forte artillerie de 20 canons et 2 obusiers était posée en front, donnant à chacun de ses bataillons le service de deux pièces. Elle était commandée par le major Godwin, assisté de l'ingénieur McKellar.

Ainsi rangée cette petite armée s'étendait de la cime du Cap au chemin Saint-Jean, aujourd'hui Sainte-Foye, et pour paraître plus nombreuse la ligne n'était que sur deux de hauteur.

Continuant sa marche en inclinant tant soit peu à droite, et ayant dépassé le terrain des courses, lorsqu'il fut parvenu à une portée de

(1) Le plan de l'ingénieur McKellar diffère un peu. Sauf de légères transpositions des régiments nous l'adoptons pour la formation de la ligne, comme on peut l'y voir sur notre plan.



(*Collection juge Bâby.*)

Published as ye Act directs, February 1st, by S. A. Cumberlege, Pater-noster Row.



mousquet de l'avant-garde, il ouvrit l'attaque sur le moulin de Dumont à sa droite avec son infanterie légère.

De son côté le chevalier de Lévis, qui était persuadé que son adversaire se tiendrait sur la défensive et se bornerait à se retrancher, avait résolu d'employer cette journée du 28 au débarquement des vivres et de son matériel de campagne au Foulon, et principalement au repos de ses troupes.

Lui aussi était sorti à bonne heure le matin avec Bourlamaque et son état-major pour reconnaître la position et où il en était avec l'ennemi. Il s'aperçut bien vite du dessein de Murray de marcher à lui, et donna ordre aussitôt au chevalier Montreuil de faire avancer immédiatement toutes les brigades, et du coup prit ses dispositions pour porter l'action sur les hauteurs du centre où il était.

En attendant, son avant-garde continua d'occuper les deux redoutes à sa droite et le moulin de Dumont à gauche, ainsi que le terrain intermédiaire qui s'arrondit doucement en élévation du nord au sud où la pente incline vers le fleuve ; car les détachements laissés la veille par Burton dans le moulin et dans la plus haute redoute vis-à-vis, s'étaient retirés dans la nuit, et 25 cavaliers à pied occupaient la redoute du centre où cinq compagnies de grenadiers s'étaient portées au point du jour et cinq autres aussi dans le moulin.

Jetons, comme Lévis, un coup d'œil sur le terrain où il va déployer ses forces.

A cent pas devant lui sur sa droite est le *Champ de courses* et le reste uni du plateau s'étend en face de sa gauche.

Dans le penchant de Marchmont, le long du cap, des pins, formant un bois de même que ceux qu'on y voit aujourd'hui mais plus épais alors, devaient protéger sa droite, et l'autre redoute touchant à ce bois devait l'appuyer aussi. Elle couvrait en même temps l'Anse-du-Foulon pour protéger le débarquement. (*Voir le plan*).

Ce même bois (alors appelé de Sillery et aujourd'hui disparu) se continuait, mais plus épais, vers Sainte-Foye, (*Plan de McKellar*) et la ligne de centre de Lévis allait se trouver à peu de distance de sa lisière, "d'où cette lisière se prolongeait en se retirant fort en écharpe" jusqu'auprès de la maison de La Fontaine par où les troupes devaient déboucher. Cette maison était située sur le coteau Sainte-Geneviève,

et séparée de celle de Dumont par un terrain uni de 500 verges de longueur.

En recevant l'ordre de marcher, la droite qui se trouvait repliée à l'entrée du bois sur le chemin Sainte-Foye, pour attendre la gauche, se mit à avancer en colonne sur la lisière du bois, et les deux brigades, l'une Royal-Roussillon et l'autre Guienne, et peut-être une troisième, celle de Berry, du moins en partie, avaient eu le temps de se former près des deux redoutes avant que le feu eût été commencé et avant que l'ennemi, rangé en bataille, se fût avancé pour charger.

Mais la gauche qui continuait de filer en colonne avait offert, comme on l'a vu, l'occasion favorable d'être attaquée avant qu'elle put se former. C'est alors que Murray, exalté et entraîné à cette vue et voulant profiter de cet avantage, avait lancé sur la maison et le moulin de Dumont l'infanterie légère de Dalling et dirigé en même temps le plus gros feu de son artillerie sur les colonnes en marche, qui étaient celles de Berry et de la Marine, lesquelles, exposées à un feu plongeant de mousqueterie et de mitraille, éprouvèrent des pertes fort sensibles, principalement le Berry.

Les grenadiers résistèrent avec courage, autour et dans le moulin, contre le nombre, les balles et les boulets, mais furent forcés de l'évacuer et de retraiter avant l'arrivée de leurs troupes.

Sur l'autre aile les avant-postes qui défendaient les deux redoutes, vivement attaqués par les *rangers* de Hazen et les volontaires de McDonald, furent aussi repoussés et les redoutes abandonnées, ayant disputé le terrain assez longtemps pour aider l'avancement des brigades.

Lévis, voyant l'ennemi remporter ces premiers avantages et sa gauche en péril, donna ordre aux troupes qui étaient en ligne de reculer à l'entrée du bois à mesure que l'ennemi s'avançait. Il comptait mettre sa gauche à la maison La Fontaine. Les bataillons du centre étant adossés au bois, n'eurent à reculer que d'une centaine de pas pour se mettre à couvert, et en réservant leur feu.

Bourlamaque, qui rapportait l'ordre du général à la gauche qu'il commandait, fut atteint " en y arriyant " d'un boulet qui abattit son cheval et lui enleva une partie du gras de la jambe. Il dut se retirer.

Il y eut alors flottement dans la gauche qui resta quelques instants sans recevoir d'ordres.

Dalquier, lieutenant-colonel du Béarn, commandant la brigade LaSarre et Béarn qui arrivait la dernière et non encore toute déployée, la porta de lui-même, quoique blessé, à la rescousse des grenadiers, qui, avec cette aide, firent volte-face, et ensemble ils donnèrent avec une telle impétuosité à la baïonnette sur le corps de Dalling qu'ils le refoulèrent, le dispersant sur la droite de l'ennemi, masquant par là son front et couvrant son feu. Pour s'en dégager c'est en vain que Burton voulut lui faire reprendre sa position ; ce corps fut taillé en pièces à tel point qu'il fut mis hors de combat pour le reste de la journée et se retira en débris à l'arrière-garde.

Le moulin était reconquis. Lévis était accouru pour assurer cette manœuvre improvisée, suivie d'un succès aussi imprévu, et dans l'intervalle, sa gauche avait eu le temps de se former, appuyée sur le moulin.

Alors, rangée en bataille, l'armée était disposée comme suit, en cinq brigades à partir du moulin Dumont :

GAUCHE 5ième Brigade	5 compagnies de grenadiers sous le chev. Daiguebelle, commandant ceux du Languedoc, occupant le moulin. La Sarre, Dalquier, lieut.-col. commandant. Béarn, Palmarolle, commandant du bataillon de La Sarre.
4ième Brigade	Troupes de la Colonie, compagnies franches de la Marine, commandant major Dumas. 1 Bataillon, sous le chev. de la Corne. 1 Bataillon, sous de Vassan.

CENTRE 3ième Brigade	Berry, 2ième bataillon, de Trivio, lieut.-col Berry, 3ième bataillon, de Trécesson, lieut.-col. commandant.
2ième Brigade	Languedoc, Privas, lieut-col. commandant. La Reine, de Roquemaure, lieut-col. commandant, un bataillon ; par un ordre mal compris, l'autre laissé en réserve sur le chemin Sainte-Foye, (remplacé au moment du combat par la réserve, sous de Repentigny).

1ière Brigade { Guyenne, Fontbonne, lieut-col. commandant. Royal-Roussillon, de Poulhariès, lieut-col. commandant.

DROITE Milices.

3 petites pièces de 12, à la Suédoise, placées à droite ; Louvicourt, capitaine d'artillerie, commandant.

Réserve :—1 bataillon, milice de Montréal, derrière le centre ; de Repentigny, commandant.

La Reine, en partie retenue par erreur.

Hors de ligne, cavalerie, 180 chevaux.
do Sauvages, 278.

Aussitôt que Lévis vit ses brigades bien rangées en bataille, il parcourut sa ligne entre les deux armées, emporté à la course de son cheval, son chapeau sur la pointe de son épée, animant le soldat du geste et de la parole ; il donna ainsi le signal de la charge et vint se replacer à la droite du centre.

Toutes les troupes, régulières comme canadiennes, firent preuve également de la plus grande valeur ; s'étant formées sous le feu des ennemis, étant restées longtemps dans l'inaction et sans tirer, elles marchèrent à eux avec toute l'intrépidité possible. Pleines de confiance dans leur chef elles étaient résolues de vaincre.

Un des bataillons du Berry se trouvant pour lors à portée de l'extrême gauche, enhardi par le premier succès, tenta, en se faufilant le long du versant du coteau Sainte-Geneviève, de tourner le flanc de l'aile de Burton, mais il fut rencontré par le major Morris de la réserve du Otway, qui arriva à point pour l'arrêter et réparer le désordre de ce côté.

Les Canadiens dans le bois de pins sur la droite, et le capitaine de Laas, du régiment de la Reine, qui avait été détaché par son commandant Roquemaure pour reprendre avec eux la redoute y attenante, y avaient réussi ; l'autre redoute sur l'éminence fut de même remportée.

Cependant le colonel James, à la tête du 43ième Kennedy, du centre anglais, fit un mouvement opportun en aidant le 3ième bataillon du Royal-American, et ils parvinrent ensemble à reconquérir les deux redoutes et à s'y maintenir courageusement pendant quelques temps, mais réduits à un petit nombre, ils furent forcés de céder et furent graduellement reculés dans la déclivité du terrain, en avant de leurs canons, qui se trouvèrent ainsi bloqués. Le capitaine McDonald y fut tué.

Le combat était engagé sur toute la ligne avec une opiniâtreté égale de part et d'autre.

Les trois petites pièces de campagne, qui avaient suivi l'armée avec des peines et des difficultés incroyables, étaient dirigées par Louvicourt, capitaine d'artillerie, avec un effet marqué ; elles ne cessaient de jouer et étaient d'un grand secours.

A leur droite les Ecossais étaient revenus à la charge au moulin et à la maison de Dumont, où les plus grands efforts que le courage et la force puissent déployer, furent mis en action. Le moulin fut pris et repris plusieurs fois ; tantôt par les Ecossais avec l'épée et la dague, tantôt par les Grenadiers à la baïonnette ; les uns entrant alternativement par la porte et rejetant les autres par les fenêtres ; tant qu'à la fin les Grenadiers, toujours maintenus par l'indomptable d'Aiguebelle, leur capitaine, furent réduits à 14 par compagnie et les Ecossais en même proportion. Les commandants arrêtèrent ce duel à mort qui durait depuis trop longtemps déjà, en ordonnant la retraite de part et d'autre. C'est ainsi, dit Johnstone, que le moulin demeura terrain neutre.

Toutefois cette retraite des Anglais à ce moment était devenue nécessaire. Leurs bataillons commençaient à céder du terrain. Entre temps, Lévis s'apercevant de la position toujours critique de sa gauche sur laquelle le feu à mitraille était recommencé, envoya la Pause de lui donner ordre de faire un demi-tour à droite, (ou plutôt, croyons-nous, de se retirer en arrière pour aller occuper une éminence au niveau de celle des Anglais). Soit que cet ordre fut mal donné, ou mal rendu, il eût été évidemment funeste de lâcher pied sur-le-champ. Le vieux Dalquier, toujours intrépide, quoique déjà blessé plusieurs fois, en recevant l'ordre se tourna vers ses soldats en leur criant, avec un coup d'œil juste et sûr : " Mes enfants, ce



MONUMENT AUX BRAVES DE 1760
Au Moulin Dumont, Sainte-Foye.

" n'est pas le temps de se retirer quand on est à vingt pas des enne-" mis ; en avant ! la baïonnette au bout du fusil ! Fonçons sur eux " tête baissée : ça vaut mieux." Dalquier qui les entraîne est atteint d'une autre balle qui lui traverse le côté, il n'en continue pas moins de commander ses braves, qui se ruent en masse serrée et par un choc violent refoulent tout ce qui s'avance devant eux et s'emparent des canons.

Il faut dire que les Anglais avaient perdu la position avantageuse de hauteur qu'ils occupaient.

Ils s'étaient mépris au début, en prenant pour un commencement de retraite le premier mouvement de recul de Lévis, et en avançant dans la déclivité, ils s'étaient empêtrés d'avantage, eux et leurs canons, dans la neige et dans l'eau ; leurs caissons, pris de même, ne fournissaient plus de munitions.

Les bataillons de Berry, reprenant alors leur première tentative, et faisant une conversion à droite, suivis des troupes de la colonie qui joignaient le La Sarre (mouvement que Lévis avait voulu,) attinrent le même niveau que celui des Anglais et les chargèrent en flanc avec vigueur.

Le centre tenait bon et était assez en sûreté, adossé au bois, Cependant un ordre mal rendu par un officier qui fut tué ensuite, fut cause que le second bataillon de la Reine resta hors de la ligne au commencement de l'action et posté à gauche ; puis ne recevant pas d'ordre, il demeura dans l'inaction jusqu'à la fin.

Heureusement que M. de Repentigny, avec son bataillon de réserve auprès, s'avança à point pour remplir le vide et rendit ainsi un service signalé. Le brave colonel Simon Réaume, commandant des milices, y fut tué peu après.

De son côté, Lévis, profitant de l'avantage d'être maître des deux redoutes, se porta, à la faveur d'un ravin, avec le Royal-Roussilon, sous Poulhariès, sur le flanc gauche du colonel Fraser, déjà affaibli, et, après avoir gagné la hauteur en le dépassant pour le prendre à revers, chargea à fond le Bragg et le culbutta à la baïonnette sur les Ecossais dans la déclivité du terrain.

Delaas, du régiment de la Reine, qui commandait le corps des Canadiens qui y était attaché, n'ayant pas reçu, où il était, le même ordre de se retirer à gauche, s'était joint à ce mouvement, et, soutenu

des autres milices qui du bois maintenaient un feu vif, donna avec beaucoup d'intelligence et de valeur pour en assurer le succès. Ces Canadiens sont spécialement mentionnés pour s'être distingués en cette occasion par leur courage et leur adresse.

C'est en vain que Murray amena au secours de sa droite sa réserve du Otway, et le 3ième bataillon du Royal-American au secours du Kennedy à sa gauche, il était trop tard. Le dernier mouvement de Lévis, qui coopérait avec celui de son autre aile, allait le débordant et décidait de la victoire en écrasant à la fois les deux ailes des ennemis sur leur centre.

Le colonel Fraser, qui commandait de ce côté, se voyant exposé en front et en flanc au feu meurtrier dirigé du bois par les Canadiens, et se voyant sur le point d'être enveloppé, donna l'ordre de reculer : "*fall back.*" Sur quoi un vieux grognard écossais, non accoutumé à lâcher pied, s'écria : "*Damn it, what is falling back but retreating ?*" (1)

Dès lors la déroute devint générale sur toute la ligne. Une fuite précipitée s'en suivit ; les vaincus abandonnèrent tous leurs canons, munitions, outils, morts, et une grande partie de leurs blessés. Le désordre fut tel qu'aucun des officiers ne put rallier les soldats, dont plusieurs furent faits prisonniers. Les 100 hommes laissés à la redoute de Wolfe, (celle indiquée par Désandrouins) ne paraissent avoir

(1) Suivant l'indication de Lévis sur son plan de la bataille, la retraite, ou plutôt la déroute, commença à l'endroit indiqué par la lettre Q dans la fourche des deux chemins, c'est-à-dire, à peu près vers le milieu du terrain des Mères Ursulines. Sur notre plan, l'endroit est indiqué par une croix. † De là la fuite s'étendit sur le Champ de courses et jusqu'à la ville, entraînant avec elle les 100 hommes de la redoute.

Sur Marchmont, en creusant, il y a une quinzaine d'années, pour asseoir les fondations d'un mai près de la ligne du Champ de courses, on a découvert dans une fosse commune des ossements humains en assez grand nombre pour les attribuer raisonnablement aux soldats morts à la seconde bataille.

Le terrain des courses n'a jamais été fouillé, vu sa destination. Mais tout le long, vis-à-vis, au nord du chemin, on a trouvé, en faisant des constructions, des débris d'objets et matériel de guerre. M. Wm. Lee, récemment (1899), en a déterré en bâtissant, de même que ses voisins.

Ce terrain, de mémoire d'homme, n'a été travaillé qu'une fois. Lord Dalhousie le fit nettoyer en partie et labourer pour le niveler. On se moqua, dans le temps, de la semaille qu'il y fit, quoique son but n'était que de tenir l'endroit en bon état. Le quatrain suivant est attribué à M. Andrew Stuart :

Some toil for honor,
Some for paltry groats,
Here Wolfe reaped glory
And Dalhousie oats.

aucunement soutenu la retraite, quoique Murray ait cherché à l'insinuer ; laquelle, dit Thomson, ressemblait plus à une horde indisciplinée qu'à des soldats.

Les Canadiens montrèrent en cette journée qu'ils étaient aussi capables et aussi solides en rase campagne que les meilleures troupes réglées.

Les corps de milices, attachés à chaque bataillon, s'efforcèrent partout, chacun de son côté, de mieux faire que les autres ; particulièrement celui de la Brigade de la Reine.

" Les Canadiens des quatre brigades de la droite," dit Malartic, p. 319, " ceux qui étaient dans les intervalles ou en avant des brigades, ont tiré longtemps et fort à propos. Ils ont fait beaucoup de mal aux Anglais."

L'action avait été des plus chaudes pendant plus de deux heures. Le sang, dilué dans l'eau et dans la neige, qui coulait en s'étendant sur la pente du terrain, donnait l'aspect d'une bouche ie épouvantable. La défaite avait coûté aux Anglais 1,124 hommes de tous rangs, (*Murray à Pitt*, 25 *mai* 1760) 283 tués, et 841 blessés, sans compter les prisonniers. Le reste se retira comme il put vers la ville, poursuivi, mais faiblement, par les vainqueurs, dont les bataillons, rudement maltraités par la mitraille, avaient été réduits et étaient tellement épuisés de fatigue qu'ils n'avaient plus la force d'enfoncer la baïonnette épuisés de fatigue qu'ils n'avaient plus la force " d'enfoncer la baïonnette dans le dos des fuyards." Comme il aurait fallu, pour entre dans la ville, emporter, sous le canon, les ouvrages avancés, Lévis fit faire halte avant d'y arriver. Lui-même s'arrêta en face du moulin à vent de Manseau et maison Borgia, entraînant dix canons à sa suite. Toutefois, des troupes moins harassées auraient pu entrer pêle-mêle avec les fuyards dans les murs, même y pénétrer le jour suivant, dit Knox, avant que les soldats qui restaient de la garnison fussent revenus à eux-mêmes, tant ils étaient démoralisés et devenus insouciants. Ils noyaient leur abattement et manque de cœur dans l'ivresse en défonçant les caves (1) ; ce qui dura trois jours.

(1) Immense irregularities are hourly committed by the soldiery, breaking open stores and dwelling houses to get liquor ; this is seemingly the result of panic and despair, heightened by drunkenness ; one man was hanged this evening *in terrorem*, without trial. *Knox, II, p.* 298, *April* 30*th*. Murray fit pendre deux soldats et défoncer les tonneaux pour arrêter l'ivresse.

" Si la brigade de la Reine eût été à son poste, ' dit Lévis, on aurait enlveoppé les ennemis par leur gauche et vraisemblablement " on leur eût coupé la retraite : ce qui aurait été décisif."

Néanmoins, si l'on tient compte de l'isolement des Sauvages, de l'inaction en partie de la brigade de la Reine au moment opportun, de la cavalerie qui ne donna pas, et des divers détachements laissés à la garde des postes en arrière, on voit que Lévis gagna cette glorieuse journée avec 5,607 combattants, au plus, (1), suivant les cadres sur le papier, parmi lesquels on comptait des vieillards et des enfants ; qu'il n'avait que trois petites pièces de campagne servies avec de la poudre mouillée, et que plusieurs de ses soldats n'étaient armés que de couteaux de boucherie, en guise de ba¨onnettes. Ajoutons, avec lui, qu'il n'avait pas assez d'officiers et de sergents pour faire ses div:sions. (J., p. 343.)

Cette victoire éclatante coûta cher aussi aux Français. Lévis donne l'état des pertes à 833 hommes : 103 tués et 640 blessés, dont 28 officiers tués et 68 blessés. *Lévis, p.* 269. Les bataillons de la Sarre et Béarn, à gauche, les deux de Berry et les deux de la Marine, au centre, furent les plus maltraités.

Le même soir l'armée occupait la crête des hauteurs près de Quebec. Le siége de la ville était devenu possible et les Canadiens, fiers d'eux-mêmes, le pressaient, se vantant d'y entrer par la première brèche sans l'aide des réguliers.

On sait le reste. Le pavillon anglais va, le premier, arriver en rade le 9 mai, et forcer la retraite de Lévis.

" Un seul vaisseau de ligne venant de France et Quebec était à " nous ! "

Tel avait été le cri de colère, de désespoir et de patriotisme qui s'échappa du cœur de Désandrouins et de tous les soldats en se retirant : cri qui dut faire tinter les oreilles de la Pompadour.

Détournons nos yeux de cette grande dépensière qui dévorait les secours, et, en retraitant, saluons en repassant à la Pointe-aux-Trembles, un glorieux souvenir du 13 septembre le va eureux Vau-

(1) NOTE.—Lévis dit n'avoir eu que 4,500 hommes qui aient combattu ; la victoire est due à la valeur des troupes et des Canadiens, et à la conduite des chefs des corps.

quelin de l'*Atalante* qui, blessé plusieurs fois et après avo r brûlé sa dernière gargouse contre l'ennemi, reste presque seul à son bord après avoir échoué là son vaisseau et ne baisse pas son pavillon, à l'étonnement et à l'admiration des Anglais qui le font prisonnier.

Rendons aussi hommage à Lévis qui refuse de capituler à Montréal sans les honneurs de la guerre, qui a la noble précaution de brûler les drapeaux français ou plutôt les guidons (1) pour se soustraire à l'humiliation de les rendre à l'ennemi, et ne met bas les armes que par soumission à l'ordre formel de Vaudreuil. (*Knox* 11, *p.* 441. *Lévis, Journal, p.* 308.) Notes on *The Fight for Canada* by Major Woods, p. 9.

En comparant aujourd'hui les deux batailles des Plaines d'Abraham, on voit que toutes deux ont été livrées à l'improviste et perdues, chacune, par le général qui s'est lancé à l'attaque.

Elles furent aussi suivies de défaites assez semblables pour dire qu'elles s'égalisent entre elles dans la précipitation de la fuite et dans les désordres qu'elles entraînèrent.

La première, avec des forces presqu'égales de part et d'autre, ne fut à proprement parler, qu'une suite d'escarmouches, mais, ainsi gagnée, elle a produit un résultat immense sur la destinée de l'Amérique du Nord. Parkman la range parmi les plus grandes batailles du monde.

La seconde, fortement disputée, sanglante et héroïque, devint, quelque éclatante que fut la victoire, absolument inutile, si ce n'est de racheter la gloire et le prestige des armes françaises et démontrer la valeur vraiment guerrière des Canadiens.

La première fut enlevée à la suite d'une série de chances improbables dont Wolfe fut s ngulièrement favorisé.

La seconde fut arrachée à la fortune de la guerre par Lévis, en passant au travers de difficultés nombreuses et des plus difficiles à surmonter.

Concluons :

Quebec était tombé entraînant la perte du Canada.

(1) Les régiments avaient-ils des drapeaux ? Bougainville écrit à Montcalm de Blaye, 10 mars 1759, " J'ai aussi les drapeaux demandés." On peut presumer qu'ils n'ont pu parvenir à Quebec.

Nous dirons, avec Lévis : " Il faut se soumettre aux décrets de la " Providence. (*Lettres*. *p*. 306.) Il semble que Dieu ait abandonné " cette misérable colonie. (*P*. 309.) ' Johnstone (*p*. 45) laisse échapper le même soupir de tristesse : "It would appear that Heaven " had decreed that France should lose this colony."

J'ajoute, pour ma part, que Dieu, qui s'institue le Dieu des armées et dont la Providence dispose à son gré des peuples, a voulu visiblement la séparation de cette colonie de la vieille France ; et que la ruine, la désolation et le sombre avenir, au lendemain de la conquête, ont fait place, aujourd'hui, à une ère de prospérité et à un régime de liberté, de concorde et d'union entre les deux races dont nous devons tous, tant vainqueurs que vaincus, rendre grâce à sa divine bonté.

Pour moi, je suis fier et plus que jamais heureux de mon allégeance à la couronne d'Angleterre.

Le changement de domination est devenu un bienfait qui ne peut qu'augmenter par l'avenir qu'il fait présager.

Et de même que dans l'ancien monde le citoyen romain avait son égide et son passeport dans tous les pays connus en se réclamant de son titre : CIVIS ROMANUS SUM, de même je puis aussi parcourir librement le monde entier en me réclamant de mon titre : " I AM A BRITISH SUBJECT.'

En terminant, nous croyons avoir démontré que le terrain des Mères Ursulines est bien le champ et le pivot des deux batailles, et comme tel devait être conservé pour demeurer un monument stable à la gloire des deux races du Canada.

Nous devons exprimer nos remercîments aux Dames Religieuses de l'Hôtel-Dieu, aux Messieurs du Séminaire de Quebec, aux Révérends Pères Jésuites, et à notre érudit bibliophile M. Philéas Gagnon, de leur obligeance à nous communiquer diverses cartes et anciens documents précieux.

P.-B. CASGRAIN.

Quebec, 20 juin, 1908.

